

Mève

roman

Elle a des gosses, comme la plupart d'entre nous. Vit seule avec eux.

Chiant, l'adolescence.

Mais c'est pas ça. Un truc surgit du passé. Mève est fragile. A nouveau.

Pourquoi c'est tombé sur nous ? pourrait être le titre de ce roman prosaïque, mettant en scène une femme s'interrogeant sur l'amour, la destinée, les laves-vaisselles qui ne sont pas vidés.

1.

Perchée sur des talons je brûle de fumer un cigare de me foutre la gueule en l'air, partie de jambes dionysiaque. On ne fume pas en présence des enfants, n'est-ce pas. On ne pâteuse pas la bouche et rire de bestiale.

– On dirait une sorcière.

Allusion à mes cheveux laqués. Hector, treize ans.

– Ton rendez-vous chez le coiffeur ?

je dis.

– Tu m'y conduis ?

Je transite par le miroir, rond, à gauche de l'évier, tire la langue, pourquoi je me sens si lourde quand je voudrais être si légère (E. Hillesum.)

– Prends un bus,

je dis à mon fils.

– J'ai des devoirs.

– Rien à foutre.

– Pour les autres mères c'est Réussis à l'école et fais ce que tu veux.

– Sois un homme et fais ce que tu peux.

– Pfff.

– Alors?

(Chose que je n'aurais pas du dire)

– Téléphone au coiffeur et dis que j'y serai pas.

– Tu as treize ans.

– Tant pis, dit le mâle ayant transité par mon vagin. Ils penseront que ma mère est une sorcière.

Coup d'œil de l'enfant, en ma direction. Sourire.

(Chose que je n'aurais pas du regarder).

– Trouve le numéro sur internet,

je dis.

– Tu es la plus merveilleuse maman de la terre.

(Ton fils te drague, Mève)

– Je ne téléphone pas,

je dis.

Hector disparaît.

J'enfile un ciré kaki, les bottes que m'a offertes Balthazar, je claque la porte. Dehors il fait blanc pas vraiment gris. Je me prends les pieds dans la robe longue. Elle est noire. Je sors de la poche un cigare, l'allume. Envie de flirter. Avec n'importe qui. Un tas d'hommes. Des millions. N'attendent que ça.

Tête blonde d'Hector par la porte entrouverte.

– J'ai appelé le coiffeur il répond pas. Ce soir on mange quoi ?

Je descends vers le ruisseau, pénètre la parcelle de mélèzes douze mètres sur douze, m'assois sur celui qui est tombé, il était mort, les arbres meurent dans mon pays, personne n'est affecté par des fantômes plus grands que nous, moignons en bout de branches.

Je suis une femme en colère.

Voilà.

2.

Mardi.

Les femmes n'ont pas à faire de gosses. Ça te suce la moelle et Goodbye.

Edgar est un étranger pour moi. Je ne sais pas quand je l'ai perdu. Vingt-sept ans demain. Avec moi froid, faux, méprisant. Qui me l'a cassé ? Les écoles par lesquelles il est transita ? Ses amours tordues ? La vie à pleins crocs ?

Un jour nous parlions (j'étais dans un jeans troué/effiloché, body à bretelles blanc dans une rue en pavés, où était-ce?), il m'avait rétorqué J'aimerais une mère qui ne me fasse aucun reproche, qui ne m'attaque jamais, qui ne cesse de me tirer vers le haut, de me redonner courage, d'avoir confiance en moi, d'être bienveillante.

Une mère à disposition.

Je rêvais d'un lien avec mon gosse. D'une *réciprocité*. Bordel. Pas envie d'être pour lui un prie-dieu.

Zita est la deuxième de mes enfants. Belle. Vivante. Partageuse.

Je remonte la pelouse. Flavien y planta des massifs floraux. Ne donnent pas de fleurs. Edgar, avant son départ pour l'île de White il y a un mois, tondait la pelouse au nom de son père ah ça, avec le temps deviendra le saint des saints.

Flavien fout que dalle pour les gosses. Logopédie, anniversaires, chaussures, contacts avec les profs, dentiste, abonnements.

Mève, pense à la boisson gonflée de bulles que ce soir tu te foutras dans le gosier.

Léo, qui doit avoir plus ou moins l'âge d'Hector (treize ans) est assis droit sur le banc de pierre adossé à la maison, entre un hortensia et un hortensia. Qui fleurissent, *eux*. A coup de terreau de bruyère que j'achète, *moi*.

Je prends place à côté de l'enfant que je recueillis deux mois après l'envol de Flavien (qui plantait des arbustes ne donnant pas de fleurs mais passons).

– Comment se passe la journée ?

Léo a le nez dans un cours, il ne dira rien. Jamais, il ne parle. Parfois il pleure. Sans en avoir l'air. Hector dit C'est gênant. Gladys alors me regarde. Elle est empathique, Gladys. Seize ans. Balthazar, dix-neuf ans, plonge sur Léo, le chatouille. Léo finit par rire, pour être tranquille je crois.

Balthazar est charpentier-toiturier. Il retape la cabane en bas du terrain à droite de la parcelle de mélèzes. Dîne avec nous les lundi et jeudi.

Isadora, onze ans, fait son kung-fu comme elle dit (c'est du Taïchi). Sera là dans une demi-heure. Éprise du moniteur il a trente-cinq ans. A son retour, devra me battre pour qu'elle prenne une douche. Elle dit J'ai la psychose de l'eau je me plaindrai aux Droits de l'homme.

Un jour Balthazar l'a jetée dans un bain, depuis quand il est là elle n'ose protester.

Deux chats. Le vieux, Giscard. Le jeune, Winston.

Ma clique à moi.

3.

J'accroche le ciré dans le vestiaire, plafond haut sur lequel Flavien entama une fresque, faux Michel-Ange, Dieu y a la tête de Mick Jagger. Fait glacial (sept mètres sur sept où sont garés vélos, skate-board, manteaux à même le sol j'en passe, ma cocotte, t'as la même chose à la maison).

– Tu fais quoi, Hector ?

je crie en direction des toilettes du fond, contiguës à la chaudière.

– Je chie,
m'est-il répondu.

– Depuis un quart d'heure ?
Sur son téléphone.

Vos mômes s'installent pas des heures aux chiottes, nez sur l'écran?

Gladys ne rentre pas, ce soir. Elle est avec sa bande de copines elles sont six. Pas de mec.

Nous on est quatre meufs. Si toi t'as personne, ou que tu vois pas souvent les filles que t'aimes, viens. Je me présente. Mève. Tordue. Compliquée. Irrassiable. Depuis pas longtemps. C'est venu comme ça.

Je viens de terminer Le sens du bonheur de Krisnamurti le penseur indien (il y a deux semaines), j'ai donc ceci en tête :

1. chasser la peur,
2. ne pas vouloir expliquer contre quoi je lutte,
3. la conscience transforme, pas la volonté.

Je suis dévoreuse, comme fille. J'aimerais une vie à cent à l'heure.

– Je mangerai pas les tagliatelles d'hier sont dégueus,
dit la voix d'Hector en provenance des seules toilettes chaudes du rez de chaussée (pour lesquelles en hiver il faut fendre l'espace glacial de la Sixtine).

Seule, ce soir, avec Léo et Hector. Ces deux-là ne s'entendent que devant les jeux virtuels. J'aime qu'ils passent du temps ensemble donc je cède.

Zita, vingt-deux ans, vit en Crête avec un psychothérapeute yogi. L'été dernier, nous y sommes tous allés. Sans Flavien. A huit. Ça m'a coûté un pont. Le gourou fut empoisonné par Balthazar je pense. A vomi pendant dix jours. Avons profité de la maison sur la plage.

Edgar occupe une cabane de gardien sur l'île de White, Grande-Bretagne. Il y écrit un traité sur les macareux-moines. Se fait sucer par les filles du village. Un viking, mon fils. Devant sa maisonnette de pierres il peint torse nu été comme hiver (apparaît tel, sur les photos qu'il poste). Vend des poteries coquines sur le marché, filles nues allongées sur la paroi intérieure de grès (photos instagramées).

– J'ai mal aux gencives,
dit Hector revenu dans la cuisine.

Quand j'ai recueilli Léo, j'ai peint de blanc sols, murs, plafonds. L'entièreté de la cuisine. C'est quand Léo (noir de peau) se fut trouvé à la table (blanche), que je réalisai. Mève nom de dieu, tu fais ce dont ton père rêvait pour lui. Un jour il avait décrété que l'entièreté de la maison serait peinte en blanc. Pas une ombre au tableau.

Va pas vers le blanc, Mève. Le blanc est trop simple.

Les mains de Léo, après son arrivée ici, pendant un an tremblèrent. J'ai cru que ça ne s'arrêterait pas. Dans son jeans et sweater, sa belle couleur de peau jurait avec le blanc immaculé partout dans la cuisine. J'ai eu envie de prendre un pinceau, d'écrire en noir sur les murs des phrases sympas et du doré. Mais las. Des mots, des mots.

4.

Mon père avait une tête de hibou. Maman disait cela. Cheveux raides se dressant sur le crâne. Yeux sombres qu'il affublait de lunettes à grands carreaux ronds. Vous

plantez en milieu de visage un nez courbe, maman avait raison : un hibou. Mais. Voix de velours.

– Oiseau nocturne,
disait maman.

– Crooner,
disait papa.

– Viens-là mon hibou.

– Que je t'embrasse ma chouette.

Ils se pelotaient c'était interminable. Je me tenais, devant eux, ne sachant que faire de moi. Avec deux tresses. Embarras avec l'espace, comment tenir ma nuque, quand parler, que dire. Compliquée, comme gamine.

Pour mes parents, tout allait de soi. Il y avait un creux énorme entre eux et moi. Ça me foutait la frousse, la perspective de ne jamais atteindre leur coolitude. Naturelle, chez eux. J'allais devoir fabriquer. Avec quels outils, s'il vous plaît ?

3.

Quand papa un jour partit à la chasse.

4.

Hector monte la tirette de son pantalon. Sous mon nez. Je fais semblant de ne rien voir (rivée en apparence à un thé au ginseng).

Quand il y a une poignée de minutes j'entendis la porte séparant la cuisine blanche (au poêle scandinave en fonte, faïence crème) du grand hall Sixtine, je posai mon smartphone trop tard Hector ricanait (à cause du smartphone, dont j'interdis l'utilisation à table).

– Léo et moi on joue jusqu'au repas s'il te plaît pas de tagliatelle sinon je mange chez Christa.

Christa, septuagénaire voisine. Cheveux longs, gris, bouche lippue, surtout l'inférieure lèvre, beurk. Vénérait Flavien. Obligée de m'aimer vu que Flavien m'aimait. Maintenant que Flavien en aime une autre, Christa aime Hector.

Balthazar déteste Christa. Quand il fait la fête (super beau chez lui, plancher à l'extérieur que ceint une galerie couverte, au milieu il y a une vasque soudée dans une carène de péniche, Balthazar y fait des feux de dieu), quand les jeunes dansent et boivent et rient, Christa rapplique, Balthazar crie Ouste sorcière, Christa a peur ou bien a elle continue d'avoir Flavien dans la peau elle ne porte pas plainte.

Christa cuisine merveilleusement. Hector en profite. Elle ne reçoit quasi pas de visite si ce n'est de lui. Mon fils mange beaucoup. Je plains les finances de la vieille. Léo entre dans la cuisine par la porte de l'extérieur pas peinte de blanc mais d'un beige caramel tendant vers le orange. Chaque fois que j'y pense ça me rend malade. Vous aussi avez des trucs à faire, que vous ne faites pas?

Léo ferme la porte derrière lui, avec une douceur inouïe, me regarde. Comme mort à l'intérieur.

Je ne me laisse plus submerger par l'effroi. Léo a besoin de quelqu'un qui ait le courage de regarder la mort en lui.

– Ce soir les garçons, tagliatelles, petits pois, saumon.

Hector lève les yeux au ciel.

La dernière fois qu'il m'a fait le coup d'aller manger chez Christa, je n'ai produit nulle remarque. On a rit, à table, avec Léo et Isadora (surtout Isadora). Hector prend une place folle. Depuis que son père nous a quitté?

Comme pour couper court à la protestation culinaire, je téléphone à Dorothée, une des meufs du quatuor. Nous nous connaissons depuis le lycée. Devise : *refuser d'être un légume, manger des légumes*. La dernière assertion n'est pas de moi mais de Lydia, elle prenait du poids. Elle nous fit marcher dans les Cévennes c'est là que je devins alcoolique : j'avais mal aux pieds.

Dorothée au téléphone ne répond pas.

– Tu fais quoi ce soir?

me dit Léo (il n'évacue des mots qu'en ma seule présence).

– Léo, rapplique,

crie Hector, de l'étage.

– Le crime de l'orient express, Sydnét Lumet.

– Version originale ?

– Of course.

Léo me quitte sans un regard (qui de toute façon n'exprime rien), sans un sourire, je lui attrape la manche l'attire contre moi.

– Lauren Bacall,

je dis.

Léo est insomniaque. Le soir il regarde des films, ou lit, à côté de moi. A l'école, s'endort. Ses profs laissent faire, vu que.

Son maigre corps est flasque. Il n'y a pas d'os dedans.

Appel téléphonique de Dorothée. M'épargne la résignation de Léo à se laisser embrasser par la cinquantenaire que je suis. Je tourne le dos au petit, me dirige vers le poêle de faïence crème. Il carbure. Je me place dos à lui.

– Choupinette, dit Dorothée, j'ai réservé Berlin. Soirée cabaret post-punk, on prend un verre dans l'underground, on dort, on dort le lendemain, on dort. Je te laisse, je baise.

Dorothée est notre loco, question activités. Elle cherche l'homme de sa vie, qui soit 1. riche 2. gentil 3. ne court les jupons si ce n'est les siens.

Moi ? Mon corps a cessé, avec les pulsions. Ce fut délicieux. Ce fut mensonger. Tyrannique. Souffrance collée au corps. Insatisfait.

A présent, nul fantasme. Mon clito ne suinte plus pour un regard pour une voix pour un cul. Je connais un mot il te paraîtra banal : tranquillité.

Que faire de cette tranquillité ? Attendre la mort.

Ah, et m'occuper des gosses. Gladys, 16 ans; Hector, 13 ; Léo, 13 ; Isadora, 11.

Edgar, 24 ans ; Zita, 22 ; Balthazar, 19, se prennent en mains. Farouches dans la perspective d'autonomie.

J'ai assez donné.

18h15. Théière vide. J'ai chaud. Robe longue à bretelles. M'éloigner du poêle.

Si je monte me reposer, je m'endormirai. Mon corps, épuisé. Ouvrir les boîtes de petit-pois. Terminer pour le journal l'article sur les îles japonaises (où je ne suis jamais allée). Le pilotage automatique nous donne l'impression d'être efficaces. Nous, les mamans.

5.

Je travaille pour un magazine féminin racheté par Irma, intello féministe. Fonctionne formidablement en ligne et réseaux sociaux. Age moyen des girls y travaillant : vingt-cinq. J'y demeure parce qu'Irma aime mon écriture bordel ainsi que le lectorat, qui le fait savoir. On devrait davantage se manifester quand on aime quelque chose chez quelqu'un.

Je me rends au travail deux fois la semaine, une heure et demi l'aller, le reste du temps je bosse à la maison.

Quand j'arrive sur place c'est mini robe et talons hauts, veste lamé argent, boucles aux oreilles, hyper fardée bref, les jeunes filles raffolent. Sont à peine maquillées. Habillées simple comme un garçon peut l'être. Mettent la singularité dans un bijou, une coupe partiellement rasée, un chemise achetée en fripe. Du léger. Moi, c'est l'artillerie. Un dinosaure que l'on regarderait avec affection découvrir un monde nouveau.

Mon téléphone émet le son caractéristique du message reçu, sonorité pourvoyeuse de toutes les espérances.

Maman, j'ai des espèces de verrues sous le pied je te joins la photo.

Zita, île grecque d'Hydra. Ma fille m'appelle rarement mais des messages oui. Deux par semaines au moins.

J'aime les voix. J'enregistre des messages vocaux à l'attention de Zita. Flemme de taper l'écran. J'ai pas le papotage dans le corps. Mes amies s'y sont mises. Moi, je parle. Je parle *vraiment*.

– Chérie, qu'à donné ton entretien avec le toubib ?

Le message vocal part au moment où je lâche le pouce. Zita le consulte dans l'immédiat.

Plus jeune que je l'imaginai. Prendra contact avec moi l'été. L'hiver il n'y a personne ici. T'as regardé la photo ?

– Demande à Harold de t'imposer les mains.

Harold est le thérapeute dont Zita est entichée. Le type convoque les astres, place la clientèle sur une voie de guérison, se fait payer. Cher.

Gladys n'est pas susceptible. A la différence d'Edgar.

Edgar n'est pas un hyper-sensible, non. Avec moi hautain, froid, cynique. Suis sensée lui manifester de l'empathie. Ne daigne pas en avoir pour moi. Pas de réciprocité, entre Edgar et moi. Ce à quoi il tend, c'est à l'adoration. De lui, que l'on s'émerveille.

Ce n'est pas que Zita accepte la confrontation. C'est qu'elle s'en fout.

Quand Harold m'impose les mains sur une partie du corps ça finit par ce que tu sais. Pour le moment j'ai envie de dégueuler.

Zita n'est *jamaïs* sujette à la nausée.

5.

Zita était sur un bateau en Méditerranée. Avant ses études de sage-femme. Une nuit elle sauta à l'eau contre l'avis du capitaine. S'agrippa à un canot de caoutchouc qui prenait l'eau. Un enfant parmi les flots nageait en hurlant. Léo. Zita s'empara d'un bébé, il flottait à l'intérieur de l'embarcation sur quinze centimètre d'eau. Pas un bruit à part les cris de Léo.

Zita nagea sous les étoiles entre les vagues, tenant haut le bébé. Léo ne savait pas nager. Il se débattait. Zita buvait la tasse.

Ensuite elle était dans le salon des officiers transformée en cantine des bénévoles, sous une couverture, doigts glacés que ne réchauffait pas la tasse contenant une menthe sucrée lyophilisée.

Le bébé était vivant. Tout le monde se l'arrachait.

Léo occupait le bout d'une banquette de bois sous un rayonnage de livres. Zita s'était assise à ses côtés.

Elle m'avait appelée.

6.

Flavien et moi nous connaissons depuis trente ans.

Flavien n'est pas un king de la beauté. J'étais tranquille, de ce côté. Rien à craindre.

Nous procréâmes. Nous riions.

Il n'y avait pas d'ardeur. C'est ça qui est bien. Mais un partenariat clément, gentil, poétique souvent.

Un jour Flavien me parla d'un séjour à Paris, six mois. Expertise qui rapporterait.

J'avais besoin de solitude. Je souffrais de me sentir niée par notre fils Edgar.

Balthazar faisait pas mal de conneries, il allait à l'école / n'y allait pas (c'était avant le chef d'œuvre de menuiserie qu'il créa plus tard du côté des mélèzes).

Flavien revenait de Paris le week-end. Tout le monde était heureux.

Pour la première fois de sa vie, mon mari faisait les boutiques. Pour lui. Il achetait des fringues aussi pour moi, que j'aimais porter. Une première.

Tu parles.

7.

Notre maison est une ancienne ferme de pierres grises, montée sur un talus, à cinq cents mètres de la dernière maison d'un village de cinq cents âmes. Il ne passe personne sur la route. On acheta la maison pas chère, avec les sous des parents de Flavien et de ma mère.

Au début on mettait des bassines sous les trous dans la toiture, on sautait dedans avec les enfants petits, on s'éclaboussait. Glacés, nous nous réchauffions serrés les uns contre les autres devant le poêle d'atelier que Flavien avait ramassé dans une rue. Flavien cuisinait des crêpes flambées au Grand-Marnier pour tout le monde même les gosses.

La vie comme je l'aimais.

Ensuite nous fîmes faire des travaux, chaque enfant eut sa chambre, moi mon bureau au rez de chaussée, vue sur les mélèzes défense d'entrer. Flavien un jour le reprocha. Lui, ne disposait pas de lieu privé. Deux semaines plus tard il s'abonnait au golf.

Balthazar vient de réparer la toiture au dessus de l'ancienne grange, qui est notre salon, où personne ne va sauf moi quand j'ai pas le moral. Alors j'allume le poêle d'atelier je mets Léonard Cohen à fond la caisse je bois du Grand-Marnier.

Depuis le départ de Flavien, il y a deux ans, la maison tombe *enfin* en ruine elle était trop retapée. Ça ne sentait plus la vie. Celle trouée, fissurée, détériorée. Vous et moi.

Flavien me verse une pension correcte. Ça m'arrache la gueule de le dire, mais Flavien s'adapte. Quand je demande, il donne. Chaque fin de mois, il vient à la

maison, consacre deux journées à l'entretien (basique : électricité quand . Alors je fous le camp. Je le laisse avec les enfants.

Si j'eus du chagrin ? Oh j'avais vu ça, l'humiliation, chez des filles plantées là par un mari excité sexuellement par une plus jeune, à tel point que la bite devenait boussole d'une vie salvatrice tabula rasa, énergie venue dont ne sait où, s'emparant d'eux, peut-être Jésus qui sait.

Je m'étais jurée ne jamais souffrir d'être abandonnée. Ne pas traîner ça comme une poisse.

Deux mois après le départ de Flavien, je ne me lavais pas, je bouffais des marshmallow au petit-déjeuner et au dîner, Dorothée dans les Cévennes nous emmenait marcher. Zita m'appelait d'un bateau, une nuit, en Méditerranée.

8.

Mercredi.

– Tiens-toi droite,

je dis à Isadora. Elle me fusille du regard. Tout le monde lui dit Tu fais ta princesse. Ma dernière ne veut pas décevoir.

De sa fourchette Hector repousse, ostensiblement, les petits pois. Léo mange, regard rivé à l'assiette. D'un baffle sort une voix créole. C'est doux. Je dis : Merci. Hector lève la tête, princier. Me fait penser à Edgar.

– Maman dit merci pour la musique, fait Isadora. C'est de la gratitude volontaire.

Isadora porte le peignoir de son père, velours brun tabac. Ses cheveux clairs sont mouillés, lèvres rouges, œil noisette ourlé de cils foncés, nez coquet, enfant de toute beauté.

Gladys sa sœur dispose d'un corps superbe, visage coupé au couteau. Comme le mien. Yeux bleus spectaculaires. Se sent mal dans sa peau, dit-elle.

Zita, elle, n'est pas grande. Poitrine superbe, cheveux longs bouclés, portrait de son père en mieux. Zita a du charme, comme Isadora. Elles sont *troublantes*. Gladys n'est pas dans la séduction. Je ne l'étais pas non plus. Jusqu'à ce que je comprenne. Que la chasse érotique est d'un envoûtement sans nom.

Je prie Dieu, s'il existe, que Gladys n'ait pas à passer par là. Qu'elle ne demeure pas, comme je le fus, sous la gouverne des pulsions. Que, troublante, elle ne soit pas perpétuellement troublée. Qu'elle ait de l'ambition pour elle-même, et non de l'ambition pour elle en relation avec un homme (je paraphrase Susan Sontag, 1972).

– Maman ?

– Isadora ?

– Tu ne demandes pas pourquoi j'emploie l'expression *gratitude volontaire* alors que j'ai onze ans ?

– Madame se cultive dans les mangas,

dit Hector, à propos de celle qui vient de parler. Sa soeur. Laquelle enfonce la fourchette dans un flanc de saumon et ne dit mot.

La voix de la chanteuse créole est d'un velours qu'on passerait sur ton corps nu. Pas un truc volatile comme le satin. Un truc d'une douceur *affirmée*.

Hector porte un pull en V bleu-vert par dessus une chemise blanche. Il s'est trouvé le tout sur un site de seconde-main. Je gueule quand il lave son linge *à lui seul*, rien

à foutre des autres. J'ai beau évoquer le prix de l'eau. Hector est un champion de la guerre lasse.

– J'ai fait une découverte,

il dit, laissant tomber le dos sur le dossier de la chaise.

Léo termine son assiette. Il porte le même tee-shirt que quand. Plein de tâches vu qu'il est blanc. Je devrais prendre le temps de lui en trouver un qui soit identique. C'est trop tôt. Avant toute naissance, il y a gestation. Ne sois pas impatiente, Mève. Comme quand t'étais enceinte. Après huit mois de grossesse t'en pouvais plus tu te disais que, le même, t'allais pas tarder à voir sa gueule d'ange. Mais le programme est le programme. Neuf mois.

– Quelqu'un dans cette baraque s'intéresse-t-il à moi ou faut-il que j'aille chez Balthazar prendre un porto ?

J'ai en horreur que Balthazar boive avec Gladys et nouvellement Hector.

– Breuvage infect, dit Isadora, que Baltha se procure au discount.

– Il y ajoute du rhum,

dit Hector.

Je ne quitte pas des yeux Léo qui ne quitte pas des yeux son assiette ah, il me regarde. Je souris. Je sais qu'il voudrait me le rendre. Ne le peut.

– Tu débarrasses la table, je l'ai mise,

dit Isadora à Hector. Elle se lève, serre la ceinture du peignoir.

– J'ai vidé le lave-vaisselle,

dit Hector, rentrant sous table sa chaise.

Léo empile les assiettes.

– Je vais le faire,

je dis à Léo.

Hector monte. Isadora pose sur le lave-vaisselle verres et carafe d'eau, m'embrasse le front. N'essuie pas la table. Léo s'assied dans le fauteuil blanc à côté du poêle de faïence crème. Il fait froid, dehors. J'essuie la table. Je me verse un rouge Beaujolais, transparent. La couleur me réjouit *déjà*.

Je m'assieds à la table essuyée-débarrassée. Léo est plongé dans un manga. A la radio, chœurs bulgares. Émission que j'écoute le soir Merci au service public. Ne bois pas trop, Mève. Tu ne seras pas en état de lire. Il n'est que vingt heures.

Demain Balthazar mange avec nous. Avec lui, nous demeurons à table plus longtemps.

Maman ?

Zita. Tombe à pic. Pour me divertir. Sinon.

Sinon quoi, Mève ?

Je m'ennuie.

La guerre dans le monde, la faim, l'appauvrissement des consciences et tu t'ennuies ?

Maman, je crois que je suis enceinte je t'en parle demain.

Des mois et des mois de grossesse, de surpoids, d'allaitement, de nuits esquinées, de couches, de pleurs, d'école, de soins. Je me fais plaquer par mon bonhomme. Et on ferait de moi une grand-maman ?

Ma féminité que je croyais missile deviendra pâquerette. L'été carnivore m'enverra ses bovins. Les bovins, avant d'être mangés, me boufferont la corolle.

– Il n'y a que toi, dit Hector revenu, qui m'écoute.

– Parle moins fort, Léo lit,

je dis.

Hector, portrait de son père, en mieux. Ressemble physiquement à Zita.

- Assieds-toi,

je dis à mon fils cadet. Il porte un pyjama blanc à bords marine. Première fois que je vois ce truc. Son père doit lui envoyer de l'argent.

- T'en penses quoi, il dit, de Guillaume Alleron ?

- Chanteur ?

- Je ne fournis pas ma salive à l'évocation d'un vulgaire businessman.

J'aime quand Hector se la joue magistral.

- Homme politique,

il dit.

- Quel parti ?

- L'art de gouverner se dispense de parti.

Je me sens bête, parfois.

- Je me suis inscrit,

dit Hector assis face à moi, dos à Léo. Hector croise les jambes, écarte les bras, rassemble les mains derrière la tête. Cool.

- Fils d'un propriétaire terrien,

il dit.

Estomac saturé. J'ai trop mangé.

- Ses positions, dit Hector, vont au retour des communs, à l'agriculture bio, au silence, plus de voitures plus de camions.

- Pour lui personne ne votera.

- Moi si.

- Tu as treize ans, Hector.

Regard mauvais.

- Bientôt quatorze,

je dis.

Envie d'un drap sur ma peau. Être caressée.

- Tu voteras pour lui, maman. Je m'y suis engagé.

- Je t'écoute.

- Les gens sont fatigués. La vie ne les amuse pas. Trop de confort, d'angoisse, de maladies. Tu as bu, là.

- Va te faire foutre.

Je regarde Léo. Il tourne les pages. Attend que la vie passe. Sans prétendre à quoi que ce soit. Je l'envie.

Je me sens minable de ne pas mettre la main sur l'énergie qui se tapit en moi.

Hector se lève, prend des biscuits blé/cassonade/cannelle dans l'armoire (blanche) à droite de Léo, se rassied face à moi, mange, s'apprête à parler. D'un geste de la main, j'intime qu'il propose à Léo. Hector avance le paquet vers moi. Excellent sourire. Se tourne sur Léo. Agite le paquet. Léo lève la tête. Fait *non*. Rictus d'Hector. Mon cœur se froisse.

- Je t'invite, me dit Hector, à mâter le gars. Quarante ans. Ce qu'on attend d'un vrai homme. Des épaules, de la matière grise, des couilles.

Je soupire.

- Fais taire en toi la féministe, maman. Alleron est célibataire, bon goût vestimentaire, parle quatre langues. Six mois à Princeton. Un an avec les enfants

des rues, Guatemala.

- Étudie la finance dans une université flamande, je poursuis. Avant de retourner sa veste, travaille dans une banque ou une boîte privée.

- ...

- Il a fait des études de commerce. Je me trompe?

Je triomphe à ma façon. Modestement ironique. Me ressers du vin.

- J'ai soif d'eau, je dis à Hector. Tu m'en apporterais?

C'est Léo qui se lève. Il va à l'évier, remplit un verre, le boit, le remplit à nouveau, le dépose devant moi. Il va au poêle, sort de la réserve un bûche, alimente le feu, s'assied, se replonge dans le manga. Je bois la flotte. D'une traite.

J'aime cet enfant dont je ne suis pas la mère. L'implacable réel fait mal plus que le rêve. Ne vous ment pas, le réel.

- J'ai en vu, je dis, des fils de militant de gauche s'agenouiller devant le Capital alléluia. Manque d'indépendance. D'audace. De joie.

- Guillaume Alleron te plaira.

- Autre chose ?

- Je n'ai pas réussi mon interro de math.

- Autre chose?

- Pratiquement que des échecs.

- Et ?

- Tu m'as raté, maman. Les gens qui gouvernent le monde ont des QI élevés.

Je ne dirigerai pas le monde.

Soupir de mon gosse de treize ans.

- Je hais le système scolaire,

il dit et quitte la cuisine.

Les lèvres de Léo dessinent un sourire.

9.

Mon père partit chasser un jour de gris d'ardoise s'insinuant dans les rues. J'avais huit ans. D'habitude maman l'accompagnait nous laissant seuls mon frère et moi. On adorait ça.

Papa parti ce jour-là, maman pleura. J'enfilai la robe rouge que je détestais qu'elle m'avait offerte. Elle ne posa pas le regard sur moi.

Le soir elle dressa une table pléthorique en aliments, fleurs, chandelles. Deux couverts. Papa l'avait appelée. Chérie, il faut que je te parle.

Mon frère Alec et moi fûmes priés de manger le quinoa, assis en tailleur sur le plancher de nos chambres respectives.

10.

L'escalier grince, Isadora me pose la main sur l'épaule. Léo a disparu de mon champ de vision. J'ai oublié d'éteindre le wifi. Doit jouer avec Hector. Saloperie. 22H35. Je me gourmande. Douée en auto-flagellation, Mère. Pas vous ?

- Échec,

elle dit, posant devant moi bic et papier, une interro criblée de rouge.

Ce que j'aime dans cette cuisine, ce sont les nuances. Blanc Gobertange, d'église, d'Espagne, de lin, écru, argile.

- Tu dois signer,
dit Isadora.

Je signe.

- Ce n'est pas tout.

Le peignoir brun de Flavien a laissé place à un body, haut de dentelle rose pâle, leggings noir. Ma fille de onze ans est maquillée. Mascara, rose aux lèvres. Cela me touche.

- Isadora ?

Ma fille de onze pleure. Cela me cogne.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

je dis.

- Pourquoi quelque chose devrait ne pas aller ?

elle dit, se dégageant de moi. Le mascara coule. Atteindra sous peu le menton.

- Tu n'étudies pas, quand tu vois papa ?

- Je vois mon père un week-end sur deux. Le week-end, j'ai envie de souffler.

- Et puis c'est Paris.

Le visage de ma fille de onze ans s'illumine. Cela me glace.

- Je prendrai contact avec ton titulaire,

je dis.

- Une connasse.

Je vide la bouteille de vin à même le goulot. Devant ma fille. J'en frémis.

- Rock n' roll, comme mère,

elle dit, auscultant l'état de ses ongles.

- Je t'ai laissée tomber,

je dis.

- Je ne suis pas faite pour l'école. C'est pas ta faute.

- Tu veux opter pour les cours par correspondance ? Je t'en ai déjà parlé.

- Mais alors je serais privée des copines. Mes copines, c'est tout pour moi.

Des mois de grossesse, de surpoids, d'allaitement, de nuits esquinées, de couches, de pleurs, d'école, de soins. Tout ça pour ça.

- C'est super, je dis, avoir des amis.

- C'est super d'avoir une mère qui signe une mauvaise interro, qui dit rien quand je suis maquillée, je n'ai pas essuyé la table pardon. Je m'améliorerai.

- En sciences ?

- En amour filial, maman.

Et de pousser vers mon ventre la feuille et le bic sur la feuille, dont je m'empare. J'appose ma signature comme un baiser sur un corps en linceul. Pourquoi l'école écrase-t-elle, au lieu d'élever ?

Mon cœur de maman est en miette. J'appelle les moineaux. Des corbeaux d'un noir sans fond se présentent. Ils dévorent ma chair.

Désagréable.

Demain, je me lèverai tôt. Huit heures de boulot au siège du journal, deux heures et demi de route aller-retour, démarches en faveur des gosses, sur place, volées au temps de travail, courses alimentaires, vérifier les devoirs je n'y couperai pas Isadora et Hector perdent du terrain, putain de merde j'ai cinquante et un an. Je ne mérite pas que les institutions soient indignes d'elles-mêmes,

j'aime mes enfants, les écoute, les prends dans les bras, les soigne, leur prépare à manger,

ne me demandez pas *en plus* d'activer le scolaire.

Et ne vous permettez pas de prétendre, au sujet de l'un de mes gosses, qu'il *décroche*. Décrocher de quoi ? De vos connaissances, à ingurgiter avant l'oubli ? De vos savoirs, qu'ils apprendraient ailleurs, par eux-mêmes ? De vos sanctions, de votre bon droit, de vos humiliations ?

Quand je coupe le wifi, embarquant dans ma chambre le boîtier, Hector hurle Maman merde on est en pleine game !

11.

Jeudi.

Une rumeur véhiculée par mes organes. J'ai mes règles. Déçue ?

Je fourre le téléphone dans mon mini sac à main, ne parviens pas mouvoir la tirette jusqu'au bout, en extrait l'agenda douze centimètres sur sept (je m'obstine au papier), la tirette se ferme, suis en noir de la tête aux pieds. Le pantalon m'entre dans les fesses. Le col roulé accentue le fait indéniable que je porte un double menton.

Je me sens moche.

Déçue que tu ne sois pas enceinte, oui Zita. Quelque chose changerait dans ma vie. En serait réenchantée, ma vie.

Pour le boulot je n'ai pas préparé, pas comme je l'aurais voulu, la réunion de rédaction. J'improviserai. La plupart du temps, ça marche.

Sentiment *d'inaccomplissement*. Me gratte la glotte. Ne pas m'investir comme il faudrait que je le fasse. N'être pas à hauteur. De quoi ? De l'éblouissant dédain de mes parents pour le monde réel ?

Je ramasse, dans un bol d'une affreuse banalité (esthétisme internationaliste d'une société scandinave), trois noix de cajou que je fourre en gueule. Je sors de la maison, ouvre ma voiture un taudis. Vos gosses dégueulassent pas votre auto, vous ?

Vous dites ? Vous êtes particulièrement soigneux ? Tout est effectué en temps et heure ? Ne buvant pas, vous êtes dans un état perpétuel de concentration maxima ? Vous n'avez jamais d'ombre sur le cœur, style cumulonimbus - tu vois pas le soleil pendant des heures ? Vous vous assurez que vos gosses réussissent à l'école c'est votre priorité, leur géniteur il s'assumait, avait un métier, était en voie de faire de l'argent ? Intelligent, donc. A transmis ses gênes aux mômes.

Vous ne rêvez pas de fêtes insensées, de pantagruéliques échappées, de beauté non bétonnée,

de drague de flirt de baisers ?

Allez vous faire foutre.

12.

Jeudi, 18:07.

Quand au retour du boulot j'entre au salon dans la grange, le feu gigote dans l'âtre, Amalia Rodriguez chante. Sur le plateau d'argent posé sur la table basse, face au feu, une bouteille de vin. Celui que j'aime. Pinot noir d'Alsace. Débouchée. Un

verre clinquant, sur pied.

Deux sacs de courses dans la main droite (lasagne préfabriquée pour tout le monde ce soir et un kilo de culpabilité j'en ai les doigts cisailés), trois sacs dans l'autre main (ordi, papiers, bouteille d'eau minérale en verre dont le poids cisaille les doigts moins la culpabilité).

Je reste plantée, évasive, dans le grand salon où jamais personne ne va, soupçonnant quelqu'un de s'être en sa faveur aménagé une esquisse de bonheur.

Il y a une demi-heure j'embarquai, à l'arrêt de bus, Hector, Léo, Isadora. Tous trois dans la bagnole nez sur smartphone, moi j'écoutais la radio, baisse du pouvoir d'achat, pollutions diverses, guignols politiques.

L'auteur de la mise en scène ne peut être l'un des trois.

Passer un bout de soirée avec Balthazar me réjouit. Fut un temps où il mettait la main à la pâte question repas maintenant plus. J'assume. Seule. Faut de l'énergie pour *réclamer*.

– Hello maman.

Balthazar.

A l'étage, Isadora hurle C'est mon tour, putain ! Léo ou Hector ont dû passer avant elle sous la douche. Ma fille se moque qu'un gamin se gèle les couilles dans un pays étranger sans mère, sans père, souvenirs aux ordures. Léo s'il songe à occuper la salle bain alors qu'elle l'a décidé avant lui doit protéger ses couilles. Ni plus ni moins qu'Hector. Qui tient tête à sa sœur.

Balthazar, lui, craque pour Isadora.

Ses bras m'enserrent par derrière, les paquets me glissent des mains.

– Joyeux anniversaire,

il dit me faisant pivoter vers lui. Et me serre, serre.

– Anniversaire de quoi, Balthazar ?

– Départ de papa bon débarras.

Je demeure collée à mon fils le charpentier. Il fait glisser ses mains sur mon dos.

– Ça fait deux ans aujourd'hui, il dit, qu'il est venu avec une camionnette tu n'étais pas là.

Je veux ramasser mes paquets, Balthazar s'en empare. Ne croyez pas que ce soit toujours le cas, mes pauvrettes.

Ce n'est *jamais* le cas.

– C'est toi qui a acheté le vin ?

– Oh maman, tu pleures.

Et merde.

– Laisse-moi enfiler des talons, je dis, me ravalant la façade et nous boirons.

En haut, ça hurle. La princesse grince des dents, qu'elle a aussi nombreuses qu'un requin.

Balthazar me regarde, il me regarde *vraiment*. Je lui réserve une œillade de fer.

– T'es sûre, il dit, de vouloir jouer aux dures ?

Balthazar se sert le vin le met en bouche me regarde avec rire, le pose, sort de derrière le dos un second verre, y verse le sang des vignes, me baise le front. C'est pour des moments comme ça que je tiens. L'inattendu. Alors je me dis Mère ta vie c'est pas d'la merde.

– T'as prévu quoi pour le repas ?

dit mon fils.

Il porte une chemise blanche un pantalon crème. Toujours, quand il vient dîner à

la maison, les lundi et jeudi, il porte une chemise. Parfois un nœud papillon. Balthazar n'a pas son diplôme de menuisier charpentier. Je ne sais pas comment il fait pour trouver des chantiers. Vit à son rythme. Autonome financièrement. Pas comme Edgar qui reçoit de son père une rente. Mécénat, dit Flavien, qui croit au talent de son fils aîné.

– Lasagne ?

j'entends dire Balthazar en provenance de la cuisine.

– Ne l'enfourne pas tout de suite,
je dis.

– Je meurs de faim.

– Dix minutes, tu veux bien ?

Et voilà. Je supplie. Je me plie. Je déplie.

Je m'assieds face au feu dans un pantalon. Me boudine.

– Celle-ci ou celle-là ?

dit Balthazar, deux robes à la main. Longues. L'une noire, l'autre violette. Je dis à mon fils Choisis. Balthazar opte pour la violette. Tient sous l'aisselle ma trousse à maquiller, cadeau de Flavien un soir de Noël il était à court d'idée. La trousse est superbe.

Dans l'autre main Balthazar tient la paire d'escarpins, dix centimètres de talons, que je porte à la maison.

– Change-toi, chausse-toi, fais en sorte de te sentir belle, il dit. Je pars dans dix jours.

– Quoi ?

– Cambodge, avec les compagnons. Pour longtemps. J'enfourne la lasagne ?

Et me laisse là.

Je laisse choir au sol les vêtements noirs du boulot. Bien payée, plume convenable. J'enfile la robe violette. Mes bras tremblent.

Je prends place sur le fauteuil brun noisette face au feu. Je bois je bois je bois. Je sors de la trousse un miroir de poche, fous du noir sous l'œil j'appuie j'appuie j'appuie.

Flavien était arrivé dans une camionnette blanche à logo bleu turquoise, un week-end que je passais à Bologne avec le quatuor (jamais aussi bien mangé). Flavien n'avait rien embarqué. Pourquoi une camionnette ? Destinée aux affaires de sa nouvelle fiancée ?

Seul Balthazar était à la maison. Flavien s'était au préalable avisé que les deux derniers n'y soient pas. Ou avait-il eu de la chance. Je ne lui aurais pas pardonner. Un père quittant le nid alors que les oisillons ne savent voler. Laissant à la mère le soin d'attendre cela *activement*.

Balthazar avait regardé son père placer deux valises dans le coffre. « Je n'ai pas bougé d'un pouce, Balthazar avait dit à mon retour de Bologne, encore moins quand papa a voulu m'expliquer. Il est parti en disant C'est dégueulasse ».

Un jour je dirai à mes mômes que ce que j'éprouvai lors du départ de Flavien mon mari depuis vingt-cinq ans ce fut comme dit Balthazar *Bon débarras*.

13.

– Votre frère aîné voudrait vous annoncer quelque chose,
je dis.

Le pied de Balthazar, sous la table, me cogne la cheville. Hector et Isadora se chamaillent pour une tomate cerise (lasagne industrielle sur la table accompagnée de poivrons cru coupés en lamelles, tomates, maïs bio, attention de la mère à ce que la progéniture ait des intestins en ordre de marche, tu crois ça ?)

– Isadora je vais partir,
dit Balthazar.

– Tu me l'as déjà dit.

Je serre les fesses, ah les autres sont au courant.

Stupeur dans le regard de Léo. Je frémis. Léo ne descend jamais vers le ruisseau au-delà du carré de mélèzes en direction de la baraque de Balthazar. Léo n'est intime avec personne, dans cette famille, si ce n'est avec Gladys. D'ailleurs, tiens, elle prend la main du gamin noir comme ébène dans le blanc du cosmos sans étoiles qu'est la cuisine.

– Tu m'aiderais, avant de partir, à repeindre cette pièce ?
je dis à Balthazar.

– Pas le temps,
il dit.

Je porte aux lèvres le coulant de la sauce blanche.

– Tu veux changer quoi ?

il dit. Il termine son assiette.

– Maman aimerait pastelliser, dit Gladys. Trop de blanc n'est pas humain.

Gladys est *juste*. Je veux dire : le sens de la mesure lui est inné. Sa proximité, son regard sur les choses, sa passion quand un sujet lui sied me manqueront quand, à son tour, elle s'envolera du nid.

Elle aura les ailes fermes.

– Si tu paies Andrea et Salomon, je fais ça avec eux, dit Balthazar. Il me reste du gros blanc, des pigments. Salomon fera l'électricité. Ton mari a oublié qu'à tout moment l'un de nous pouvait se faire électrocuter.

– La prof d'histoire n'a pas aimé mon parallèle entre Église et Capital,
dit Isadora.

A en horreur qu'on médise de son père.

Flavien et moi nous sommes mis d'accord. Pas de règlements de compte devant les enfants. Je l'avoue avec gêne, il me plaît parfois que Balthazar dézingue Flavien. Pourquoi ? Parce que, en plus de trois enfants, il me laisse une maison.

– Le parallèle entre quoi ?

je dis à Isadora dans le peignoir brun tabac.

Balthazar consulte son smartphone, le rempoche fissa, s'avachit contre le dossier de chaise. Lui et Gladys se regardent. Gladys a mal du départ de son frère.

– Avant que, dit Balthazar, nous écoutions Isadora (celle-ci déploie sa cage thoracique), je voudrais te préciser que ma baraque sera occupée par Gladys. Vous la ferez pas chier. Son territoire. Ok Hector ?

Ces deux-là, chien et chat.

– Vous auriez pu me consulter,
je dis, ivre.

– Maman, il pleut dans ma chambre,
dit Gladys d'une voix douce à tomber.

– Trois gouttes,
je dis.

- Je mangerai ici le soir ne t'inquiète pas.
Ne ricane pas, Mève. Style : T'as pas le choix de manger à la maison, Gladys, t'as zéro fric.
Léo tend son assiette, il reveut de la lasagne.

- Je t'écoute,
je lui dis, d'un ton brusque mais quoi, ils m'emmerdent.

- Puis-je ?
dit Léo.

- Capital et religion, intéressant, ça,
dit Balthazar à Isadora. Balthazar me fait le gros œil. A cause de Léo. Balthazar aime le gamin. Léo saigne du départ du grand frangin.

- Tu veux dire, dit Gladys à sa sœur dont elle raffole, que le Capital remplace la religion ?
Isadora dresse le dos c'est parti. Je bois du petit lait.
D'après ma benjamine, l'humain s'incline devant le capital comme il le faisait devant dieu. Hors de l'église point de salut est remplacé par hors le néo-libéralisme point de survie. Même soumission profitant à une classe dominante, même principe de la récompense (Grégoire Chamayou appelle ça *fantasme d'évasion*).
Hector est tendu. Je lui caresse la main, il se renfrogne.

- Tu en penses quoi, Hector ?
je dis.
Brave maman, va.

- On n'en est plus à réfuter le néolibéralisme, il dit. Faut faire avec.
Hector, treize ans. Cinq échecs scolaires.

- J'ai reçu une lettre du staff d'Alleron, il ajoute. Je suis officiellement le plus jeune membre.

- Comment t'es-tu offert l'adhésion?
dit Balthazar, à nouveau sur son smartphone, chose qu'il ne fait jamais à table.
Bordel, il est amoureux. Il part au Cambodge avec elle/avec lui.

- On dit *affiliation*, dit Hector, et c'est maman qui a eu la gentillesse de m'avancer dix euros.

- Tu penses quoi, Baltha, de ma réflexion ?
dit Isadora.

- C'est ça, dit Hector, fais comme si j'existe pas.
Et se lève.

- Débarrasse ton assiette,
dit Balthazar.

- Laisse tomber,
dit Gladys.

- Tu seras revenu pour Noël ?
je dis à Balthazar.

- Sais pas,
il dit.

- C'est important pour maman,
dit Gladys.

- Et pour moi,
dit Isadora.

– On verra, les filles,
dit Balthazar.

– Et pour moi,
dit Léo.

Silence long comme une pirogue.

– Je serai là,
dit Balthazar.

14.

Vendredi.

Irma ma boss se donne la peine de m'appeler. J'ai gagné un prix. Enfin, le magazine. Un concours d'écriture dans les prisons lancé par moi / les nanas de la boîte crée un blog sexy / on y voit des détenus lisant leur textes / des rappeurs se déplacent / le blog enflamme la toile.

Cette histoire me donne la gerbe.

– Prix européen, dit Irma. L'équipe au complet invitée.

– Sans moi,

je dis.

– Et bien non, Mève. Oslo, îles Alland, Helsinky. Tous frais payés.

– Quoiqu'il en soit tu avais prévu d'y aller.

– T'as pas le choix. Tes gosses se débrouilleront.

Non, Irma, pas les gosses. Mais Dorothée, excitée de nous amener à Berlin, ville où personne jamais ne m'amena.

15.

Après que Isadora fut rentrée à l'école maternelle, il y a sept ans, Dorothée proposa un voyage. Flavien n'avait plus envie. Nous avions six gosses tu comprends.

Sortie de l'ivresse des naissances, des bébés à serrer contre soi, je m'étais prise de passion pour l'instituteur du village, Paul, ingénieur ayant fait le choix d'un retour champêtre. Il élevait des moutons et des abeilles, instruisait nos gosses. Portait invariablement une veste de velours finement côtelée, de la même couleur que le peignoir de Flavien, que j'avais choisi par la suite, inconsciemment je suppose : brun tabac.

Flavien entre temps avait changé de boîte. S'y sentait valorisé. S'adonnait au golf. Me baisait. S'accrochait à l'idée que nous étions une *famille*.

Moi, ça m'emmerdait le vide entre nous deux.

Un jour, Dorothée m'avait appelée, je l'avais écoutée pendant deux heures, elle était au plus bas, un homme la dédaignait, ce n'était pas la première fois. Elle avait une corde à son arc, non des moindres : organiser des voyages. Au bout de deux heures, sentant la tristesse en moi, j'avais lancé : Tu nous emmènerais ?

Sa réponse avait changé ma vie.

1. Dorénavant je ne me sentais plus prisonnière de la maison, du mariage, de la famille.

2. Flavien laissait faire. Et s'éloignait.

15.

Notre première escapade fut la Nouvelle Guinée. L'indonésienne. La Papouasie est plus belle, côté littoral, plus haute en monts d'éternelles neiges, plus dense en forêts tropicales, les Affaires Étrangères néanmoins disent Gare à votre cul. Carjackings, enlèvements, pagaille sanitaire. Dix jours côté indonésien donc. Un guide rien que pour les quatre. Dix jours parfaits. Lodges, paysages, senteurs. L'entente entre nous, la bouffe, les expats rencontrés.

Mais j'avais croisé l'œil d'une femme à peau cuivrée.

Cet œil disait Toi la blanche, de ton regard-rapace tu godes nos forêts, nos oiseaux, nos silences. Tu manges mieux que nous des plats préparés par les nôtres sous-payés. Tu repartiras repue, euphorique, ignorante du fait que nos ancêtres. Te crachent à la gueule.

Revenue de Papouasie, je fus accueillie par un Flavien détendu. Ok pour les voyages.

Mais j'avais, depuis l'œil de la femme à peau cuivrée, la sensation de consommer de l'artificiel paradis. De salir la part territoriale à disposition du touriste-payeur.

J'étais *divertie*.

Un luxe que je ne pouvais fouler aux pieds.

En sept ans nous fîmes, chapeautées par Dorothée, le Colorado (Lydia s'était éclipsée du quatuor, baisée par un cow-boy blond qui en avait une épaisse comme, dixit l'intéressée, une canette de coca), la Birmanie (mon voyage préféré, à cause du silence, je me sentais dans un après-monde), le Venezuela (j'avais chopé une crasse, les filles m'avaient traînée), le Kenya (très chaud, très lodge, très insupportablement tourisme anglo-saxon).

A chaque retour, je me sentais morveuse. Repartais. C'était ça où l'isolement avec un mari dont je ne supportais pas la proximité. Que je suçais à mâchoire déployée, priant que ça éjacule et me plongeais dans Jean-Claude Michéa. C'était ça, ou me couper du quatuor.

Berlin, dans un mois. Pas envie. S'il n'y avait l'amitié.

Un privilège que je ne suis pas sûre de mériter.

16.

Le torchon sur l'assiette fait un bruit doux. Balthazar est concentré. Il a pris l'initiative d'une vaisselle (se réduit à deux casseroles et un plat). Gladys a préparé une verveine, que nous buvons. Elle étudie un cours de géographie, sur la table blanche de la cuisine blanche. Léo est tassé sur le fauteuil à gauche du poêle, manga en mains. Il savoure les dernier temps de Balthazar à qui il ne dit pas Je t'aime.

On se dit beaucoup *Je t'aime*, dans cette maison. Façon de pallier à l'insubordination.

– Amoureux ?

je dis à Balthazar.

– Maman.

– Accouche,

dit Gladys à son frère.

– Mariée,

il dit, frotte et frotte le fond d'une casserole.

- Donne,
je dis.

Balthazar me tend la casserole, yeux baissés. J'aime pas quand mes gosses se sentent pas à la hauteur. Lui, Balthazar, il pleurait quand je réclamaïis son bulletin. J'ai honte, il disait. A hauteur de quelle certitude ? Jugé selon quel critères ?

- Cinquante ans ?
je dis.

- Trente-cinq,
dit Gladys, dont l'œil est un mur sur lequel court un lierre épais, à y enfouir la tête par temps mauvais.

Balthazar tient les yeux baissés. De la main avec laquelle d'ordinaire j'écris, la droite, je lui relève le menton. Je mets dans un sourire l'entièreté de ma vie.

- Master en archéologie,
dit Gladys qui me sait, à mon corps défendant, sensible aux titres.

- Pour la première fois de ma vie je suis amoureux, maman.
Balthazar m'étreint.

Je devrais dire *un homme* m'étreint.

17.

Quand mon père revint de la chasse c'était un nouveau gars que ma mère avait sous les yeux.

Colomb accoste les îles. Sensation de *monde nouveau*. Inexploré.

Mon père entrevoyait la possibilité d'une conquête. Son nom : Le Très Haut. Sexe mâle, intention d'amour, origine divine.

Nous en serions, tous, infestés.

18.

Samedi. 11h.

Gladys descend dans un chemisier long bleu pâle. Ses boucles châtain lui arrivent aux reins. Yeux noisettes à croquer. Elle m'embrasse le front. Le soleil s'immisce, flagrant, dans la maison.

Je porte une longue robe de coton lilas. Châtelaine de Bohême. Dix centimètres de talon.

- Tu vas bien?

elle dit.

- Article à rendre pour 16h.

- Le week-end tu devrais pas bosser.

- Vous non plus.

- Mes points ne sont pas fameux.

- Échecs ?

- Aucun.

- Je signe les yeux fermés.

- Il reste des œufs ?

Vous n'avez pas raz la patate de ce genre de phrase, vous, concernant l'intendance, sans sourire sans délicatesse sans gratitude ?

- Je me demande comment on mange sur l'île de White, elle dit. Ed déteste.

- Mais pas le cul des filles.
- Papa t'offre le billet, à toi aussi ?
- Quel billet ?

Cassure de la coquille Hop, qu'une poule mit vingt heures à fabriquer. Cadence du fouet. Pschitt du liquide visqueux jetés sur le brûlant de l'huile. Je ferme le laptop. Isadora n'aimant pas dormir jusqu'à plus soif je prends l'habitude le week-end, avec son accord, de la réveiller. Ce que je m'appête à faire. Léo est sous la douche. Hector sans doute sur son téléphone. Dans son lit.

Pour mon article j'avais besoin du WIFI. Zut. D'habitude je n'utilise que la 4G. J'écoute France culture, je consulte mes Whatsapp. Je n'ouvre le WIFI, le week-end, que vers 15h. Sinon tout le monde s'abreuve du sang numérique.

Je me bats contre des vampires assoiffés.

Irma au journal, après cinq ans de loyaux services, m'a payé la 4G illimitée. On n'est jamais trop méritant.

- Quel billet ?

je dis.

- L'expo de ton fils aîné. Dans deux trois semaines.
- Vous ne serez pas à Paris ?
- Edgar ne t'a pas invitée ?

Gladys mange.

- Invitée à quoi ?
- Sa première expo, elle dit ne levant pas les yeux. Festival d'art contemporain, sur l'île de White. Plein d'artistes londoniens.

Cassure de mon cœur dont j'ai mis cinquante ans à maintenir la tête hors de l'eau. J'avale le café. Il est tiède j'aime pas. Je rebois, me punissant. D'être une mère qu'on renie. Dont on se méfie. Dont on ne veut pas.

- Ne dis pas qu'il ne t'a pas invité. Que papa ne t'a rien dit.
- Ce n'est pas à papa à me mettre au courant.
- Maman vous avez tout fait ensemble pendant vingt ans.
- Ce n'est pas de sa faute s'il est parti.

Je n'aime pas la tournure de l'échange : je ne puis assurer de mon honnêteté pour ce qui suivra.

Je me dégoûte, parfois.

Je me trouve en deçà des espérances que j'avais sur moi : vie fulgurante, jouissive, carnavalesque.

Gladys se lève, me prend la tasse à moitié pleine de café tiédasse, qu'elle vide dans l'évier, me sert un café chaud, le pose devant moi, me fait un câlin. Je pleure. Je ne sais pas si c'est honnête. Je perds la trace de ce qui est vrai.

Ça me dégoûte.

Une vie à moi qui aurait été équitable, généreuse, se battant, et gagnant, en vue du bien publique.

- Tous on va à White,
- dit Gladys, et se laisse tomber sur une chaise.

La séparation. Un échec. Par ma faute. Pèse sur l'épaule de mes gosses. Vous comprenez, n'est-ce pas. Faire des concessions. Pour le bien de la communauté. Je me suis rebellée. Ou si tu veux : affirmée. J'aurais pu continuer à voguer dans le phantasme, nue chevauchant Paul l'instituteur. Flavien aurait continué à m'aimer. Peut-être.

Je suis comme ça. Je m'évade. La réalité n'est jamais assez puissante. Je me bats contre une continue déception.

Un jour j'ai dit à Flavien Je ne suis plus amoureuse de toi. Tu peux, chéri, te trouver une femme, si tu continues à être un père.

– Balthazar sera aussi de la partie?

je dis.

– Et son amoureuse.

Le regard de ma fille ne permet pas que je sombre.

– Tu viens avec nous,

elle dit.

– Non.

– Tu viens sur l'île de White, toi et moi dans le même hôtel.

Des larmes sont produites par mes yeux.

Dans trois minutes je fumerai un cigare enfouie dans mon lapin argenté, dehors, sous le soleil de printemps, recroquevillée. Je m'y connais en tristesse. Le quatuor m'en sauve. Et Léo.

Léo me dé-naufrage.

– Tu souris,

dit Gladys.

– Quand la tristesse tord les boyaux, tu vas te foutre de moi : je me sens haleter. La vie injecte dans ma tête l'espérance c'est plus fort qu'elle, à la vie. Mon esprit boit, boit. L'inattendu me couvre de baisers c'est reparti.

– Tu es pleine d'échardes, maman.

– Tant que ça?

– Ça laisse pas tranquille, une écharde.

– Affliction de l'émerveillement.

– La souffrance prend toute la place.

– Toi, ta place Gladys ?

Ma fille lève le menton haut, dans trois mois dix-sept ans.

– C'est dégueulasse de la part de papa, de pas t'avoir parlé du séjour à White.

– Edgar ne me veut pas dans ses pieds. Papa n'y est pour rien.

Gladys, de l'arrête de la fourchette, rase l'assiette. J'en suis irritée.

– Edgar a du mal avec moi, en ce moment,

je dis.

– Ça ne me regarde pas. Ce sont vos affaires.

Tu fais quoi quand ton cœur saigne à grandes giclées ? Tu racles.

19.

Je n'ai pas l'ambition de la reconnaissance. Le désir, peut-être. Pas *l'ambition*. Étymologiquement signifie *aller autour*.

Circularité, mouvement, ellipse.

Je suis une femme de zigzag.

20.

– Maman, faut que je te parle d'Alleron,

dit Hector, portable dans la poche arrière du pantalon de pyjama. Il n'est pas sensé

passer du temps dur son téléphone, le week-end en matinée. Tu empêcherai quelqu'un de communiquer avec le supplément de son âme, toi ? L'annexe principale du cerveau ? Un plein bocal d'affection ?

Un jour je ne me battrai plus. Le monde dominant de l'esclavage numérique aura eu raison des récalcitrants. Son emprise aura fait de l'humain une machine réclamant le fuel.

Un jour je ne me battrai plus. Ni aucune mère. Ni aucun père. Personne ne se remémorera les humains autour d'une table, yeux dans les yeux, davantage soubresautant que des corps voués aux écrans.

– Que dit ton Alleron de l'asservissement aux réseaux ?

je dis à Hector. Du bout de l'index mon fils trifouille sa narine.

– Justement,

il dit.

Des doigts gluants de morve, il s'empare d'un couteau.

– Y a plus de choco ?

Vous n'avez pas raz la patate de ce genre de phrase, vous ? De questions concernant l'intendance, énoncées sans sourire sans délicatesse sans gratitude ?

– Le réseau, il dit, c'est ce qui plaît aux masses.

– Définition de *masse* ?

– Toi, moi, les moutons de la populace.

– Alleron se prive des réseaux mon cul.

– Bon, il communique, c'est un homme politique.

Je souris.

– Tu signeras mon bulletin sans le montrer à papa ?

L'enflure. Pour une gaieté passagère.

Tu sais quoi ? *Chaque fois* je tombe dans le panneau.

– Donc il est partout, ton Alleron.

– J'aime bien que tu dises *mon*.

– Bon dieu Hector, quelle mouche te pique ?

– La politique, madre.

Léo se met à table léger comme souris. Tee-shirt blanc crado, Méditerranée. Pantalon jogging hideux, qu'Hector lui a filé. Dos droit. Du couteau qu'il empoigne mains propres, gratte le pot de choco. Sur une tranche de pain, en étale une super couche. Au moment de mettre en bouche, s'aperçoit qu'Hector et moi le regardons. Suspend le geste. Dans les yeux de Léo je lis qu'il ne sait que faire.

– Étonnant, je dis à Hector, que tu t'intéresses à la vie de la cité.

– Tu dis ça parce que j'ai pas de belles notes. C'est ce que tu veux faire de nous ? Des oranges-outangs aptes à l'épluchage de la banane ? Moi je veux apprendre la vie. On ne me l'enseigne pas à l'école. Il se fait qu'Alleron parle à un public d'adolescents. Demain tu me conduis tu verras bien.

– Ne parle pas comme ça à ta mère,

dit Gladys.

Ma fille fend l'espace blanc, de la cuisine, dans sa longue chemise bleu azur. Fait couler le robinet de l'évier.

– Coupe l'eau tu gaspilles,

dit Hector. Et enfourne, sec, un pain que ses dents puissantes réduisent à miettes.

Léo mâche sa tranche de pain enchocolatée, paupières baissées.

– Ça va, toi, Léo ?

dit Gladys passant à hauteur, lui collant un baiser.

Les silences de Léo sont affirmatifs.

Personne n'a envie de l'entendre parler.

Nous ne connaissons pas sa nationalité. Il était parmi des syriens. Ils n'ont pu rien dire de lui. Sur le bateau qui les avait repêché, au bébé noir de peau comme lui Léo ne s'était pas intéressé.

– T'as qu'à prendre un bus,

dit Gladys à Hector, qu'elle chatouille. Gladys, quand elle en a marre, elle le dit. Le reste du temps, elle pouponne.

– En Belgique nous n'avons pas de dirigeants novateurs,
je dis mollement.

Je plonge dans le café tiède une tranche grillée nappée de beurre sur laquelle repose une tranche de gouda. Le tout, ramolli, est porté à ma bouche. Je m'évade dans une satisfaction primale.

Théoriquement je ne devrais *que* souscrire à ce genre de cela. Dans la gratitude de ce qui vient.

– Pense à acheter du choco,
dit Hector.

Lui et Gladys disparaissent. Isadora apparaît dans son peignoir brun tabac.

– Y a plus de choco ?

21.

Après la partie de chasse, mes parents s'étaient rendu, régulièrement, au culte. Les catholiques appellent cela *eucharistie*. On leur dit que Jésus, son cœur, ses os, sa bite sont tout entier, par un mystère fascinant, contenus dans trois grammes à pétrir sous la dent.

Ils avalaient, ces deux-là, mes parents, les bobards dont dieu était sensé les nourrir pour en faire des super-héros.

Mon frère et moi n'étions pas conviés au banquet.

Pas au début.

Mes parents continuaient de vivre leur exclusive love-story. S'emmerdaient pas avec des gosses.

Sur les photos plus tard j'ai remarqué. Que ma mère si floue, si alcoolique, si asymétrique, s'était mise à porter des Loden.

Mon père gagnait sa vie chez IBM. Roulait en Mercedes.

Un été ils nous amenèrent à une *session*, comme il se dit. Les gens priaient ensemble, faisaient la vaisselle ensemble, écoutaient d'autres gens leur parler de la bible et des saints, mangeaient ensemble, dansaient des trucs folks fleurs aux cheveux on était fin des années septante.

Le renouveau charismatique vient des évangélistes. Les cathos piquent l'idée. On sort les guitares les tambourins on frappe des mains.

Les icônes viennent des orthodoxes. Les cathos piquent l'idée.

Le sabbat, la musique klezmer, les habits blancs viennent des juifs. Les cathos piquent l'idée.

Tout en se revendiquant du pape n'est-ce pas.

Ils vivaient en *communauté* tandis que s'effritait le monde-rural-autour-du-clocher. Il faut l'avouer, certains d'entre eux parlaient écologie, déjà, et manger

sobrement. Faisaient le choix d'une vie hors des valeurs néo-capitalistes. Cela plut à mon intellectuel de père. Côté neurones, il était foutu. Jésus lui parlait. Jésus l'écoutait. Il y avait Dieu le père, qui n'avait jamais été un homme, et l'Esprit saint, énergie personnifiée.

Mes parents étaient béats devant une telle confusion.

Isadora ma petite voit juste. L'intérêt des religions réside dans le fait d'être un groupe s'abreuvant à la même consolation.

Moi, cet été-là de mes douze ans ? J'expérimentais des lieux nouveaux, regardais les adultes, éprouvais l'émoi amoureux. Le séjour me sortait de l'axe chambre-école, école-chambre.

Je me sentais à l'écart, ce qui cadrerait avec mon caractère introverti. Mes parents ne réalisaient pas. Qu'il leur fallait me faire aimer *la réalité* du monde, non pas *l'idée* d'un monde. Au lieu de cela, durant des messes interminables il était prescrit de se taire,.

Les gens de la communauté où nous étions cet été-là vivaient en hameau. Perdu dans une nature affolante de beauté. Je n'y avais pas ma place, ai-je dit. Les parents, c'était autre chose. Se laissaient contaminer. Rêvaient d'appartenir au clan des enfants de dieu.

Ma mère au début trouva cela exotique, je crois. Mon père se fit des amis.

Trois ans plus tard lui fut proposée la fonction de *berger*, manager d'un lieu où vivent familles, célibataires, moines, moniales. On réfute le terme *secte*. On est reçu par le pape on a les photos. N'est-ce pas.

Quand mon père parla de s'installer dans le sud de la France, il me regarda dans les yeux en souriant. Ce regard-là, c'était la première fois qu'il me le donnait. J'acquiesçai. Mon père me prit dans les bras. Longtemps.

J'étais bouleversée.

J'avais quinze ans.

22.

J'introduis la clé. Mon bureau. Besoin de savoir que les gosses n'y transitent pas. Je baisse la clinche. La porte ne s'ouvre pas. De la hanche je cogne. Le chambrant s'écarquille. Fendu en trois. Ma pensée est : Balthazar réparera.

Comme il y a du soleil, je décide d'allumer un feu. Mon bureau est toujours froid. Et puis on est en avril, je te rappelle. Ne te découvre pas.

Dans la cuisine où je fais bouillir l'eau pour un thé (avant je buvais des litres de café, maintenant mes organes n'en veulent plus, ce qui me fait admettre qu'ils vieillissent, eux aussi), j'observe Léo à droite du poêle de faïence crème. Il ne tourne pas les pages. Le regard est posé sur les cases.

– Léo ?

je dis.

Au papier, l'œil demeure rivé.

– Je voudrais que tu acceptes le séjour à White. Flavien t'offre le billet.

Le regard de mon Afrique se lève doucement. Il arrive à moi, épuisé.

Ce n'est pas tant la douleur dans le regard de cet enfant. C'est ma propre détresse que je vois.

Je verse l'eau dans la théière gigantesque en fait une cafetière le thé n'y reste pas chaud, en général je ne bois que la moitié, je mets qu'un sachet, tu vois la popote

de scrupules. Toi aussi t'en as, des scrupules ?

Tournant le dos à Léo, je dis :

– J'aimerais rester seule. Tu partiras avec eux Gladys prendra soin de toi.

Bruit de papier. Page tournée.

Du pied je ferme derrière moi la porte du bureau, théière en main, ça déborde, je me brûle, je dépose la théière par terre, sur mon bureau ça ferait des ronds mouillés, j'allume un feu dans le poêle de fonte/feu ouvert, me sers une tasse, je pourrais être heureuse, je m'assieds à mon bureau vue sur mélèzes, qu'est-ce qui ne va pas, Mève ? Tu n'as pas de beaux enfants ? Tu n'as pas eu de vie avec de bons moments ?

T'as jamais eu d'ambition, de rêve particulier, d'envie furieuse. Tu es une dilettante. La destinée est la somme des choix assumés, écrit Camus. Bien.

Ton fils Edgar te snobe. Tu ne comptes plus pour ton ex-mari officiellement toujours ton mari. Ton Léo est à la ramasse (mais réussit en classe). Zita n'est pas enceinte. Balthazar laisse son chalet à Gladys tu aurais pu t'en faire un lieu à toi.

C'est ça ? T'aurais envie d'un espace hors de cette maison ? Cette maison, elle phagocyte ? Lasse d'être mère sur qui les poutres reposent ?

J'ouvre le laptop. Dehors le soleil gambade comme un jeune premier. Des jonquilles par dizaines de lui se font aimer, corolle grandes ouvertes.

Je rédige l'article à remettre pour seize heures, tellement étranger à mon désir. Tu désires quoi, Mève ?

Bruit d'un message reçu.

Si tu ne viens pas à Oslo, je te fous à la porte. Irma.

Je bois la menthe mêlée à l'oranger, croise les jambes. Dans le poêle derrière moi une bûche tombe, la fumée envahit l'espace. Me lever. Je scrute le sol, sur ma droite, plancher rayé par mes talons aiguille, je souris, je dégueule, et encore et encore. Pain, gouda, café, éclats rouges les poivrons de la veille.

Ma robe longue lilas est épargnée. J'ai vomis correctement. La maîtresse d'école est contente. Si tu ramasses, que tu essuies, que tu jettes les remugles aux toilettes, que tu tires la chasse et nettoie la cuvette, que laves le chiffon attention aux morceaux dans le siphon, que tu aères le bureau, que tu te rinces la bouche, tu auras les hommages de l'institut. Tout va bien, les enfants.

Je suis le Christ en croix dont la souffrance vaut votre salut.

Putain, Mève, qu'est-ce que t'as fait, pour endurer ça ?

23.

On frappe à la porte de ma chambre je suis nue, je dis Je suis nue.

Gladys entre. J'enfile presto un legging noir, lui tournant le dos.

– Maman, où est Léo ?

– Il ne veut pas vous accompagner sur White. J'ai besoin d'air. Vous vous occuperez de lui.

– Ce n'est pas le problème.

– Il n'y a pas de problème,

je dis, enfilant un tee-shirt noir par dessus mon soutien-gorge ça doit faire cinq ans que je ne m'en suis pas acheté un neuf.

Gladys met du bleu électrique sur les paupières, le week-end. Mascara triple couches. Ça lui fait un regard pharaonne.

Assise sur le bord du lit couvert d'un tissu en laine grège en poils de chèvre, Gladys laisse tomber le dos. J'enfile mes talons.

– Jusqu'à présent tout allait bien, je dis, me maquillant devant la glace de la garde-robe. J'avais des amis généreux, des enfants autonomes, un mari qui même parti demeurait agréable. Nous avions une maison, j'avais un boulot, une voiture, nous partions pour la Grèce.

– Pauvre Harold,
dit Gladys, à propos du mec de Zita.

– Avec Léo c'est quoi le problème? je dis. Sa présence vous pèse ?
Ma fille se redresse sur un coude, amène ses genoux à elle, foetus à tête de femme.

– Léo m'a parlé, dit Gladys. Il veut que tu viennes. Ce soir si ta réponse est non, il demande à intégrer les demandeurs d'asile.

– Une phrase longue comme ça ?

– Viens avec nous.

Je colorie de brun l'arc de mes sourcils. Les pauvres, n'en reste quasi rien.

– Sinon je reste ici,
dit Gladys.

J'aurais du me laver les cheveux. Je ne veux pas afficher une laissant-aller. Tout va bien, les enfants.

– Je passerai le week-end ici avec Léo, je dis. Je l'emmènerai au restaurant.

– Pourquoi tu ne fais pas l'effort qu'on soit à nouveau une famille ?

La famille comme tu dis, Gladys, signifie institution à la solde d'un système patriarcal où la mère dans sa tête, peu à peu, cesse d'être une femme.

– Nous nous voyons un soir prochain, en mai, je dis à propos de Flavien. Le week-end après son anniversaire. J'ai le cadeau.

Gladys se laisse à nouveau tomber sur les poils de la chèvre. En bas, Vanille rit. Gladys yeux grands ouverts fixe le plafond. Je pose un genou sur le lit, il s'enfoncé, le corps de ma fille coule dans mes bras. S'y agrippe. Je le presse contre moi.

– Tout se passera bien,
est tout ce qui me vient.

24.

Je rencontrais Flavien à une fête.

Il y a des gens qui n'ont jamais, à une fête, été conviés. Parce qu'elle sont désormais *privées*. Dans mon enfance, c'est le village qui faisait la fête. T'avais une tête de bouledogue t'avais une tête de pute, il était *naturel* que tu sois là. Le village, comme plus tard le serait le parti ou les clubs, avait cela d'*organique*.

Flavien était un jeune homme bien élevé, moyenne bourgeoisie plutôt proche de la haute, un mètre septante cinq, traits impeccables, le tout ne dégageant pas une impression de beauté. Une banalité jolie à regarder.

Il avait de fins cheveux blonds, portait ce soir-là un pull bleu vert une chemise blanche, de belles chaussures (leather, english style), des lunettes fines façon intello (rondes) laissant voir des yeux plus gris que bleu. Mon futur mari semblait à l'aise parmi les convives. Je portais une combinaison noire, ailes d'anges rouges sur le dessus, bien sûr talons hauts, bien sûr hyper maquillée cheveux longs.

J'avais senti sur moi son regard. J'avais levé les yeux.

Flavien fréquentait une fille, à l'époque. Moi j'étais à la colle avec un grand type, Patrocle. Un prénom qui m'avait tapé dans l'œil. Il aurait roulé dans la Mercedes rouge décapotable de Fantasio, cela eut produit sur moi le même effet.

Début de mes vingt ans, j'avais besoin d'exotisme. J'avais besoin de me sentir différente du troupeau. J'éprouvais que dalle pour Patrocle. Qui, lui, brûlait pour moi.

Sa bite me faisait peu d'effet. Il adorait le cinéma d'auteur, loisir que nous partagions. Était généreux avec ses amis, cela me séduisait. Trouble du à mon infestation judéo-chrétienne je suppose.

Patrocle et moi, Flavien et sa chose, nous étions recroisés. Patrocle aimait bien Flavien. Quand ce dernier m'étreignait en guise d'au revoir, quelque chose, dans mon réseau intergalactique d'atomes, frémissait.

Un soir d'ivresse, je l'avais entraîné sur une terrasse au troisième étage d'un immeuble bruxellois. L'avenue était passante. La terrasse étroite. Nous étions compressés. Les corps, ces imbéciles, avaient pris le relais.

Si j'ai été une femme heureuse, avec Flavien ? Oui.

Il y a huit ans, il a changé de boulot. S'est mis à consommer. Jusque-là, nous vivions avec pas grand chose. Je travaillais en tant que journaliste free-lance, sujets de société : burn out, image du corps, nature. Je m'occupais des gosses. Petits, leur chair contre la mienne. J'étais un corps. J'aimais être un corps.

Et puis Isadora était entrée à l'école. Vous connaissez la chanson. T'as l'impression de moins servir. T'as la féminité qui dit On fait quoi maintenant ?

Mon amie Dorothée était entrée dans le jeu.

Je fantasmais sur Paul l'instituteur marié, qui ne s'intéressait pas à moi. J'aurais pu déprimer. La vie de mère m'avait sauvée. Lessives, coiffeurs, réunions de parents. Logopèdes, dictées, anniversaires. Consolations, repas, tennis. M'avait détournée du marasme.

J'avais dit à Flavien Prends ta liberté. Il l'avait prise. Pendant un an, tout se passa bien ô oui. Je me libérais d'une peau qui devait tomber.

J'avais fait entrer dans ma vie un joyau. Léo. Empaqueté de souffrance. Je m'y connaissais en souffrance. Cela ne me faisait pas peur. Je m'étais prise d'amour.

Là, depuis quelques temps, quelque chose remonte.

25.

Je ne sais si vous avez traversé ça. Je me trompe dans les dates. Au boulot, avec les gosses, avec les amis. Je commets de petites conneries.

Mon aveuglement me saute à la gueule. Mon manque de sagesse. De prudence. Toute cette merde qu'il faut à l'humain pour survivre de un, avec dignité de deux. Tu parles d'une flottaison.

J'ai comme l'impression de me tenir dans une perspective *étriquée*. Tenue par des lanières de cuir. Alors que je pourrais courir. Quelque chose en moi a peur de courir. Quelque chose en moi légitime d'être tenue.

La peur ?

Mais de quoi, bordel ?

26.

Dimanche.

Je descends l'escalier (songer à en traiter les arrêtes vermoulues, me dis-je depuis un an).

J'entends des rires. Le rire est la plus belle des chansons. Pourquoi vous faites des gosses ? Pour le rire, pardi.

Balthazar, Gladys, Hector, Isadora sont assis à la table de la cuisine. Quelqu'un(e) à allumé une chandelle jaune sur son bougeoir de bronze. Le ciel est bas, ce matin.

Jazz. Balthazar se lève, m'offre sa place. Je refuse.

– Elle est belle, cette robe,

il dit à propos de ce que je porte, long, années cinquante, tissu de tergal qu'on ne fabrique plus, ne m'étouffe pas la taille que j'ai épaisse depuis la ménopause.

Et depuis que tu te mets à picoler, Mève.

Va te faire foutre.

– Reste à table cinq minutes encore, je dis à Balthazar. Vous êtes beaux à regarder.

– Maman, dit Hector, grandis un peu.

Je me retourne sur le poêle de faïence. Léo est plongé dans un manga. Fait semblant. Mon regard perdure. Léo ne lève pas la tête. Comme dans les films où le regard des acteurs a un pouvoir.

Pour le moment, mon réel se désemboîte de lui-même. Comme s'il y avait une branche dans le rouage. Cela n'est pas pour me déplaire.

Je ne devrais pas.

Balthazar assis face à moi, replie une jambe sur l'autre. Il reste à table pour l'effet *carte postale* de ce qu'il me reste de famille. Un côté idyllique spécial maman. Eux, ils n'en ont cure, des cartes postales. Elles sont d'un autre siècle.

– Qui a acheté du choco ?

je dis.

– Balthazar,

dit Isadora. Elle regarde son grand frère, énamourée.

Ce n'est pas juste, Balthazar, que tu partes. Pas maintenant.

– Tu penses quoi, Madre, dit Hector, de la meuf de Baltha ?

– T'es habillé comme pour la messe, mon fils.

– Tu as dit fesse, Madre ?

Gladys, dans sa longue chemise bleu pâle, se marre. Balthazar aussi. Isadora dans une chemise blanche, que Flavien a laissé derrière lui, est concentrée sur une tartinaie alambiquée : fromage bleu d'Auvergne, confiture de mandarine, noix du Brésil qu'elle tâche de fragmenter. Hector en reçoit dans l'œil.

– Merde,

il dit se levant, brutal.

– Bon j'ai du travail,

dit Balthazar, rangeant avec soin la chaise sous la table (a lui aussi des colères, a décroché de l'école, est bourré de troubles de l'attention mon fils charpentier, fume des joints, ne dit pas toujours la vérité, mais ce qu'il est *scrupuleux*)

– Tu me donnerais un coup de main ?

il dit à Hector.

– Pas possible, Frère. Rendez-vous avec Alleron.

– Qui est Alleron ? dit Isadora. Un jeu vidéo ?

– Petite sottise,

dit Hector dans un veston marine trop large pour lui.

Gladys me regarde, tend la main, enserme la mienne.

– Vous avez bien dormi, les filles ?

je dis.

Je n'aime pas être mielleuse avec mes gosses mais plutôt genre biker, cuir noir, mauvaises manières. Je déteste l'idée sucrée de moi.

Ma mère ne nous a jamais demandé, à mon frère et moi, Vous avez bien dormi ?

Je voudrais que mes gamins aiment la femme que je suis. Pas le rôle de mère que j'endosse.

– Maman, dit Gladys, tu ne vas pas te taper la route, un dimanche, pour une réunion politique?

– Je préfère qu'Hector ne demande pas à Christa, je dis. Elle roule comme une taupe.

– Tu as travaillé hier toute la journée.

– Que voudrais-tu que je fasse ?

– Lydia t'avait invitée, le soir.

– Tu te souviens de ça ?

je dis, attendrie, à ma merveilleuse fille.

– Nous, on adore quand tu n'es pas à la maison,

dit Isadora.

– Mange au-dessus de ton assiette,

je dis.

Tu ne peux pas t'empêcher, Mère.

Tu sais pourquoi ?

Accouche.

Mon côté bourgeois ne supporte pas l'avachissement de mes mômes. Je devrais m'en foutre. Pourquoi devraient-ils incorporer des codes ?

Parce que ton père disait : Nous pourrions tout perdre, il resterait la dignité.

Tu m'emmerdes, Mère.

Il n'avait pas que des travers, ton père.

– Mais si, je dis à voix haute alpaguant le regard de Gladys, mais si, tu es une fille magnifique de te soucier de ta mère.

– Maman, elle dit, me reprenant la main, tes enfants grandissent.

– Même moi,

dit Isadora, mangeant ostensiblement au-dessus de son assiette ça me troue le cœur, la tendresse s'y engouffre.

– Balthazar quitte le nid c'est le troisième, dit Gladys. Moi, l'année prochaine. Les petits, eux, aïe ! (Isadora donne un coup de pied sous la table puis m'adresse un sourire avec les dents, lèvres écarquillées à l'extrême, vous voyez?).

– *Petits,*

elle dit comme une institutrice navrée de fautes à chaque mot.

– Les derniers de tes gosses, rectifie Gladys avec une ironie que je ne lui connais pas, sont autonomes même Léo.

– Bulletin désastreux, sauf Léo,

je dis.

– Depuis quand, dit Gladys, tu t'intéresses aux points de tes enfants ?

– Oufi, dit Isadora, j'ai trop mangé.

– Tu crois, je dis à Gladys, que je ne me suis pas suffisamment occupée de votre scolarité ?

– Papa le faisait, dit Gladys. Papa n'est plus là. C'est pas ta faute.

Isadora pète. Gladys se lève.

– Toujours la même chose, elle dit à sa jeune sœur. Tu ne respectes pas les gens.

Je ne sais pourquoi, je prends ça à mon compte. Infichue de superviser une scolarité.

– Je suis prêt,

dit Hector.

Il a troqué la veste marine contre un sweater rouge à capuche.

– Léo, je dis, tu viens avec nous au meeting?

– Ouais, dit Hector en direction de Léo, après ce qui t'est arrivé ce serait pertinent que tu t'occupes de politique.

Gladys gifle Hector.

Depuis le baffle de marque américaine, une insupportable mélodie envahit le territoire. Chanteur italien. En raison de la gifle Hector hurle. Isadora dit C'est à toi de débarrasser la table. Léo ferme le manga, je ne le quitte pas des yeux. Mes yeux voudraient qu'il se passe quelque chose. Léo me sourit. Debout devant le poêle en faïence crème, il me sourit de toutes ses belles dents.

27.

Dimanche, onze heures.

Un gars de vingt ans, pull tricoté main, couleur caramel (suscite en moi une injonction à laquelle je me dérobe) nous fait signe de garer le véhicule dans le fond d'une prairie, merde, j'aurais pas du mettre les bottillons à talons fins. Hector, descendu, fait le tour de la voiture, cogne au carreau de ma portière.

– Je t'écoute,

je dis.

– Je t'appelle quand c'est fini,

et s'en va.

– Hector !

Hector revient, contrarié, d'autant qu'un SUV derrière nous attend que je me parque. Le visage de mon fils s'illumine. Doit connaître le chauffeur.

– J'assiste avec toi au truc, je dis. Pas plus d'une heure et on repart.

– Tant pis, il dit, je me débrouillerai.

Forme avec pouces et index ce qui pourrait être un cœur, me tourne le dos, marchant décidé. *Ils sont autonomes, maman.*

Pied sur l'accélérateur, un sentiment de fierté me parcourt.

Du SUV gris foncé émerge Paul l'instituteur. Non accompagné. Une excitation me grignote le pubis. Des plombes, que j'avais pas ressenti ça.

J'appuie sur le clic de la ceinture. Tu enfonces la partie rouge du boîtier, la pince de la ceinture sort de la gangue. Tombe jamais en panne. Mécanique pure. Inaltérable.

Comme tes codes bourgeois, Mève ?

– Hello,

dit Paul appuyé sur sa voiture, bras croisés.

Je le voyais dans le rétroviseur je faisais semblant de rien. L'institut du village, mon fantasme majeur ces dernières années. J'émerge de l'habitacle.

– Tu fais taxi, toi aussi ?

il dit.

Ma culotte est coincée dans la raie des fesses. Mes talons s'enfoncent dans le pré. Pas vérifié mon maquillage. Dans le rétroviseur je n'ose pas, sous ses yeux, y procéder. Mes cheveux ne sont pas propres.

– Oui, je dis, taxi.

Je claque derrière moi la portière. Paul va croire que je m'attends à passer avec lui un moment. Il décroise les bras. M'y attire. Je me colle à lui. Un parfum de genêt détend mes muscles. Sensation maigrichonne qui fait que je me trouve alignée avec moi-même. Du genêt.

Je me départis des bras robustes.

– Ta fille aussi est adepte ?

je dis à propos de Jenna, quinze ans.

– C'est moi qui l'envoie, dit Paul. Je la paie. Pour qu'elle se fasse une idée.

Le jeune gars au pull caramel rapple ça y est, le caramel sur la porte de ma cuisine, que je ne peins pas alors que j'en ai le désir, que je ne peins pas alors que j'en ai le désir.

– Le meeting va commencer,
dit le jeune, dans un éblouissement de cordiales pensées.

– Pas envie d'y assister,

je dis, craignant aussitôt que Paul prenne mes mots pour invitation à papote.

– Comment va Flavien ?

il dit.

– Demande-le-lui,

je dis, languissante, et monte dans ma voiture et tourne le contact.

J'ai souri disant *Demande-le-lui*. A présent que j'orchestre une manœuvre sans faute, je jette à l'individu mâle le sourire de la girl-scout baisée par l'aumônier. Tant à se reprocher, à se reprocher.

Je roule dans le gris d'un dimanche où les gens amoureux se pelotent dans un lit, unissant le derme de leurs pieds. J'arrête la voiture sur le bas côté de la route, agrippe le volant, pose le front sur mes doigts crispés.

Qu'est-ce qui ne va pas, Mère ?

28.

Quand en début d'année scolaire, j'avais seize ans, je reçus de la main d'une prof un feuillet rose à faire compléter par les parents, j'inscrivis à côté de *Profession de père* : Planteur de betteraves. Je n'allais pas mettre Berger de brebis.

J'imitai la signature de ma mère. Elle s'en foutait. Avait reçu de Jésus la grâce de ne plus boire, ce qui la rendait, selon les cas, illuminée ou irritée. Pas les deux en même temps. Elle était l'intendante du lieu, couvent déserté par des religieuses gâteuses prématurément de n'avoir pas été baisées. Ma mère commandait toujours trop peu de vin pour la soirée de shabbat, que la communauté gesticulait en parades mimétiques.

Ces soirs-là, le vendredi, j'aimais danser. Moins bien que ma mère. A ce train-là, elle aurait des ennuis, ma mère. Mon père voyait que dalle. Il s'entretenait de

spiritualité avec les invités, la plupart des hommes, blanc, bourgeois, qui ouvraient des yeux grands comme ça sur l'orchestre fake-klezmer, sur les sourires balnéaires, sur le challah et le vin on se croyait dans le tableau de qui déjà, Jésus entouré de ses disciples avant d'être vendu hélas.

Devant le feuillet rose rempli par mes soins, la prof sourcilla. Certes les betteraves n'étaient pas cultivées dans le Haut Languedoc. Certes la prof avait entendu des bruits selon quoi. J'assumais. Sans effort.

Au début de la navrante odyssée, j'avais senti la force en moi. Pas au bout de l'épreuve. Pas dans mon ennui qui suivrait. Mais à l'aube de ce que je pressentais. A l'aube d'un combat.

Je n'eus de cesse de puiser à cette source. Jamais elle ne se tarit.

C'est quand l'aventure eut prit fin que je m'écroulai.

Mes armes tapissaient le sol autour de mon corps que fuyait la vie dans un crépuscule sale et Dorothee me trouva.

– On a un problème,

me dit un jour mon frère Alec, entré dans ma chambre dans un souffle sec.

Les chambres des membres de la communauté donnaient sur un immense couloir au froid jaune de pierres sapientiales.

Je refermai mon livre. C'était l'époque où ma fuite dans l'imaginaire avait couleur de joie.

– C'est rien,

Alec dit, incolore, s'installant sur mon lit, dos au mur.

Je passai la main sur le front de mon petit frère. Il la chassa.

– Laisse-moi. Juste besoin de respirer.

– Et moi juste besoin de lire.

Alec enfouit le nez dans mes draps, empoigna la couverture, sanglota. Je lui caressai la tête. Il ne m'en priva pas.

29.

Lundi.

Le chat miaule derrière la porte. J'actionne la bouilloire électrique, remplie la veille au soir. Je l'enclenche, vais au tiroir où se trouvent les barquettes de bouffe féline (moins chiantes à ouvrir que les boîtes, dont il faut placer la moitié du contenu au frigo), Chlacc fait l'opercule,

se saisir d'un couteau,

dans la bouilloire l'eau frémit,

avec le couteau trancher le bloc de pâtée en portions, se baisser sur l'assiette du chat, verser le contenu de la barquette, se baisser à nouveau, ouvrir à Giscard, dire bonjour à Giscard il n'est pas une machine (il m'arrive *aussi* de m'adresser au lave-linge, par gratitude), refermer la porte, jeter la barquette et l'opercule dans le sac poubelle ad hoc,

se saisir du cône à café, placer le filtre de fines mailles métalliques vidé la veille au soir, y mettre le café, poser le cône sur le thermos bleu nacré trouvé par Flavien aux Petits rien (« Pour ma femme ma chérie » il avait dit et moi j'avais trouvé ridicule son triomphe et il m'avait touché, l'enfant devant moi que j'aimais de ne pas jouer aux adultes),

verser l'eau bouillante, reboucher le thermos, prendre une tasse, une sous-tasse,

une assiette de moyen format,
couper le pain décongelé la veille (avec Flavien nous fabriquions le pain, le dimanche, depuis je l'achète chez un artisan, il a des lèvres merveilleuses), griller la tranche, attendre (toujours trop long, vous ne trouvez pas ?), allumer le téléphone, aviser s'il y a des messages, j'ai toujours des messages parce que la veille au soir je demande à mes amis s'ils vont bien ou autre prétexte, j'éteins avant qu'ils ne répondent, le lendemain j'ai au moins un message, j'écoute d'abord la radio, un message c'est décevant, parfois, souvent, je bois le café avant de manger, que ça me nettoie les boyaux.

– Salut M'man,

dit Balthazar dans mon dos et m'embrasse (doit baisser son longue carcasse, souple comme caoutchouc, tandis que dans mon corps il pleut par les os fendillés).

– Tu as dormi ici ?

je dis.

– A côté de Léo. Il est revenu passé minuit. On voulait pas t'inquiéter.

– Tu as pris les choses en main,

je dis posant la main sur l'épaule robuste de mon troisième enfant. Dont le corps, assis à mes côtés, se renfrogne.

– Tu dois prendre au sérieux Léo, maman. C'est pas une décoration.

Je retire la main de l'épaule.

– Tu dis quoi, là ?

je dis. La chaleur de la tasse entre par les doigts dans mon corps.

– T'inquiète,

dit Balthazar et met en bouche l'entièreté d'une tartine.

– Tu va bien, Balthazar, tu pars à White avec ton amoureuse. Je n'ai pas à me vilipender à propos de Léo.

Balthazar affirme quelque chose entre des quignons de pain déchirés par ses dents. Je détourne la tête.

Parfois mon cœur déploie un parapluie noir ce n'est qu'une ondée, le ciel est bleu. Mon cœur se protège du soleil. J'étais pas comme ça avant. J'étais décidée. Mon instinct et moi étions associés notre corps ne formait qu'un.

– Maman, viens avec nous à White.

– Edgar n'a pas envie.

– Si tu viens, Léo viendra. Sois subversive. Louons une maison.

– Pas les moyens.

– Mettons papa dans le coup.

– Avec sa meuf.

Balthazar sourit. Il s'attend à ce que je jette le venin.

– Je rencontrerai ton amoureuse à ton retour du Cambodge,

je dis buvant le café dans la tasse il est froid d'habitude j'exècre. Je me régale.

Balthazar se lève, j'entends l'eau couler, bruit de porcelaine, robinet qu'on ferme, Passe une belle journée, me dit celui de mes fils que je ne reverrai que jeudi.

Le coq de Christa chante. Ce que j'aime dans la proximité de cette femme c'est son coq.

J'enfile mes talons hauts, me maquille les yeux de noir charbon sensé prendre feu.

Je vais à mon bureau, y dépose le thermos de café, une tasse, revient au salon m'assurer que les radiateurs allumés pour le petit-déj' des gosses sont éteints, j'ouvre chacune des fenêtres du rez de chaussée, ôte mes talons pour pratiquer

l'escalier, ouvrir les fenêtres dans les chambres, quatre et la mienne. Sentiment de devoir accompli.

Si t'es un homme et me lis, tu hausses les épaules, *sens du devoir accompli*. Tu sais quoi ? Tu as raison. Pour les épaules. La femelle a l'instinct de vouloir la santé des petits. Dans le but qu'ils DÉGAGENT au plus tôt.

Ce n'est pas un devoir moral. C'est la fabrique d'une libération.

– Contente, chérie ?

susurre au bout du fil (mordillant le bout d'un crayon) ma collègue Vanessa, vingt-huit ans.

– C'est un petit prix,

je dis à propos de l'honneur qui m'est fait par le parlement européen (l'écriture en prison, le blog, gloss bling fuck).

Dans le bouleau face à ma fenêtre un écureuil voltige, femelle. Moins corpulente que le mâle (et c'est nous qui nous occupons des petits).

– Mève ?

L'écureuil mâle lui, de par sa corpulente, excite davantage mon œil que sa non-alter ego.

– Mève grâce à toi nous partons cinq jours en Scandinavie, reçues par la ministre suédoise de la culture. Une femme.

Corpulente ? je me demande.

– Et ?

je dis, guettant une branche qui se couche mais las. La rongeuse s'est tirée.

– Entre nous, dit Vanessa à voix basse ses dents ont du lâcher le crayon, Irma est vénère, pas contre toi, Mève, toi elle s'en fout, mais contre l'organisateur, il exige que tu sois présente.

Vanessa rêve de diriger ma rubrique société, elle qui est cantonnée à la cuisine et à la mode, elle qui, maigrissime, bouffe quotidiennement du tofu, s'habille de noir même les lèvres, j'avoue elle a les dents bicarbonatedesoudées.

– A cette date j'avais prévu Berlin avec des amies, tout est réservé,

je dis à une oreille que je sais n'être pas mon amie.

Un son dans mon smartphone indique que je reçois un double appel. Mes yeux fixent l'écran : numéro inconnu. Je dis à Vanessa On en parle plus tard tu veux ?, phrase que j'ai en horreur que l'on m'adresse.

– Vous êtes Mève ?

– Oui,

je dis, m'apprêtant au pire. Je comptais me servir un café pour me consoler et de la disparition de l'écureuil / de la fausseté de Vanessa (qui est peut-être sincère, je suis nulle pour ce qui est d'imaginer le réel). La voix glaçante de la bonne femme me fait sentir coupable, il fait froid dans mon corps, la salive manque, il y a une auréole de café débordé sur la surface de mon bureau).

– Je suis la compagne de votre ex-mari. A ce titre je réclame que vous ne l'accompagniez pas sur l'île de White.

Je souris de délivrance.

– J'estime que Flavien, dit la voix garde-chiourme, n'a plus à mettre les pieds chez vous or vous l'exigez. Arrêtez ça.

Je tique, à cause du prénom dans la bouche d'une femme qui suce mon mari pas ex- pour un clou, dusse-t-il être celui de la croix.

– Allô ?

dit la fermière baguette en main.

– Je vous écoute,

dit l'abandonnée, treize centimètres de talon.

– Ne me parlez pas comme ça,

dit la fille.

– Vous aussi avez en horreur des « Je vous écoute ? »

– Je les vomis.

– Comme au tribunal.

– Mon nom est Charlize.

– Mève. Mais vous savez.

– Excusez-moi, Mève.

– Je ne suis pas la méchante épouse désireuse de foutre en l'air la liaison de son ex-mari.

Ex-mari. Ah ça, bravo.

De l'autre côté du fil, ça cesse de gigoter.

– Charlize ?

Charlize sanglote.

– Écoutez, je dis, nous ne nous croisons que peu de fois, Flavien et moi. Il n'y a pas de cul, entre nous.

– C'est ce qu'ils disent tous.

– Il n'y en avait pas depuis longtemps.

– Vous avez quelqu'un d'autre ?

– Sept enfants.

– Moi, trois.

Salopard. Tu t'extasies sur pas-mes-gosses. Tu les délaisseras, dis, Flavien, les nôtres ?

– Flavien, dit la petite voix au bout du fil, ne veut pas rencontrer les miens, rassurez-vous.

– Je n'ai pas à être rassurée.

Mève ta langue salive, fourbe.

– Alors vous allez bien,

dit Charlize.

– Ma peau se griffe, je dis, mes muscles flanchent, le temps file non pas comme du sable, comme l'eau, j'en suis au versant nord, je cherche le soleil je ne veux pas de la brume de ce côté-ci de ma vie, mes ados ne vont pas bien.

– A cause de moi ?

Je me croyais lyrique, qu'on m'applaudisse.

– Charlize, je dois vous laisser.

– Ils disent tous ça, *je dois*.

– Veillez sur Flavien si vous l'aimez.

On me raccroche au nez. Appel de Vanessa. Mon corps s'incline sur la droite, mon bras s'élève dans l'espace intemporel de l'anonyme vide, ma main happe le col d'une bouteille calée entre le coin du bureau et le radiateur, je dévisse le bouchon de métal, porte à la bouche le goulot. Allô ?

30.

Je saute de branche en branche je n'ai pas de cerveau mais des dents, d'acrobates pattes, corps souple, queue panachue, sensation de vide de mort de rien dans la tête juste le mouvement, le mouvement *est* mon esprit, il n'y entre *rien*, pas d'esprit, pas de *je*,

je suis un corps recelant sa propre loi, n'appelle-t-on pas cela instinct je ris de mes dents d'écureuil, belle femelle belle queue phallus en clito, excitée, pénétrer, l'air lèche mon gland, je vole, haut, vertige, mâle en tête.

– Maman ?

Voix d'Isadora. Me secoue. J'ai un petit.

– Ça va, maman ?

Je regarde le petit. Tête des mauvais jours.

Je dis :

– Toi ça va, chérie ?

– Non.

Je relève le buste affaissé sur le meuble me servant de bureau, mal en tête.

– Viens,

je dis, l'attirant sur mes genoux.

– Ton haleine sent pas la rose,

elle dit se réfugiant dans mes bras, cul sur mes genoux de dame vieille le sable, pas l'eau, file, file comme une rivière de béton, la mort délivre de la non-vie, je comprends cela avec gratitude, un jour t'es trop fatigué t'as envie de crever qu'on te fiche la paix, t'as fait le tour, des rivières, du béton, des regrets.

Mes mains de femme flattent le dos du petit. Qu'y a-t-il ? dit la mère écureuil. Qui s'occupe de moi ? ne dit-elle pas.

– J'en ai marre de l'école, chuchote Isadora. J'ai l'impression de pas être intelligente.

Voilà pourquoi nous ne volons pas. Notre cerveau cloue au sol. Saleté de cerveau.

– Ta prof de math ?

– Et celle de science.

– Manque d'étude ?

– T'as bu ?

dit le petit se dérochant à la femme qui est sa mère tout de même, hein.

Je retiens Isadora sur les genoux. Pas dire, pour Charlize. Pas dire, pour Vanessa selon qui je suis foutable à la porte si je ne me pointe pas en Scandinavie en vue de serrer la main d'une ministre robuste alléluia.

– Lâche-moi, maman.

J'étreins.

– Moi aussi, dit Isadora, je t'aime.

Me baise le front. Sec, le baiser.

– Si on étudiait histoire, cinq minutes ?

je propre, me levant retombant j'ai bu combien de centilitres d'amertume nom de merde, Mève.

– Je vais regarder ma série ça me détend, dit l'enfant.

J'aurais dormi, six heures ? J'ouvre le laptop, ma vue est trouble. Je chausse mes lunettes, mes pieds ne sont plus dans les escarpins, mes pieds sont nus sur le plancher, douceur du bois. J'écureuille une seconde, aspire l'air tiède avec lilas celui du jardin entré par la fenêtre, le coq de Christa chante. Tout est bien, Mève.

Sauf que l'horloge en bas à droite de l'ordi indique midi et demi. Isadora est sensée se trouver dans une cage, à cette heure-ci, nourrie à l'entonnoir par des gens instruits.

– Isadora ?

Un coucou chante.

M'aidant du plat des mains sur le meuble servant de bureau, je me hisse, fier mélèze, de toutes mes épines qui jamais ne tombent même en hiver, hérissée de clous non mais, quelqu'un se glisse sous ma peau, que je ne connais pas.

Jamais, jamais tu m'entends, je n'eus à affronter de torture. Je vécu sautillant de bac d'eau en bac d'eau avec Flavien, époque où son pénis me faisant *et jouir et des enfants*. Je vécus ma vie de femme en corps d'hêtre, l'hiver me passait dessus j'étais sève, sous terre, protégée, j'allais à Berlin, j'avais des amies, rien ne se refusait à moi Bang, un sort m'est jeté. Ou *quoi* ?

Cuisine blanche au poêle de faïence crème, fleurs bleues sur la table dans un verre, feuille posée à plat : « Te fâche pas, l'école c'est pas pour moi ». Je me sers un verre, l'eau tombe à pic dans un estomac étrangement accueillant, je dis *étrange* parce que, sensée m'être cuite au gin, il grommelle avec entrain, mon estomac. Je vis.

J'introduis une tartine dans le grille-pain, le mien je ne sais pas le vôtre met un temps infini à faire remonter le pain je l'ai déjà dit, je vais à la chambre d'Isadora, frappe, entre, ma fille cadette a le nez sur l'écran, plat ventre sur le lit, rideaux tirés. Il m'est dit « J'ai besoin d'intimité ».

Je referme la porte. Une douleur monte à la gorge. Comme une acidité qui nouerait entre elles les cordes vocales. Je marche vers le bout du couloir où se trouve une fenêtre. J'ouvre la fenêtre. Je crie. Une fois. Une seconde. Plus fort. Je reprends souffle. Troisième fois, du plus fort que je puis et longtemps, ouais. Une éternité. Je referme la fenêtre. Ma fille se tient dans le couloir devant sa chambre.

– J'ai besoin d'intimité,

je dis.

Je marche vers mon bébé écureuil, le frôle sans un regard sans un mot, descends l'escalier de bois aux arrêtes rongées par les vers, encore une chose que je dois faire,

je rigole de tout ceci, faire cela, et Prout je me dis, mangeons.

Une sorcière me fous une dépression sous le crâne à cause de Flavien que j'ai trompé en songe, que j'ai laissé partir, à cause de Charlize, à cause de mes enfants au QI raz-motte j'aurais du associer mes ovules à des spermatozoïdes mieux dotés cérébralement, à cause de mes ambitions zéro,

pourtant Mève t'en avait des ambitions. Chut Sorcière, fous le camp.

Ah.

Quand Hector, Léo, Gladys reviennent de l'école (Plaf font les sacs jetés au sol), j'écoute Joe Dassin, je m'empiffre de massepain, je bois un thé à la réglisse. Je me sens si légère que je me lève d'un bond, enfile des chaussures de marche, ne dis rien pas un regard quand Hector dit Isadora n'était pas dans le bus, quand Léo passe près de moi qu'il sent mauvais (merde, oublié de le forcer aux jets, hier), quand Gladys dit Maman demain c'est l'anniversaire d'Élodie je peux dormir chez elle ?, qu'Hector ricane Tu iras en ville te pochtronner et qu'il reçoit une calotte sur le haut de la tête et qu'il se rue sur sa sœur la pousse elle s'écroule hurle Enculé !,

je quitte la maison le parfum de lilas me tombe sur l'épaule, souple,
je prends l'allure d'une joggeuse, une joggeuse qui marche j'ai le cul trop lourd, je
marche et la sorcière rit dans ma tête je m'en fiche je marche, je suis Mère
cinquante balais, au bord du gouffre, où je ne tomberai pas, non-tragédie que je
signe des deux mains,
mourrai médiocre, sans être sortie du troupeau de moutons disent Bêê devant le
pâtre qui est Dieu qui est fait homme,
pauvre fille,
fallait qu'un jour la merde remonte.

31.

Un jour j'avais dix-sept ans je me tenais dans le cloître dans le couvent où nous
avions émigré, dans le sud-ouest de la France, c'était le printemps il faisait doux.
J'aimais m'asseoir sur le muret, écouter la fontaine en son centre. Le silence par la
hiérarchie dans le lieu était imposé, les gens qui se croisaient chuchotaient, le bas
des jupes longues des femmes faisait Ploc sur le dallage, que mon oreille n'avait pas
en horreur, encore. Quand j'entendis être prononcé le nom de ma mère.

Je me levai, sorti de derrière la pilastre qui me cachait aux yeux du religieux en
bure blanche et scapulaire brun foncé (ceux-là étaient les lieutenants, les autres,
les simples ploucs étaient en blanc, je te dis pas l'horreur pour manger une
bolognaise).

Je demandai des explications eu égard à l'évocation maternelle, on me sourit,
l'autre interlocuteur était une femme, mariée, elle et son mari devaient obéissance
à mon père le berger.

Vous parliez de ma mère non ? j'avais dit.

J'avais lu dans le regard de la femme une haine. M'était entré dans le bide.

J'avais frapper à la porte des appartements de mes parents, où mon frère et moi
étions priés de ne pas entrer,

mon père étant le berger il avait droit à, n'est-ce pas, son aise.

Ma mère m'avait ouvert, j'avais demandé si je pouvais entrer, sa valise était sur le
lit dans la chambre blanche comme naguère était blanche la cuisine dans notre
vraie maison,

ma mère, sensée en ces lieux porter une longue jupe brune et chemisier blanc,
portait une petite robe rouge et lèvres pimpantes. Je me tire, elle avait dit. Elle
portait un joli rose aux ongles, un vieux rose. Ça sentait l'alcool isopropylique elle
venait de l'appliquer. Par la fenêtre ouverte on entendait les moineaux chanter,
ouverte pas sur le cloître tu rigoles ou quoi, en tant qu'élite de la chrétienté, vue
sur les Pyrénées,

Tu vas où ? j'avais demandé, doucement,

ma mère pouvait être péremptoire, elle l'était souvent avec moi,

je n'étais jamais à sa hauteur.

Tu n'aimes plus papa ? j'avais dit.

Les larmes sur le visage de ma mère coulaient je ne pouvais pas, non, prendre cette
femme dans mes bras, auxquels mon père lui aussi était interdit d'accès,

mon père n'en a jamais eu que pour toi, maman, maintenant qu'il est le pâtre d'une
communauté ayant le vent en poupe,

chaque dimanche ils sont cinq cent dans l'église du couvent, ça vient de partout,

femmes, hommes, enfants, jeunes, vieux, citoyens de France alpagués par la nouvelle chrétienté, le nouveau souffle (*spiritus* signifie cela, souffle, respiration, énergie),

engouement général pour une Église fraternelle, *rayonnante*, débarrassée de l'austère gangue.

J'aime ton père j'ai besoin d'air je reviendrai, ma mère avait dit.

Si elle était revenue ?

On l'avait trouvée dans la chambre d'un hôtel-restaurant trois étoiles au Michelin. Pendue.

32.

Lundi, 15h30.

La bouilloire électrique gesticule comme rongée de puces. Heure du gingembre. Le café, à cette heure-ci, je ne bois plus. Impression que ça m'empêcherait de dormir. Tas d'impressions chevauchant ma tête sans que je ne songe à les faire obéir .

C'est que je souffre du mal-sommeil. Une lectrice m'a écrit hier que je devrais consacrer à l'insomnie un dossier. Elle prend du magnésium agrémenté de vitamines B et D. Ça lui change la vie. Ainsi qu'un tas de compléments alimentaires, pas forcément chers, qui ont un impact, dit-elle (Johanna est son prénom, trente-cinq ans), sur le bien-être (les hommes diraient, eux, sur la *santé*)

Le soleil est chaud. Exact Mève, un million de degrés.

Je veux dire il en fait vingt-cinq aujourd'hui. Parfois les mots viennent dans leur banalité. Raison pour laquelle je ne serai jamais écrivain.

De 1. trop d'épines en moi, ces contrariétés qui piquent, *épine* est donc le mot.

De 2. je n'écrirais que des romans mineurs, mon écriture serait journalistique pas littéraire.

De 3. depuis quelque temps, depuis un rapport à moi-même compliqué, depuis que, grosso modo, Flavien est parti, que les mômes décrochent de l'école, depuis que ça remue en moi que je cherche une solution, d'âme il ne serait que question. Piètre écrivillon, pas du tout portée sur la raillerie, le cent à l'heure, la non digression.

Si ça m'a traversé l'idée, un jour, devenir écrivain ? Bah, j'écris. J'ai ma carte de presse. *Écrivain* ? Quand Edgar est né, j'écrivis, à l'administration communale, à côté de *profession de la mère* : écrivain. Yep. J'avais étudié le journaliste. J'avais un taff, dans un quotidien. Ils étaient contents de moi. Je prenais de l'assurance. Flavien entrait dans ma vie. Edgar entrait dans mon utérus. Dieu sortait de mon esprit. Tout allait bien.

Écrivain.

Unique fois où je m'appropriai le mot.

C'est plus tard que je compris d'où ça venait. Du bonheur que m'offraient *les* écrivains.

Une fois chamboulée ma vie d'adolescente, déracinée de sa ville belge, de son école, de son cercle d'amis, prise au piège parmi les théofanatiques, je découvris le monde des livres de fiction.

Figurer parmi les écrivains m'avait paru *naturel*.

« Prenez-vous du zinc pour vos cheveux votre peau vos ongles? » écrivait Johanna, trente-cinq ans, dans son mail. J'aime mon métier. Mève ne se réduit pas à cela.

Mais *cela*, elle aime. Elle reçoit, en échange de son investissement. Oh, rien qui vienne de la clique des Irma, des Charlize, de toute autre professionnel à qui se mesurer. Nan. Du lectorat. Ces femmes affirmant qu'elles aiment. N'importe comment, mais elles aiment.

Elles m'écrivent qu'elles ne savent comment faire pour être heureuse. Elles ne se l'autorisent pas. Elles s'éprouvent aveugles. Face à un choix à poser, se sentent dénuées.

La porte d'entrée claque. Le gingembre dans la tasse refroidit. Voix d'Hector. Gladys en trombe pénètre dans mon bureau, m'enlace, dit « Tu vas bien maman ? », elle attend une réponse. « Super », je dis, toute sourire.

Mentir, sauver les apparences, faire leur bonheur.

Qu'est-ce qui coince, chez toi, Mère ?

– J'ai mal à la dent du fond,
dit Gladys.

– Je peux faire quelque chose pour toi ?

– Tu peux tout, maman.

Et s'en va.

Voilà où ça coince, Mère : faudrait que quelqu'un s'occupe de toi.

33.

– Je dois ajouter des tomates,
je dis.

– Ce sera pas bon, dit Balthazar, avec des tomates.

– Vous devez manger des légumes.

– Nous ne devons rien manger, maman, si ce n'est un truc qui remplisse l'estomac.

– J'ai acheté des tomates cerise pour l'apéro, demain. Tu les couperais en deux ?

– Demain ? Qui vient manger ? Paul ? Sa femme est partie tu savais ?

– Je ne savais pas.

– Vous voilà célibataires.

A ces mots la mer rouge s'ouvre le pharaon cavale sur une terre archi sèche sous un soleil de plomb manque plus le parasol Martini olives blondes Amalia Rodriguez. Où en étais-je ? La mer s'ouvre. A la place du pharaon, je me méfierais. Plein de mirages, ces trucs-là. Une mer s'ouvre et algues jonchent, cadavres de poisson, failles rocheuses.

Les leurres ont l'aspect du possible.

Aux mots de Balthazar, mettant en évidence que Paul et moi serions désormais disponibles l'un pour l'autre, mon cœur murmure *Flavien*.

– Je prends l'apéro avec moi-même, Balthazar,
je dis.

– Moi et même, ça fait deux,
dit Hector.

Aymeric le copain black de Balthazar est à table. M'a apporté du muguet, trois brins aux clochettes exténuées. Léo est impressionné par Aymeric. C'est réciproque. C'est joli à regarder.

Un jour ils se parleront seul à seul, ces deux-là. Le repas est prêt, la table dressée,

on attend le feu vert de la daronne.

La daronne s'est ouvert une bière elle attend que l'ivresse-vent soulève son linceul. Qu'on prenne le linceul pour des soieries de fête.

Gladys devant une fenêtre face au jardin est au téléphone malgré qu'en société je l'interdise. *Nous ne devons rien faire ou ne pas faire, maman, si ce n'est un truc qui remplit l'ennui.* Elle porte un pantalon de velours rouge, un tee-shirt noir. Isadora est en blanc, chemisier de dentelle très collet monté. Hector a enfilé, revenu de l'école, un tee-shirt bleu avec pour insigne un joueur de polo (ce n'est pas une marque, maman, c'est du *vintage*). Léo est sur son trône, à gauche du poêle de faïence crème, éteint (le poêle).

Je bois la bière.

Venant du baffle un saxophone se prend d'amour pour une trompette.

J'avale une gorgée.

L'amour c'est oublier. Les épines, le doute, la cécité.

Oublier, consentir, aimer.

34.

Le jet arrose le sec de la peau. J'incline la nuque, prends appui sur le mur de béton lissé, il y a des crevasses où s'amalgame la crasse. Une femme de ménage pourrait y pourvoir, dois-je engager une femme de ménage, esprit pas en état de décider. Le jet, je le laisserais couler couler sur les cervicales. Un temps c'est ultra délicieux, un temps c'est onéreux, je coupe l'eau.

Il n'y a pas de serviettes éponge disponible, je suis ruisselante, mes gosses les ceignent elles finissent en boule dans leur chambre, humides,

je grelotte, un peu, n'exagère pas Mève,

j'exagère? Moi? Gendarme? Vous voudriez que je m'endorme paisible avec l'image que vous me foutez en tête, une mère qui aurait des agacements, des prises de gueule, des rappels incessants?

J'appelle *exigence*, chers mômes, ce que vous faites passer pour de l'emmerdement. Je réclame que vous soyez exigeant vis à vis de vous. Vous en valez la peine. Je ne peux pas rester ballante devant votre abdication.

Tu entends ce que tu viens de dire, Mève? A propos d'abdiquer?

Ouais.

Tu les envies?

Ouais.

35.

Gladys actionne son smartphone en vue de l'émission musicale que nous écoutions le soir, Flavien et moi. Avant c'était lui qui s'en occupait. Depuis son départ c'est notre fille.

Nous nous tenons, tous les six, dans la cuisine aux différentes tonalités de blanc, l'air est bleu avec du lilas dedans. La nature expansive, par la porte ouverte, s'introduit. Un merle chante et une chanteuse portugaise.

Gladys se tient mal, à table. Son coude gauche rapplique sans cesse. Isadora es, d'exécrable humeur, porte un scratch-top de sa sœur, flotte dedans on dirait de ces

bohémiennes désennoblies par l'apanage petit-bourgeois. Léo se tient droit comme un piquet, de fil télégraphique, d'où me vient l'image? Balthazar dans un jeans déchiré aux genoux se lave les mains. Hector lit un manga. Tous à table sauf Flavien. Putain. Manquait que ça. L'absence du mari. Elle vient d'où, cette idée?

- J'ai mis la table c'est pas moi qui débarrasse,
dit Isadora.

- Baisse ton machin on voit ton nombril,
dit Hector nez dans les japonaiseries.

Gladys lève le menton.

Moi je veux qu'une chose: que la soirée se passe bien. Qu'on soit heureux. C'est pas littéraire? Allez vous faire foutre.

En raison de la remarque d'Hector, Isadora me regarde. Je lui souris. Je me regarde sourire on dirait une sainte nitouche.

- Hector, dit Gladys ôtant le coude, tu parles comme un macho fais gaffe.

Hector met une lenteur à refermer son bouquin. Léo, regard appuyé au vide, mâche avec circonspection les boulettes de riz. Gladys tire du plat, sur sa droite, une feuille de salade que ses dents déchirent, lèvres retroussées.

- J'estime, dit Hector, qu'une femme ne doit pas suggérer avoir un corps, et les hommes pas.

- Ça veux dire quoi?

dit Balthazar il se laisse tomber sur une chaise. L'amour amoureux le rend beau, mon fils.

- Les femmes ne sont pas des poupées, dit Hector. L'industrie de la mode les dénature.

Gladys observe son p'tit frangin. Léo est attentif à la conversation j'en jurerais.

- Les femmes font ce qu'elles veulent, non?

dit Balthazar il se sert un verre raz bord de vin. Isadora de l'index pousse le sien en direction de la bouteille. Balthazar y verse un chouia de vin. Les deux trinquent. Mignon. Attention, ça ne vaut pas les emmerdes, les trajets, les coups de blues de la clique qui un jour trouvera meilleur de vivre hors de la matrice. En attendant faut être un organe tonique. Un utérus impec. Mignon, pas plus.

Cesse, Mève.

Je peux pas m'en empêcher.

Amuse-toi de leur conversation.

Je me dégoûte, à jouer la mère. Je suis une femme. J'ai du charme. De la fragilité. J'aime jouer ma fragilité. Il me reste quoi? Dix années? Je ne fais que détricoter la frustration accumulée.

Tu allais bien, les deux dernières décennies.

Faut croire que non.

- Nous les hommes pouvons faire *aussi* ce que nous voulons, dit Hector. Si nous voulons rappeler à l'ordre les femmes qui perdent le nord, c'est ok.

- Je peux pas croire ce que j'entends,

dit Gladys.

- Pas envie de devenir une femme,

dit Isadora, très voix-de-petite-fille.

- D'où tu sors ces idées?

dit Balthazar à son jeune frère.

- Guillaume Alleron,

je dis.

Léo croise mon regard.

- Maman, dit Hector, Alleron est progressiste. Tu prétends qu'un esprit indépendant attire les foudres et que c'est bien. Faut pas s'attendre à ce que le mec aille dans le sens du marché. C'est un esprit indépendant. Quant aux femmes.
- Marié?

je dis.

- Deux enfants, dit Hector, dont un fils de mon âge.
- Tout de même, dit Balthazar, tu devrais faire un effort pour l'école.
- Tu t'en es fait virer.
- Une femme peut montrer son nombril,

dit Isadora.

- Une femme fait gaffe à ses fesses, dit Gladys (mettant le coude à table). Si tu peux ne pas montrer ton nombril, tu le montres pas.
- Il y a du dessert?

dit Isadora.

- Chez maman, jamais de dessert,

dit Hector.

- Parce que chez votre père?

je dis, douloureuse.

- Sa meuf remplit le frigo, je vois pas d'autre explication,

dit Hector.

- Ne dis pas *meuf*, dit Gladys. C'est un terme pour les femmes entre elles.
- Style lesbiennes?

dit Hector.

Gladys s'extrait de la chaise. Ça racle, ça clinque, ça cogne. Fin de soirée.

- Maman, dit Isadora, je peux prendre le chocolat aux noisettes?

Je hoche du menton. Que leurs dents pourrissent, que leurs gencives se gâtent.

Moi j'ai envie d'une nouvelle qui soit bonne, fraîche, rigolote.

- On se regarde quoi, Mère?

Leo is speaking. Balthazar lui embrasse le front.

- Avant ça, tu voudras débarrasser la table?

il dit au noir dans un tee-shirt blanc.

Et s'en va. Hector s'essuie la bouche, depuis un mois il glisse une serviette de papier sous l'assiette. Isadora quitte la table, fourmi foulant le sol sans bruit. Hector idem. Léo et moi, seuls. Je vide la bière. Envie de rire.

- Avec Gary Cooper?

dit Léo.

- Le gars extrêmement blond?

je dis.

- Tu sais, plus tard je ferai du cinéma.
- Waouh.
- Parce que tu aurais pu être ma mère. Peut-être même tu aurais du. La mienne s'intéressait qu'au bébé.
- Quel bébé?
- Le naufrage.
- Léo.

- Morte.
- Léo?
- Avant ça, maman a dit si le bébé reste vivant Léo, t'auras une belle vie. Sinon, dans ma tombe je te maudirai.

Je me lève.

- Ne me prends pas dans tes bras, Mère.
- Tu veux quoi?
- Gary.
- Et?
- Allons sur cette putain de White. En famille. Avec ton mari.

Tu voulais un truc inattendu, Mère? Maintenant va dormir. Pense à que dalle. Roupille, demain écris pour le journal, évite de penser aux gencives de tes gosses pense à ton clito. D'accord?

35.

- Une enquête sur le destin?
Iris la boss fait les dix pas, triturant un collier de perles noires grosses comme balles de golf. Montures noires de lunette, pull orange de mohair. Je me tiens debout face au bureau ivoire / turquoise de la directrice du journal. Argenté partout : cadres, cendrier, pied de lampe, stylos, poudrier. Ajoutez un canapé trois places jaune, ainsi qu'un vert électrique une place, pile face au milieu du trois places. Baie vitrée donnant sur la façade d'un ancien couvent de pierres grises maintenant restaurant végétarien à châssis verts les gens y boivent comme des trous, et vous éprouverez ce que je ressens de nauséux quand je pénètre le lieu.

- Le destin tracasse nos lectrices,
je dis.

Je porte un jeans, mes bottillons noirs douze centimètres, un pull léger noir, du noir aux yeux, cheveux hirsutes ne sais qu'en faire, j'ai envie d'un café.

- Un café?
propose la patronne.

- Merci, non,
rétorque l'employée.

- Le destin t'y crois toi?
 - Hélas.
 - Il ressemble à quoi ton destin, Mère?
 - De quel point de vue?
 - Du point de vue haut-bourgeois.

Je regarde la dame avec sérieux tandis que l'autre moi-même se roule dans le rire.

- Je ne fais pas carrière, je dis. Je n'ai pas d'argent placé. Je ne voyage pas.
- Tu fais que ça, voyager.
- Je pensais à un vagabondage perpétuel.
- Tu confirmes, pour la Scandinavie?
- Je ne suis plus en couple, aucun de mes aînés ne fait d'étude prestigieuse, je crois que non, Iris.
- Non quoi, Mère?
- A cette date j'ai calé Berlin.

Iris me tire la main, me pousse dans le fauteuil une place le vert électrique, s'assied au centre du trois places jaune, étend la main droite sur laquelle elle ne prend pas appui, croise les jambes, regarde par la fenêtre, verse une larme.

La nuit passée j'ai mal dormi. J'encaisse pas la mise en scène.

- Vire-moi si tu le désires, je dis sautant hors du vert électrique. Le destin sera le dossier de la semaine.

J'envoie un baiser.

Je ne me retourne pas quand Iris prononce mon nom.

Je ne referme pas la porte du bureau.

C'est quoi le problème, Mève?

36.

Cet été-là j'avais dix-sept ans, j'étais revenue en Belgique. Dorothée avait fait intervenir sa mère. A qui il avait fallu deux semaines pour attraper l'oreille de mon père. Depuis qu'il était veuf il jouissait d'une aura, dont bénéficiait son agenda. Avec ses airs humble serviteur du très-haut, il était irrésistible. Même pour moi.

Il avait exigé que je participe aux camp d'été (cathos, organisés par la communauté), dédiés aux ados. Messe et trois offices journaliers. J'avais deux copines dans mon bahut, là-bas dans le Sud-Ouest, dont les parents venaient à la messe le dimanche.

Dans la chapelle du couvent c'était blanc de monde (injonction de se vêtir immaculé). Mon père, passé diacre, donnait l'homélie. Un écran était installé dans une chapelle contiguë tant le lieu était-il couru. A la fin de la messe tout le monde se prenait dans les bras, souriait, discutait, les gamins couraient, les ados s'emmerdaient. Je montais dans ma chambre avant le chant final (que l'esprit saint gonflait d'une allégresse à laquelle je me sentais étrangère).

J'avais acheté un tissu noir, les coussins à fleurs de ma mère disposés dessus tranchaient, ce qui me restait du temps où elle résistait à mon père qui voulait du blanc partout dans la maison.

Si ma mère me manquait? Je n'avais jamais côtoyé ses bras.

Je me sentais exclue des autres enfants depuis toute petite, que ce soit en Belgique ou dans l'Aveyron. Je me sentais fracassée à l'intérieur. Je ne parvenais pas à entrer dans le jeu. Tout le monde y parvenait *naturellement*. Pas moi.

Notre père avait un tas de copains. Notre mère, pas. Avait l'air de s'en foutre. Elle avait un mari. Et des gosses-pour-faire-joli. Elle ne m'avait pas rassurée, ma mère, à propos de mon impuissance. De ma différence. De ma culpabilité. Jamais.

Je tissais un lien avec mon frère. Il était plus fragile que moi qui était infichue de me mêler à la masse mais qui était forte à l'intérieur, hein. Tourmentée mais forte. Tu veux un joint ?

Mon frère ne parlait pas beaucoup. Mon père l'emmenait souvent avec lui. Pas moi. Je restais avec notre mère qui ne me regardait pas. Elle écoutait Jacques Chancel vautrée sur ses coussins à fleurs. Des violets, des rouges, des jaunes.

Mon frère allait mieux. Je veux dire après l'incident, au couvent, des larmes versées sur ma couverture vert pomme.

Après la mort de maman, il s'était plongé dans les Écritures. A quatorze ans. Il voulait devenir moine. Ça faisait se marrer notre père, qui lui donnait de grandes tapes dans le dos. Il fallait prendre au sérieux Alec. Mon père ne le faisait pas. Il

voyageait en Europe où d'autres communauté s'implantaient. Il avait appris l'italien en trois mois voilà qu'il était reçu à Rome. Nous laissant seuls au couvent. Avec les autres. Les habités de Dieu.

S'il m'arrivait de prier? Je dirai. Plus tard.

J'avais réussi mon bac dans une école catho où je ne m'étais pas fait d'amis, à part les deux filles dont les parents venaient chez nous le dimanche, goûter au corps du Christ, le corps du Christ au couvent le dimanche tout le monde en mangeait.

37.

La mère de Dorothée, Janice, avait en ma faveur auprès de mon père inventé que sa fille fêtait son anniversaire en juillet. Elle avait insisté sur les dix-huit ans n'est-ce pas Jean (elle tutoyait mon père, pour qui elle avait un faible) et mon père avait dit oui. Deux semaines in Belgium.

C'est avec l'amitié de Dorothée, de Lydia et d'Irène que les compteurs furent mis à zéro. Une amitié. Inconditionnelle. Fraudeuse. Rieuse. Colmatait mes plaies. Mon abyssale indécision. Mes idées noires de plomb.

Un jour à table, après la fête de Dorothée où j'avais embrassé mon premier mec (un long garçon aux cheveux noirs), Janice avait demandé ce que je voulais faire plus tard. Dans mon esprit, noir complet. Janice portait un jeans à fleurs, des souliers haut à talons compensés, en liège, du verni aux pieds aux mains et, malgré la maison cossue, malgré les bagnoles clinquantes, le quartier bourgeois, la bonhomie autour de ça, j'avais su que je n'en voulais pas. La réussite qui se montre.

Ma différence, j'y tenais à prix d'or. J'entamai une relation suivie avec le garçon aux cheveux noirs, Carl il s'appelait. Je n'étais pas amoureuse. Touchée ça oui, délassée, joyeuse. C'est de moi que je tombais éprise. Du monde en moi. J'optai pour une formation de journalisme.

Janice effectua pour moi les démarches. Elle trouva des chambres à Bruxelles pour Dorothée, Lydia, Irène, quatre autres filles et moi.

Après Carl il y eut d'autres gars.

Je m'affamais de connaître. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. J'apprenais l'anglais auprès d'une épicière pakistanaise. Je réussissais mes études. Je rencontrais Flavien, en dernière année. Je me sentais prête pour des gosses. Mieux. J'en avais envie.

Bon dieu.

37.

- Maman?

- Quoi mon bonhomme?

(Edgar à qui je n'ai pas parlé depuis deux mois)

- J'ai vingt-quatre ans, tu sais.

- J'ai appris que tu exposes.

- Tu viendrais?

- Peut-être.

- Ah.

- Léo ne voulait pas venir sans moi.

- Léo n'est pas invité, maman.

Vous n'avez pas, à cause de vos gosses, des pincements de cœur? Un cœur qui sismiquerait les tripes? Parce que vos gosses ne répondent pas à votre sollicitude, parce qu'ils tirent la gueule, parce qu'ils ne foutent rien. Parce que. Non?

Moi, si. Couverte d'épines. Pas depuis longtemps. Depuis que. Quelques mois. Je me battraï. Putain. Putain ce que j'ai mal ah, ne dis pas que la phrase n'est pas littéraire.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire pour Léo, dit Edgar. Il est compliqué comme gosse. J'ai envie que tout le monde soit bien.
- Je ne voulais pas venir.
- Tu as changé, maman. Tu fais moins femme. Ne deviens pas bobonne, s'il te plaît. Style, n'ayant plus de mari, qui s'occupe de charité chope les cheveux blanc.

J'entre dans le salon anciennement la grange, téléphone en main. A environ quatre-vingt centimètres de mon oreille. Je veux ouvrir la fenêtre du fond. Le gong résiste. Je dépose le téléphone. Il tombe. La fenêtre s'ouvre en grand, Chlak, d'un coup.

Je me baisse. Ramasser le téléphone. Le verni, sur les ongles des pieds, est noir. Bien. Des oiseaux chantent. Un avion passe. J'éteins le téléphone. Voilà. J'enjambe la fenêtre. Je marche vers les mélèzes. J'ai laissé sous le tronc une boîte de métal, Balthazar l'a offerte afin que j'y stock mes cigares. Sur le couvercle, tête de femme panthère sur fond vert vif.

L'air est doux que traverse une odeur sucrée. Dans la boîte de métal un briquet est rangé contre les cigares. J'allume.

Ma main tremble. Cheveux blancs. Salaud. Crapule. J'inhale. Bientôt l'heure de la bière.

Les murs s'écroulent. Guerre totale sans blessures. Que des morts. Des morts sans blessures. Les mille cadavres de la vie que j'aurais pu avoir. Morts-nés de ma folie. Quand j'entends geindre.

Balthazar dans le chalet n'est pas seul. Suis prise d'exultation. Monte jusqu'à la maison, m'allonge sur le lit, Flavien n'y est pas. Ce doit être à cause de sa meuf, Charlize, au téléphone, j'ai pitié, ou Balthazar étreignant son amoureuse: je forme le numéro de mon mari.

Quand j'entends sa voix, pas enthousiaste, je coupe le téléphone. Je l'éteins. J'enfonce la tête dans l'oreiller. Dehors des agneaux bêlent. La porte d'entrée claqué, quatre ados pénètrent la maison.

Ils partiront, Mève.

Mais alors je serai une femme aux cheveux blancs.

N'est-ce pas le cas?

Je suis la même qu'à dix-sept ans, cet été-là chez Janice. Paumée. Indécise. Frustrée, à cause de quelque chose de grand, qui m'habite, dont je ne suis pas à hauteur. Cet été-là, le destin m'avait recueilli. J'avais oublié les plaies.

Là-dessus mon corps bondit hors du matelas mou, les mains me fabriquent un visage (par dessus une fine mousse de fond de teint), ma voix chante, Isadora dit Maman il n'y a plus de pain, mes pas me dirigent vers le coin cuisine, j'extrait du frigo de la chair de poulet (élevé en plein air) j'en coupe un morceau le fourre en bouche, mâche, produit mille segments, avale, reprends un morceau, allume le gaz, jette de l'huile sur une poêle, y crache le morceau, coupe en lamelles le reste de la chair, Isadora m'enlace dit Hum ça sent bon.

Je suis restée trop longtemps enfermée dans une vie *allant de soi*. Mes copains, mes gosses, mon mari. Peut-être dois-je renouer avec l'adolescente que j'ai laissé tomber, là-bas, au couvent. Avec pour mère une femme pendue au bout d'un fil.

38.

Mercredi. Matin.

Derrière mon bureau. Robe de chambre lissée sous le cul. Envie de chier. Deux heures que ça dure. Aller, retour, grand hall humide fresque au plafond tête de Mike Jaeger en place de dieu ce non-méromane, aller, retour.

Il pleut ça fait du bien aux arbres. Dix jours de sécheresse. En mai. Vingt-sept degrés. En Belgique. Et tu fais rien. Irma dit, à propos de ton travail C'est bien/C'est pas bien, elle décrète Pas d'émotion littéraire ou C'est touchant. Tu rêves d'un apéro olives Kalamata. Tu réserves une fois l'an un hôtel aux Pays-Bas. Les arbres crèvent, pendant ce temps-là.

39.

Un cigare se consume dans la coupelle vert sapin bordé d'or (l'or rehausse l'image que j'ai de moi de ce bordel qu'est la maison brodée de toiles arachnéennes, de gosses insatisfaits, de désirs invisibles).

La fenêtre devant mon bureau est ouverte la pluie tombe du ciel écrasé du pied par la masse noire de l'infini et au delà. Un oiseau chante à l'abri d'une feuille vert sapin, ça exulte ça sève ça monte, foutu truc qu'on appelle la vie, la fumée du cigare m'irrite la narine, j'ai froid.

Je me lève, me saisit de la coupelle, le cigare roule, manque de tomber, redresse la coupelle le mouvement déséquilibre mon corps qui au sol choit, nom de merde.

Je me traîne jusqu'à la cuisine aux tonalités de blancs. Allumer le poêle ? pas l'énergie. Que font les filles mes sœurs qui doivent doivent doivent turbiner qui n'ont pas LA FORCE?

Je bande ma cheville par dessus l'argile verte, me prépare un café, mon cœur se fripe avant j'avais pas le problème, avant j'étais une jolie femme consciente d'un charme propre, mes enfants allaient bien, j'avais un toit, des yeux verts piqués de cils, un mari.

Du mari, t'en veux plus Mève.

Mug entre les doigts je crapahute jusqu'au bureau, ferme la porte derrière moi, le mug déborde, mon pied nu disperse la mini flaque voilà, ni vu.

La nuit dernière l'angoisse s'est emparée de ma peau. Lors d'une phase éveillée, t'as mal, tes os peut-être demeurent-ils impassibles

-une douleur d'âme, qui creuse son étendue.

Avant je dormais. C'est nouveau, l'assaut de cafards sur mon corps. Me passent dessus se fondent dans la nuit ne reviennent plus.

Devrais-je consulter un thérapeute? Me former au reiki? Trouver un zizi?

Hier en conduisant jusqu'au supermarché le plus proche (quatre kilomètres), je n'avais pas d'œufs pour l'omelette programmée, j'avais le parmesan les tomates les oignons la crème fraîche je suis partie en chaussettes, ayant roulé vingt mètres je suis ressortie de la bagnole pas maquillée, à peine, vieille infichue d'improviser un truc avec les ingrédients à disposition, hier donc,

j'avais jeté mes pompes sur le tapis côté passagers,
à la radio j'entendis parler *d'asexualité*, des gens n'auraient aucune envie de sexe,
jamais, quatre pour cent de la population à la louche écoute bien, je suis sauvage
comme fille, ménopausée tout le bordel mais je demeure un cul, un vagin, des poils
pubiens, un clitoris extrêmement excitable, j'ai une langue, des lèvres, une voix,
Flavien ne me mettait pas en appétit,
il est même une période où je comptais dans ma tête, tenir jusque cent vingt, faire
semblant, j'ajoutais dix unités, si Flavien ne venait pas,
s'il ne venait toujours pas je me dérobaï, honteuse de n'être point, au Graal,
parvenue.

Même si le contentement de mon mari valait que je prenne sur la gueule,
symboliquement hein,
même si parfois mon corps jouissait, si, si,
même si je ne regrettais pas, une fois arrosée, d'être en état de marche, non-
frigidité veux-je dire,
même si quelqu'un en moi proclamait qu'il fallait que ça se fasse,
j'avais pas envie de ces choses-là oh non, il fallait force d'âme pour ouvrir les
cuisses, du courage, une des quatre vertus cardinales chères à la grecque antiquité
avec la tempérance, la justice (la plus importante), la prudence (ma préférée),
en ce sens, celui de se mettre à disposition pour la baise, Flavien ne me manque pas
sauf à considérer que mon corps jouissant est l'air de rien indispensable à l'image
que j'ai moi, est-ce cela, Mève, qui fait que ça tourne pas rond?

Un truc fait remonter des choses. La tendresse de Flavien manque au paysage.
Même s'il se contentait de faire risette, avec les gosses. Même si les corvées
éducatives et sanitaires et sociales étaient de mon fait. Même si sa pratique du golf
excluait désormais les courses alimentaires. Même s'il n'avait jamais été un maître
à penser.

Nous les femmes portons pour les gosses l'exigence, jusqu'à vomir. L'exigence de se
tenir à table bien, de réussir en classe, d'éteindre le GSM en soirée putain de
merde.

Les mecs ils disent: cool.

Voilà où j'en suis. Croyait être débarrassée du mari.

Le coup de fil de sa maîtresse me le remet sous le nez j'aime ça.

Ma cheville fait mal. Je dois boucler un article sur la proportion d'ex-pat par pays
européen. Pas d'inspi eu égard au un million six cents mille français expatriés, aux
trois cent quatre-vingt mille belges, je dois me rencarder sur les autres européens
ça fait un paquet, plusieurs millions, à fuir une vie, un territoire, une culture. Pour
s'inventer une existence nouvelle. Pour la sensation d'étrangeté. De non-fixité.

Pour parer à l'étouffement.

Respirent-ils?

Cela constituera mon titre. *Respirent-ils* ? Iris aimera. Iris qui me foutra à la porte
ça me pend au nez. Est-ce cela qui te perturbe, Mève? Nan. Marre du boulot.
Marre de faire ma vie à la place de ma mère.

Qu'as-tu dis, Mève?

Voulant faire de ma vie ce que ma mère n'a pu, j'élargis mes désirs au cercle d'une
grandeur postulée. Je souffre de n'être qu'une obscure journaliste. C'est nouveau.
Maintenant, il y a béance. Maintenant je pleure. On dirait pas mais je pleure.

- Maman?

- Chérie?

Isadora prend pour elle l'espace de mes genoux. Son torse s'enroule autour du mien. Elle porte un pull de mohair nacré.

- Tu rentres plus tôt, je dis. Comment ça se fait?

Des cheveux de ma petite émane le colorant d'un shampoing. Fausse odeur de fausse vérité.

- Maman, j'en peux plus de l'école.

- Tu décroches?

je dis et mes bras sont puissants.

La tête de ma gamine de treize ans, femme bientôt, est ruisselante. Salauds. Vous déconsidérez mon enfant, parce qu'elle n'a pas le cerveau qu'il faut pour le gavage. Qu'est-ce que je dis, moi, à ma petite?

- Je rate mon année,

elle dit.

- Je t'aiderai, pour les examens.

- Je comprends rien aux cours. Tania elle travaille presque pas à la maison elle réussit.

- On s'en fout, de Tania. On s'en fout, de l'école.

Vanille regarde par la fenêtre les mélèzes en contrebas. Son expression faciale, de culpabilité, me crucifie. Mes tripes s'enfoncent des aiguilles sous les ongles, rituel faisant de moi une martyre.

Une mère ne soutient pas la douleur de ses enfants ils doivent grandir comme ils le faisaient dans son ventre, grandir et puis mourir dans l'ampleur d'être vivant.

- T'as acheté du choco?

dit l'enfant.

- Non.

- Il y a quoi pour goûter?

- On fait des courses?

- J'ai deux devoirs pour demain.

- Nous les ferons.

Je me lève ma cheville est douloureuse. Rien, à côté des aiguilles sous l'ongle.

40.

Je traîne la patte au rayon sauces je me trompe chaque fois d'allée, je devrais marcher jusqu'à la suivante, biscuits, thé, café mais non, je m'impose les huiles, le ketchup, les cornichons. Vas pas si vite, dit mon Isadora au milieu de toute cette graisse.

Au rayon ad hoc, la petite dernière sortie de mes entrailles opte pour un truc avec très peu de farine un max de chocolat.

- Prends-en pour tes frères,

je dis.

- Baltha ce soir il n'est pas là.

- Et?

- Ah, tu voulais dire Hector et Léo.

- Tu oubliais Hector?

- Léo n'est pas mon frère, maman. Il sera jamais mon frère.

Je réprimande, merveilleusement, une larme.

- Tu l'aimes à ce point?

dit Isadora, faisant basculer dans le caddie quatre paquets de saloperie soit, au moins, deux de trop.

- J'aurais besoin d'un vernis,
elle dit.

Je donne rendez-vous aux caisses. Devant moi dans la file une fille aux cheveux gras regarde vers la gauche alors je regarde aussi. Un enfant prisonnier du siège dans le caddie de sa mère, un enfant de deux ans habillé d'un pull bleu ciel d'où sort le col d'une chemise immaculée regarde fixement la fille aux cheveux gras. Tu voulais quelque chose de grand, Mève? Sous les yeux, tu l'as.

41.

- Cléa? Je suis chargée de paquets, attends, voilà. Comment tu vas?

- Ton filleul vient de remporter le prix Atwood.

(Quel filleul?)

- Martin ! Tu réalises? Sa vie en sera transformée, à jamais. Bon, je vais pas faire les mères chiantes, style Voyez mon gamin comme il est intelligent.

(Tu fais mère chiante, Cléa).

- Après-demain nous.

- Après-demain jeudi?

- Mève, aujourd'hui c'est mercredi.

- Donc chez toi vendredi?

- Je donne un pot. Trop contente. Viens avec Gladys.

Clea, tu n'as jamais invité mes autres enfants. Aujourd'hui *mercredi* ça m'horripile.

- Je ne serai pas des vôtres, je dis. J'enverrai un message à Martin.

- Tu passeras pas cinq minutes?

- Je ne serai pas à Bruxelles.

- Où ?

- Liège.

- T'as une copine à Liège?

- Lesbienne. Poétise par scarification.

- Tu ne m'en as pas parlé.

- J'ai un peu honte.

- Je comprends.

- Je te laisse, Cléa. Isadora rate son année. Hector aussi.

- Pas Gladys?

- Qui sait.

Je pose le téléphone sur la table blanche de la cuisine blanche, quelqu'un a allumé un feu dans le poêle de faïence. Léo. Le seul a ramené des points selon la norme. Je range le pot de ketchup extra large dans le frigo, qui coule, mare dans le bas, poisseuse, personne n'éponge si ce n'est la mère, la mère qu'on aime bisous bisous.

- Vous avez acheté du ketchup?

dit Hector chemise bleu nœud pape rouge avec étoiles jaunes, le tout donne la gerbe Oui, nous avons acheté.

Le jeune gars passe à ma hauteur, parfumé, si on peut appeler parfum la senteur chewing-gum mondialisée.

- Amoureux?

je dis ajoutant : Aïe (ma cheville).

- Je viens de partager un moment avec les jeunes hitlériennes.

Je me masse le pied.

- C'est du propre,

dit la chair de ma chair.

- Tu fais allusion aux jeunes qui vénère Alleron?

je dis.

- Oui mais j'ai dit *hitlérien*.

- Et?

- T'as pas réagi.

- Tu fais de l'ironie, Hector. Signe de haute intelligence. Laisse-moi savourer.

Mon gamin de bientôt quinze ans ne sait que répondre je vois bien il cherche, ne veut pas désenchanter. Lasse de toute pitié je dis:

- Tu m'ouvriras une bière?

42.

- Dans ma tête on est plusieurs,

dit Isadora. Elle extrait une à une les feuilles d'un ramassis. Cours de math. J'ai proposé d'ordonner (du mot *ordre*, non pas à recevoir mais à effectuer en vue d'une ligne claire de cohérence concernant la vie dans son ensemble).

- Tu vas apprendre un tas de choses, veinarde,

dit ma fillette aux cheveux fous, à propos des fractions numériques.

- J'en ai les bras qui tombent,

je dis, tâchant de superposer chapitre par chapitre. Dans l'ordre.

- Tu regrettes de n'avoir pas d'enfants qui se débrouillent par eux-mêmes, n'est-ce pas?

Sur les ongles d'Isadora, perfection d'étalement rubis c'est ravissant. Troublant, aussi. Précision d'adulte. Les ongles, pris au sérieux. Longs ce qu'il faut. Limés.

Des femmes, et on sort pour elles le bic rouge: échec! échec! Mon cœur se tord, lavette imbibée d'eau sale. Avant pas. Avant je dormais dans des bras, je courais trois fois la semaine, avant je n'avais pas cet épiderme mousseux entre l'extrémité de la bouche et le menton. Avant, dans ma tête, on n'était pas plusieurs. Enfin si. Mais plus.

Pas depuis ce jour-là.

43.

Il tombait une grosse pluie d'août je m'étais réveillée tôt, je prenais un thé sous la véranda aux tonalités vert chlorophylle / jaune citron / blanc craie, chez Janice mère de Dorothée. Dernier jour avant de repartir pour le Sud-Ouest. Où se trouvait le couvent.

Depuis quarante-huit heures j'étais sujette à un spectaculaire mal de crâne. La présence de Dorothée m'exaspérait, les jeans troués de sa mère les diamants à ses doigts, heureusement ce matin-là il y avait le bruit de la pluie sur le toit, de verre, il y avait le goût bourgeois, des lieux, ni trop ni trop peu, moi qui rêvais de bordel, de bassine sous des trous dans la toiture, de toile d'araignée à contempler à l'heure

du petit-déjeuner, vagabondant de pièce en pièce pieds nus sur le plancher, tasse à la main, quelqu'un joue du piano, rires, livres, étreintes, rien de plus, monde en expansion à portée de main, sans désir de fuir le territoire, la vie elle-même, la vie elle m'aime serait présence, plus grande que soi dans l'arc-boutant du plus grand que soi, surabondance disent les philosophes, il y adviendrait l'inattendu, une fragilité efficace comme la lame, quand le téléphone avait sonné. Janice ces dernières semaines m'avait poussée à décrocher quand elle était indisponible, cela m'amusait, notre mère nous avait bien élevés, dans le fond. A qui ai-je l'honneur de parler?

- A ton père.
- Papa.
- Ce n'est pas moi qui viendrai te chercher c'est Marianne.
- Qui est-ce?
- Je suis accaparé par ton frère.
- Alec.
- Tu as de ses nouvelles?
- Aucune.
- Tu t'es souciée de lui?
- Je me soucie de moi.
- Ça ne va pas aller, Mève, toi et moi.
- Je ne suis pas allée une seule fois à la messe.
- Il est temps que tu reviennes.
- Je ne reviens pas.
- Ton frère est interné, Mève. Il a besoin d'une sœur. Il a besoin des prières d'une sœur.

Janice était apparue en chemise de nuit rose bonbon, riant de ses belles dents, pouce en l'air, visage plissé par l'oreiller alors j'avais répété:

- Je ne reviens pas.

J'avais déposé le cornet doucement sur le socle, j'avais marché jusqu'à la chemise de nuit bonbon, elle sentait un parfum de fleur, délicate. J'avais su que c'est dans l'instant que je voudrais vivre dorénavant. Dans le parfum des choses. Le réel et ses floraisons.

44.

- Maman?
- Hum?
- Je serais plus tranquille si Hector n'était pas en échec aussi.

(Je comprends que dalle aux opérations numériques qu'on s'obstine à enfoncer dans les neurones de ma fille qui, dit-elle, en fait des cauchemars la nuit).

- Il manque le chapitre sept, je dis.

Isadora sort d'un sac un tas d'où elle extrait des feuilles d'un cours étranger à celui de math (Clovis et son ambition), d'autres encore, bardées de schémas alambiqués (Étude du milieu, elle dit dans son pull de mohair nacré qui tressaute dans le

haussement d'épaules).

- Si tes frères et sœurs, je dis, étaient brillant en classe tu pourrais te permettre de ne l'être pas.
- Tu peux pas comprendre.
- Je comprends.

Œil jeté sur ma cheville. A doublé de volume. Pus? Crever l'abcès. Qu'il en sorte une matière inaccordée au corps voilà l'image qui me vient.

- Ma mère et mon frère, je dis, étaient hors circuit alors j'ai suppléé.
- Ça veut dire quoi?
- Que je te comprends.
- Et?
- Je n'avais pas le choix.
- Par rapport à quoi?
- Il fallait quelqu'un dans la famille qui ne soit pas un raté.
- Tu aurais fait une splendide ratée, maman.

(Et on balafre de rouge les copies de cette bientôt femme).

- Ah, voilà le chapitre sept,
elle dit.

- Nous ferons un exercice chaque jour,
je dis.

- Tu n'en as pas envie.
- Nous ferons notre possible.
- C'est pas à une mère à s'occuper de la scolarité de ses enfants.
- A qui en reviendrait le privilège?
- A l'école.

Je fais semblant de trier, j'en perds mon latin. Foutoir, j'ignorais à quel point.

- Au cours, dit ma fillette, j'arrive pas à me concentrer. A la maison, j'arrive pas à m'y mettre. Je sais pas par où commencer. J'ai envie de dessiner.

Isadora conçoit depuis deux ans des modèles pour vêtement. Des patrons. Sans que depuis j'aie pris le temps de l'inscrire à un cours de coupe et coutume, shame on me, shame on me.

- Et puis j'écoute de la musique et mon esprit s'envole.
- Ton esprit aime voler.
- Il adore.

Regard confus de l'enfant à sa mère, laquelle trie des papiers où figure un programme d'état destiné aux *têtes bien faites*.

- Tu as eu la vie compliquée, avec Baltha,

dit Isadora, tassant les feuilles à la verticale y en a plein qui dépassent.

J'ai retiré Balthazar d'une école. Où il se plaisait. Chaque jour il en revenait avec mots d'un prof dans son journal. Je l'avais placé, avec son consentement, dans une école de mécanique, truc privé qui formait des ouvriers d'élite (ancêtres, voitures de rallye).

Balthazar s'était sabordé. Finalement, avait atterri dans une école de menuiserie. "De la racaille, là-dedans". *Racaille*, dans sa bouche, à lui qui fréquentait que des rebeux, des renois, des tismés, quelques blancs, le tout en décrochage familiale, scolaire, avec ennuis judiciaires, *racaille* signifiant du point de vue de Baltha le bas du bas du panier.

Voilà ce que pour reflet d'eux-même on leur offrait pour reflet. On veut bien faire quelque chose pour vous, vous sortir du trou où vous vous êtes mis mais, gardez à l'esprit que vous êtes des losers dont l'État daigne s'occuper.

Balthazar n'a pas terminé son bac en menuiserie. Grâce à Flavien, il s'est muni d'un statut d'indépendant. Le minimum. Travaille sans relâche. Une partie en black. Fait des merveilles. Les gens se le recommandent.

Il fabriqua dans le bas du terrain, à droite des mélèzes, la cabane digne d'un relais princier où désormais Gladys s'installera. Il ne me l'a pas proposé, à moi. J'en aurais fait ma hutte-bureau. Nom de dieu, Mève. Cesse de t'infliger des souffrances. Évacue-les de ton sang, avec leur cortège de coupables pensées, Merde! Merde!

- Baltha fait son chemin,

je dis, avisant le tas pantagruélique de feuilles par-dessus quoi il est écrit le mot *Français*, suivi d'une tête de mort portant un chapeau haut de forme.

- Il est amoureux,

elle dit.

- Vous serez ensemble sur l'île de White.
- Avec toi et Léo, maman. Avec papa. Sans sa gonzesse. Gladys et moi on boycotte Edgar si la nana est là.
- Charlize.
- Papa paiera le resto les deux soirs. Réclamation de ses filles. Papa craque. Surtout pour moi. Il ne craque pas pour sa pute.
- Charlize n'est pas une pute.
- Qu'est-ce que t'en sais?
- Votre père n'a pas les moyens.
- De faire quoi?
- Rien.
- Papa t'aime.
- Tant mieux.
- Ne reste pas loin, maman.
- Je traverse une sale période ça passera.
- Tu es toujours joyeuse sauf quand tu cries.
- Je ne crie pas.
- Tu cries.
- Pas souvent.
- Si.
- Fait chier.
- Câlin.

Léo nous regarde de son siège à gauche du poêle de faïence, il ne sourit pas. Etre en vie ne l'oblige à rien. Il ne nous doit rien. Il a ses démons. Ses peurs. Ses nœuds. Il partira, comme les autres. Je serai vieille. Ils viendront le dimanche trois fois l'an. Je n'aurai ni la souplesse ni l'envie de brûler jusqu'au bout de la nuit.

Léo me regarde. Je lui souris tout en étreignant le pull mohair nacre de mon dernier enfant. Je ne dois rien à Léo. J'ai mes démons. Mes culpabilités. Mes nœuds. Je lui souris. Je me sens femme.

Ce petit d'homme me fait sentir femme.

Au moment de détourner la tête, j'aperçois son bras se lever. Léo me fait signe. Comme on saluerait quelqu'un dans la rue. Son regard s'excuse, ses doigts volent.

Tu voulais quelque chose de grand, Mère? Tu l'as.

45.

J'entre le pied dans un bottillon à talons aiguilles, bandé. L'argile verte sèche sous le tissu ça craquelle. Le pied, volumineux, ne peut entrer. Hector passant à hauteur me pousse s'excuse, sorti de la douche il est trempé, se rend dans la buanderie au rez-de-chaussée (où il laissera, à terre, l'essuie humide).

Je pose le talon au sol, la douleur faiblit, j'avale une gorgée de bière, me débarrasse de la gangue, me rends à la poubelle (ça se lave un bandage, Mère), de temps à autre jeter fait du bien, iconoclaste besoin.

Je reviens à la table blanche de la cuisine. Traces d'eau hectoriennes au sol, faire gaffe. Léo est endormi dans le fauteuil, il ronfle je souris, pour moi-même, de mes nœuds, ils se dénoueront, les vôtres aussi, la lumière guérira les plaies l'envie de rien la sensation de mort intérieure, ce paquet d'emmerdes empêchant que nous prenions notre pied bordel de cul,

le voilà, le pied, qui entre dans le soulier, j'enfile l'autre bottillon, rassemble mes cheveux sur le côté, vais au frigo marchant avec prudence entre les micro flaques, hop hop direction mon bureau,

je m'installe dans le fauteuil deux places face à la table de travail qui est face à la fenêtre, le jour se couche j'écoute Robert Wyatt, ordinaire grevé d'étoiles sans que cela ne coûte le moindre effort. Exister. Consentir à ce qui vient. Dire oui sans se cacher sous la honte de soi. Le regret. De quoi, Mère? une carrière? une réputation? un train de vie? Bon dieu qui vous a foutu cela en tête?

C'est que, Mère, dans le fond notre vie est belle le reste est illusion.

C'est bien tu deviens sage. Tu courus après des fantasmes de gloire, tu crus sortir du lot mais non, tu vois, tu n'as ni fortune ni pouvoir, humaine à la solde d'un état qui prend soin de toi, même de tes gosses qu'il éduque s'ils le veulent, à la manière qu'il propose. Dans le fond tu as de la chance.

Je me lève, esquisse trois mouvements de hanche, Isadora devrait étudier je ne m'en occupe pas, culpabilité insecte ça fait ZZZZ, j'ôte le bouchon de liège d'un vin rouge, avec les dents, je bois à même le goulot, *Heaps of Sheeps* je fous à fond la caisse, je danse, j'irai jusqu'au bout de la chanson déjà je me lasse. Je chante les paroles, des bribes, Flavien m'a fait découvrir Wyatt, ne pas se résigner.

Que serais-tu devenue, Mère, si tu étais restée au couvent? Si tu n'avais pas décidé d'exister? D'exercer un métier? De fonder une famille? De danser avec des copains bouteille en main? De laisser sa liberté au pénis d'un mari?

Isadora passe la tête par la porte elle rit me lance Bonne nuit, maman.

Au couvent et sillages je serais devenue la même que maintenant mais en excroissance,

j'étais trop affamée de liberté,

j'étais trop blessée,

j'avais l'étoffe d'un héros je crois, non, pas un héros, quelqu'un qui.

Quelqu'un qui quoi, Mère?

Robert cesse de chanter, un message apparaît sur l'écran de mon téléphone nom de dieu j'imagine que c'est Flavien et mon cœur bat.

Pourquoi t'être enfuie, dimanche?

Paul. L'instituteur. Deux années de fantasme. Qui m'éloignèrent de Flavien. Deux années pendant lesquelles je me mis à écrire.

Première fois que Paul m'envoie un message. D'habitude nous nous croisons. Chez dans amis. Dans le village.

Je suis passée à d'autres fantasmes.

Pardon, j'écris, Alleron je ne le sens pas.

Moi si. On en parle?

Cela se peut-il que ce soit cela, qui fasse remonter la merde? Le politicien qu'adule mon fils?

Je termine la bouteille, verre vert cognant mes dents, je ferme les lumières du bureau, ausculte les sons dans la nuit, ça circule là-haut, je ne consulte pas l'heure ça me donnerait des sueurs, mauvaise mère, à ne pas donner de cadre à ses enfants, une fois dans la cuisine je me déchausse, dresse la table du petit-déjeuner, je suis ivre,

fruits secs, eau, compléments alimentaires,

je coupe les lumières, ferme les portes à clé,

débranche le Wifi (Maman, on est en pleine game!), traverse le couloir du haut, mériterait des aménagements électriques/couches de peinture, minable comme couloir.

T'attend d'être quelqu'un qui quoi, Mère?

46.

- Signe mes interros, Mère, si tu veux bien.

- Embrasse-moi.

Hector a le baiser mouillé, mon corps approuve.

- Ce sont les points de qui?

je dis à Hector il est debout derrière moi. Sur la copie, le chiffre seize côtoie celui de vingt.

- J'ai décidé qu'Alleron serait fier de moi. Comme je suis intelligent c'est toi qui le dis, je travaille.

Léo à table mange des céréales le dos droit dans son sweet blanc dont ma lessive ne gomme pas les taches. Isadora ausculte ses ongles. Son frère lui monte au nez.

Je signe les notes bonnes, satisfaite en mon fors intérieur ce que mon cœur désapprouve.

- Je ne me contenterai pas de réussir, dit Hector. J'excellerai.

- Papa n'a jamais parlé comme ça,

dit Isadora.

- C'est le problème, non?

dit son frangin.

Bordel, qu'Hector ne se mêle pas des affaires de la communauté.

- Si papa avait été exigeant, dit Hector, nous aurions été compétents.

- Maman, elle compte pas?

dit Isadora. Ses yeux, ogives nucléaires.

- Une mère veille sur ses petits, dit Hector. Pourquoi lui demander *en plus* d'ensemencer les âmes?

Léo se marre. Ne le manifeste pas.

Depuis ma mise en abîme (soyons littéraire pour une fois), je me sens à même de

déceler les vibrations du naufragé. Comme s'il coulait encore. Comme s'il battait des mains et des pieds, que la mer lui mettait un couvercle sur le corps. J'étouffe avec lui.

Isadora boit le lait chocolaté en slurpant, son frère déteste.

- Que signifie *ensemencer*?

dit Léo à Hector.

Hector regarde Léo, Léo impassible, Léo à la bouche merveilleusement dessinée, aux épaules larges, à la voix brute.

- Ça veut dire semer des graines, dit Hector. Faire de quelqu'un de banal une forêt. Pour cela, il faut se mettre à disposition de qui connaît les semences qui donneront un arbre. Une mère, c'est le soleil et la pluie.

- Donc l'essentiel,

dit Isadora et rote.

- Tu seras qu'un parterre de ronces, si tu continues,

dit Hector rassemblant les papiers signés par moi.

- Avec la mère que j'ai, dit la jeune sœur, même s'il y a des ronces il ne peut que pousser des arbres.

- Sauf si personne ne les sème.

- Mais je sème, Vieux,

dit Isadora.

- Mal barre, avec les points que t'as,

lui rétorque le frère.

Léo s'empare de la carafe, se sert un verre d'eau, le porte à la bouche, se lève, jette l'eau sur le visage d'Hector. Je reçois une frange du déversoir. De l'eau, partout autour de nous, Léo. L'eau de la vie.

Isadora se lève, Léo pose le verre, vide, sur la table blanche, Isadora va vers lui, il est embêté de l'imminente effusion, se laisse faire malhabile.

Nous sommes des malhabiles, Léo. Des errants. Nous envions aux capitaines de vaisseaux le bois de la barre. Nous avons le vent.

- Léo se réveille, on dirait,

dit Hector. Ses propos sont blessants, davantage que s'il hurlait. Crétin de fils.

Fils qui pose la main sur mon épaule, m'embrasse le front, dit: Ce soir ne m'attendez pas je rencontre en ville *un aîné*. Je serai de retour pour le dessert. Baltha a prévu de nous présenter sa go.

- Connard, dit Isadora. C'était une surprise.

- Connard,

dit Léo et rit.

Hector sort de scène. Isadora dit qu'elle n'a pas envie d'aller à l'école. Je dis On est à trois semaines des examens.

- On pourrait réviser, toi et moi,

elle dit.

- J'ai du travail.

- Quand on reviendra de l'école je t'expliquerai math,

dit Léo.

- Tu parles, toi, maintenant?

dit Isadora.

- Sur l'île de White il y aura Flavien, dit Léo. Flavien n'est pas Mève. Mève, c'est le soleil et la pluie. Pour le moment, il pleut sur son cœur. Je vais pas rajouter

des nuages.

Ma fille et moi nous regardons.

Dans ces moments-là tu te dis, avec gratitude :
ça, c'est ma vie.

47.

Jeudi.

Dans la voiture sept places que m'a laissé Flavien (248.000 kms au compteur),
avant nous avions un neuf places, et puis Edgar et Zita disparurent, l'un en
Angleterre, l'autre en Grèce, ne revenant que par à coup,
Balthazar a racheté sa mini à Christa, l'a convaincue de changer de modèle trop de
frais sauf que la mini a trente ans, mécanique simple, que lors de son passage éclair
à l'école des mécaniciens d'élite Balthazar s'est fait des potes,
dans la voiture où nous sommes cinq maintenant, Gladys, Hector, Léo, Isadora et
moi en sus des copains à véhiculer,
il y a souvent du monde à la maison, j'aime l'idée d'un bateau ivre surchargé de
fêtards qui se rendent pas compte comme est terne une mer en plein jour sauf
quand le soleil tombe alors grand bruit de couleurs,
toujours le soir qu'ils débarquent les jeunes marins, avant Flavien faisait bolo pour
l'équipage, je me contente de mettre à table baguettes et fromages,
dans la voiture sept places gris métal de confection allemande je passe devant
l'école du village imbriquée entre deux grosses maisons de pierres grises, l'une avec
châssis PVC d'un bleu non cosmique, l'autre avec bois peint de blanc.
Paull l'ingénieur instituteur a fait creuser le trottoir planté des arbres, on ne voit
pas le bâtiment scolaire quand on passe seul le cri des enfants,
Paul se tient bras étendu sur la barrière il discute avec Étienne le manager dents
blanches BMW, je passe avec mon carrosse vous verriez l'intérieur, poubelle à
tombe ouverte,
Paul me fait signe d'arrêter la poubelle, de la main droite je jette à terre l'emballage
100 % non dégradable d'un chocolat en barre et celui d'une orangeade,
il est resté beau, Paul, surtout il sourit,
souriez, vous serez beau.

- Sans blague, il dit, j'ai envie de te parler.

(De mon charme biodégradé?)

- Bonjour Étienne, je dis au villageois qui jamais, ni sa femme, ne m'adressa
la parole.

- Salut Mève,

dit le gars avec soupçon de séduire et s'en va.

Paul se penche sur moi bien droite sur le siège auto. Je serre les fesses. Je ne porte
pas de petite-culotte. Ma robe remonte haut.

- Ma fille intègre les jeunes avec Hector, dit Paul. Je voudrais t'en parler.

- Il n'a pas mon accord.

- Demain, 11h? Ici à l'école. Les mômes ont atelier.

J'aurais aimé que tu me parles, ainsi, il y a deux ans, Trésor. Je n'ai plus le fantasme
de tes mains sur mon ventre. J'ai envie de mains. Pas d'un pénis. De mains aussi
habiles qu'un pénis. Plus habiles. Pas difficile, n'est-ce pas.

- Tu te dis quoi?

dit Paul à la fille que je suis.

- Isadora décroche, je dis. Je me sens impuissante.

- Elle était bonne élève, de mon temps.

Le monde avec ses grands tracas n'est pas pour moi, Paul. J'ai à faire quoi, avec mon ciel rempli d'étoiles?

- Je peux lui parler, si tu veux.

Il a une haleine fraîche, Paul. Des doigts beaux comme des branches.

- Demain 11h,

je dis. Et je roule. L'âme absente d'elle-même. Contentée par une émission radiophonique. Âme que l'effet du temps dérebellise. Âme qui a envie que tu lui foutes la paix, Mève, avec tes idées de grandeur.

Tu t'es laissée avoir. Par le rêve médiatisé de gens qui ne veulent pas de l'ordinaire. Qui ont besoin de mondaines félicitations, de papier dans la presse, de regards envieux.

Il est temps de goûter au réel.

48.

Je dépose ma valise dans le hall du bureau par où transitent une centaine d'employés, de diverses boîtes.

Le temps d'aller pisser. A mon retour, m'étant longuement regardée dans le miroir (leur éclairage est top, chez moi j'ai pas ça), la valise n'est plus là. Avec mon ordinateur. Avec le cahier où j'écris depuis un an.

Goûter au réel, Mève?

49.

Des mains pas même habiles manquent à mon corps.

Mon corps le dit.

50.

Personne ne ramène la valise. Sonia, dans sa jupe rouge serrée au cul, chemisier de soie tellement mince on voit les tétons sous le soutif, dit, soufflant sur la surface d'un thé : Attends-toi au pire, Mève.

Alors gronde en moi une bande de hussards mal-propres, dents cariées, on voit des chemins de veines sur le dos de leurs mains. Les hussards ont le soleil pour front. Ils disent, narquois : Nous avons l'espérance.

51.

- Elle réapparaîtra ta valise,

dit Gladys sa main est douce sur mon dos, moi assise, dans la cuisine aux blancs. Cœur en vrac. M'être fait voler, par négligence. Ce qui nous arrive de merde a pour cause la négligence, pas vrai?

- Ce soir nous avons une surprise,

dit ma fille calée, en âge, au mitan de deux frangins.

- Hector a cafté,

dit Isadora sur son téléphone pas à table, non, par terre, en tailleur, indienne qui dirait au chef Toi chasser moi rien foutre. Elle a tiré du bout de l'œil un trait noir, vers la tempe, comment n'ai-je eu l'idée pour moi, c'est joli une apache qui dit Merde au chef et le chef sourit.

- Maman, tu devrais faire attention aux nouvelles fréquentations d'Hector, dit Gladys elle boit de la verveine à longueur de journée.

- Jenna la fille de Paul se rend aussi aux réunions on ne peut dire de Jenna que.

- Ce soit une ratée, comme moi?

dit Isadora l'apache et le chef sourit.

Allumer le téléphone, aviser s'il y a des messages, j'ai toujours des messages, la veille au soir je demande à mes amis s'ils vont bien ou autre prétexte, j'éteins avant qu'ils ne répondent, le lendemain j'ai au moins un message. J'écoute d'abord la radio, je fais prolonger le plaisir que quelqu'un se soit adressé à moi.

Un message parfois c'est décevant. J'étire le temps. Un message ne vient pas toujours de la personne qu'on attend. Ce que je préfère, pas vous ? c'est quand plusieurs messages s'affichent. Alors ma vue se trouble volontairement. J'inhale le bouquet de parfums.

- Salut M'man,

dit Balthazar dans mon dos et m'embrasse (doit incliner sa longue carcasse, souple caoutchouc, tandis que dans mon corps il pleut par les os fendillés).

- Tu as fait la sieste ici?

je dis.

- Léo n'est pas en forme.

- Edgar n'a pas envie de nous, ne dis pas que ce sont nos affaires à lui et moi, je t'ai mis de côté un pain amène-le chez toi.

- C'est ici, chez moi.

Balthazar s'accroupit ses genoux craquent. D'une main, se tient à ma chaise.

- Ça va pas te faire plaisir. Faut que tu sois courageuse.

Marre qu'on me fasse des procès. Je sais. Je suis la mère imparfaite par excellence, la nana qui comprend que dalle à quoique ce soit, la fille enfouie au dedans d'elle elle n'agit pas ou du bout des doigts. Dégâts collatéraux inévitables : gosses qui ont la haine, mari disparu, job basique, cerise sur le gâteau une peau qui parchemine pas seulement sur la gueule, mais aux mains, mais aux bras, mais partout.

- Assieds-toi face à moi,

je dis à Balthazar, qui m'en fit voir de toutes les couleurs, qui baise *un master*, qui plus d'une fois me fit sentir coupable de n'avoir pour lui opérer les bons choix.

Gladys a quitté la cuisine, j'aurais préféré qu'elle demeure. Peut-être est-ce pour cela que Balthazar choisit de parler. Gladys ne permet pas que l'on me fasse du mal *inutilement*. Parfois elle a pour sa mère des mots-couteaux. C'est arrivé deux fois. Trois ? Ce qui renforce à mes yeux son autorité. Et mon sentiment de libération, quand elle recule ses frères eu égard aux remontrances qu'ils ont l'outrecuidance de me faire (*outrecuidance* est un mot que Gladys chérit).

Je me tourne sur le poêle de faïence, Léo n'y est pas. Ça sent le pire. Ma tête rotationne vers ma jeune apache. Je l'imagine absorbée par le vernis sur ses pieds mais non. Elle me regarde, intense.

Amoureuse des arbres (mêmes morts Balthazar les bichonne), la main de mon fils caresse la anse de la tasse. Maîtrise infroissable. Comme la chemise de velours à grosse côtes qu'il porte, brun froncé.

– Accouche,

je dis.

– Edgar ne te veut pas à White.

– Et ?

– Zita est enceinte. Pas du clown. De quelqu'un d'autre.

– Pourquoi ils me le disent pas ?

– C'est douloureux.

– Pour qui, Balthazar ?

– Pour moi parce ce que ça l'est pour toi.

L'apache quitte le sol, s'assied à mes côté, pull jaune pâle. Elle pose la tête sur mon épaule.

– Zita peut avorter, elle dit, c'est permis par la loi.

Je pleure sans effort.

J'apprécie que mon corps compatisse avec moi.

Tout ce gâchis.

Balthazar incline la tasse coincée entre ses lèvres. La tasse est vide, Balthazar. Vide.

– Pour Edgar je suis au courant, je dis. Je l'ai perdu. Avant que papa ne quitte la maison. Un jour il s'est fermé. J'ai mes torts. Edgar a le caractère de papa.

– Quel caractère ?

dit Isadora elle caresse mes cheveux.

– Edgar est plein de bon sens,

je dis.

– Comme papa,

dit Isadora, se redresse et baille.

– On mange dans cinq minutes,

je dis, anticipant la question qui m'aurait truanquée.

– Je vais prendre une douche, dit ma fille. Toi aussi, maman, tu es pleine de bon sens.

– Tordue à l'intérieur,

je dis très doucement sur le bruit occasionné par raclement de chaise d'Isadora.

Suffisamment fort pour que Balthazar m'entende.

– Zita, il dit, ne veut pas te parler du fœtus.

– Pourquoi tu le fais ?

– J'aimerais qu'elle le garde.

– Qui est le père ?

– Médecin de l'île.

– Marié.

– C'est ça.

– Elle sait, je dis, que si elle a besoin de moi je suis là. Quant à Edgar.

– Zita dit qu'elle ne sait pas faire un choix. Que ce n'est pas toi qui l'y aidera.

– Tu as des comptes à régler avec moi, Balthazar ?

Mes larmes sont chaudes c'est doux.

– Je peux te prendre une bière ?

dit le fils.

Je fais oui de la tête.

Nous cognons les bouteilles. Nous buvons, ne nous lâchant pas du regard.

– Léo,

il commence. Pas, non, pas. J'appose la main à dix centimètres de la bouche de Balthazar. Cessez de tirer sur moi. Je suis une peau boursouflée d'air flottant à la dérive, les poissons me boufferont à becquées hystériques peu à peu je prendrai l'eau, dilapidée aux quatre coins de l'océan.

Je suis *déjà* morte, Balthazar. Je dois veiller sur trois enfants. Je ne suis pas sûre que mes choix valent quelque chose, qu'est-ce que tu crois.

– Je suis infichue d'être la mère qu'il vous faut, je dis, mais Léo ça non. Laissez Léo en dehors des récriminations.

– Tu te montes la tête, maman. Cesse de pleurer s'il te plaît ça me fait de la peine.

– Je ne tourne pas rond, je dis. Ce qui a déclenché ça je ne sais pas.

– Hector ?

– Peut-être.

– A cause de sa chrétienté ?

– Quelle chrétienté ?

dit le tigre en moi.

– Alleron flirte avec l'Église,

dit Balthazar.

Le silence qui passe me salue de la main, style Tu ignorais ça ma salope ?

– De quelle Église tu parles ?

je dis.

– Alleron a des valeurs. Ça pue.

– Allusions explicites au christianisme ?

– Oui, maman.

– Bon.

– Zita ne va pas sur White, dit Balthazar. Maud non plus.

– Maud ?

– Elle arrive dans vingt minutes.

– Pourquoi ne pas aller sur White ? Flavien paie.

– Maud estime que l'attitude d'Edgar est zizanique c'est ce qu'elle dit je trouve ça joli.

– Elle ne me connaît pas.

– Je lui parle de toi.

La main de mon fils charpentier triture la mienne de papier. Je tchoule, comme on dit en Wallonie.

– Quant à Zita je la connais, maman. Moins sensible que Gladys, belle mais empotée. Elle t'appellera. Tu n'es pas empotée. Tu es la mère que je rêvais d'avoir.

Je tchoule. Ça vous arrive, à vous ? Donnez-moi votre main. Allez ! Voilà. Respirez. Quand on pleure, on se sent vulnérable perdu fragile. En incapacité de s'en vouloir c'est ça qui est bien. La vulnérabilité, quand son émotion vous assiège, que vous n'avez nulle part où vous retrancher, que vous lâchez les armes, il n'y a plus ni mal ni bien ni fierté ni culpabilité. Il n'y a plus qu'un arbre, cet arbre c'est vous, frôlé par le vent.

Quand vous êtes vulnérable, vous sentez la vie vous passer dessus.

– J'espère, il dit, que tu aimeras Maud.

Ta main, Balthazar, ne se dégage pas de la mienne.

– Tu voulais dire quoi, de Léo ?

je dis.

– Il sort de la chrysalide. Je ne serai pas là.

– Ce n'est pas à toi de veiller sur lui.

– A toi non plus, maman. Tu as à t'occuper de toi.

– Je vais mal ?

Ta main ne me quitte pas, Balthazar. Je la sens, chaude. Quoi, mon fils ? Je t'en supplie.

– Je ne voulais pas te le dire mais tant qu'on y est. Ton père est en train de mourir. Il a pris contact avec moi.

53.

Vendredi.

J'actionne l'essuie-glace. Je roule lentement, un kilomètre jusqu'à l'école, rendez-vous avec Paul. Un insecte s'écrase sur le pare-brise, je presse sur le bouton pour que l'eau gicle, l'essuie-glace étale la chair de l'animal, striant la vitre de blanchâtre, pile à hauteur de mes yeux : pas d'eau dans le réservoir. Je m'arrête sur le bas côté, récupère un morceau de papier crache dessus, sors de la voiture, frotte, le cadavre se dissout.

Je tire sur ma robe noire, j'ai mis des talons, noirs, du noir sous les yeux. Depuis trois semaines j'ai le ventre rond, ce doit être la bière. Je sais il ne faut pas s'accommoder de son poids, c'est dangereux, j'ai pas la force alors je me dis : Mève, tu es belle.

Une fois garée devant l'église, une fois l'escarpin posé sur le tarmac, une fois les clés introduites dans le sac à main, clés que je devrai, à l'extérieur, ressortir pour fermer la voiture,

mes nerfs se foutent en boule.

Impression de ne pas faire les choses comme je dois les faire. Je perds la mémoire. Ce doit être la bière.

Mève, ton article il vient ?

Irma.

Je sors la clé du sac, l'entre dans le contact, tapote des mots d'excuses, Le texte était dans l'ordinateur nom de merde.

Ma grossièreté impressionne Irma. J'en joue de temps à autre.

L'article sur le destin sera le dernier signé de toi. Prends le temps d'être inoubliable. Là, je veux celui consacré aux expats. Dans trois heures.

Il ne fallait pas regarder à gauche je regarde à gauche, en vrac sur et sous le siège avant : deux cannettes vides, un emballage de Chocotoff, un toute-boîte vantant des machines à laver, un mouchoir usagé.

Sur ma droite, une rue de village. Personne.

Quand j'étais petite, du temps de la maison dont les murs par mon père étaient badigeonnés de blanc, avant que ma famille ne passe à la pureté-même je parle du couvent,

du temps de mon enfance,

les enfants jouaient dans la rue, les vieux les regardaient, les vieilles dans leur tablier une matière de nylon dans les bleus,
les tabliers prenaient l'entièreté du corps sauf les bras, un jour on ne sortira plus de chez soi, sauf Zita,
Zita, culbutée sous un grand ciel de liquide bleu.

54.

Paul m'accueille dans un velours vert anis, chemise blanche, barbe de trois jours, sourcils épais et cheveux noirs, grands pieds grandes mains grande bite je suppose. Notre premier tête-à-tête. En douze ans que nous nous connaissons. Dites donc. Mon téléphone reçoit des messages, probable Irma. Edgar ne me veut pas dans les pieds de son succès. Mon sauvage de barakis de Balthazar, énamouré devant une perle qu'est Maud. Zita fornique avec un marié pas le sien. Quand t'as des emmerdes, écoute bien.

Sur le coup tu te dis que t'as foiré, tout ça c'est de ta faute, manque d'audace, de réaction-en-temps-voulu, d'ambition. Avec le temps tu réalises que ça devait merder, que ça suit son chemin comme le ruisseau le creux de la terre, l'eau coule et forge son sillon.

Simone Weil appelle cela Loi de la nécessité, consentir est le plus dur, cesser de prendre sur soi, de craindre sans fin, de penser que nous sommes sensés être passés maîtres du contrôle.

Parfois tu te dis, mais il y a l'irréremédiable, nom d'un chien. La perte d'un enfant, d'une jambe, d'une fortune, la mort par pendaison d'une mère, l'internement d'un frère, l'arrogance sans aspérités d'une indifférence paternelle. Tu dois te faire à ça, hein. Rouler dans une voiture pourrie alors que tu pourrais avoir le cul dans une BM.

– Thé, café ?

dit Paul il ne lâche pas mon coude, me fait passer près de sa statue de chair dans une pièce minuscule, baie vitrée donnant sur un feuillage très vert.

– Café,

je dis, cerveau ankylosé.

Large dos du type, qui se retourne, j'entends le gluglu d'un liquide versé dans une tasse à flux réduit.

Il est devant moi le gredin, me tend la tasse et un sourire je pense à Jérôme Garçin, croise les jambes, porte la tasse aux lèvres.

– Ouille,

je dis et dans le *ouille* le bras éloigne la tasse de mon torse ça déborde, me brûle les cuisses Putain, je dis. Sourire du gars, qui s'estompe, quoique.

– Ça va ?

– Pas trop, non.

Paul l'instituteur mon ex-fantasme me sort la anse du doigt, je pense à Balthazar, Balthazar qui m'a donné le plus de soucis, Balthazar va bien, Assieds-toi dit Paul je reviens avec une serviette-éponge, sa main est dans la mienne, sèche comme du tabac. Paul qui me presse la main, la porte à la bouche. Ça ira, je dis.

– Sûr ?

– Impression de mal faire. Me rend cruche, à mes propres yeux.

- Sucre, dans le café ?
- Noir.
- Je peux te laisser ?

Pour réponse je marche jusqu'à la baie vitrée donnant sur le feuillage très vert, j'ai pris quatre kilos, ne me sens pas belle, enceinte + trente kilos je m'éprouvais irrésistible, qu'est-ce qui s'est éteint en moi ? Le vent emportera-t-il les pierres de la maison que je suis ? Jusqu'à la ruine ?

Ça bouge dans la pièce à côté, odeur de caféine, un acide qui aurait des rondeurs, Cling d'une tasse posée sur l'assiette.

Instantané de la maison délabrée, il reste un muret, comme c'est un cliché on ne voit pas le vent. Le vent est transparent, comme le temps, comme la mort.

- Hector m'a dit qu'il redressait la barre,

dit l'homme devant moi dans des côtes de velours vert anis. Il pose ma tasse sur un bureau de bois épais, sort de la poche du veston trois sucres qu'il jette dans le breuvage, ce sourire.

- Isadora me fait de la peine,

je dis.

- Tu la vois étudier ?
- Non.
- Alors pourquoi de la peine, Mève ?
- Je dois me rendre au travail j'ai peu de temps. On a volé mon ordinateur.
- Quoi d'autre ?
- L'école estropie l'adolescence de mes gosses.
- Tu n'es pas brûlée ?

Je ne comprends pas le rapport. Paul mime le renversement du café il y quelques minutes.

Quelques minutes sont transparentes.

- Si tu es pressée, dit Paul, je vais droit au but.

Voix de femmes prononçant son nom. Paul, Paul.

- J'arrive,

me dit le côtelé d'anis.

Tu t'es fait une parade d'un type pas capable d'écouter, Mève. C'est ce que tu ressens, non ? Il ne t'écoute pas. Bois le café, va pisser, tire-toi. Je transpire sous les aisselles. Pas la force de coulisser la baie.

Paul ferme derrière lui, avec volupté d'autoritaire, la porte d'un bureau de classe communale.

- Alleron, il dit, je connais son cousin j'ai fait l'unif avec lui. Assieds-toi.

Ma langue fait connaissance avec l'acide aux rondeurs savoureuses j'adore le café. Alleron tourne la cuillère dans la tasse, debout, cul sur le bureau, jambes croisées. Nonchalance de la posture je me sens minable.

- Tu te sens bien, Mève ?
- Tu m'as déjà posé la question.

Le type pose la tasse sur le bureau de bois épais, tre à lui une chaise, y prend place, écarte les jambes, pose les coudes sur les cuisses, croise les mains, me regarde.

- Tu es belle.
- Alleron ?

Paul a l'air de regretter que je n'embraye pas ironiquement. Paul suscite en moi

une mauvaise ironie j'avais envie de ses mains parcourant son corps mais non, il avait le mariage autour du cou.

Pauvre Flavien je me dis. Je t'avais autour du cou. Ça m'oppressait le plexus. Mon clito pour un autre suintait l'ardeur. J'aurais couché avec Paul. Il m'affolait. Le velours côtelé, tout. D'une race supérieure à toi. Qui, brave, ee mettais au golf. Une balle toute petite.

– Alleron auditionne, dit Paul. Il veut des jeunes autour de lui pendant sa campagne.

– Quelle campagne ?

– Les élections de l'an prochain.

– Il n'aura pas Hector.

– Guillaume Alleron attend de moi que je te convainque.

– Il y a des conditions.

– Cela va de soi.

Paul allonge les jambes, croise les bras.

– Quelles conditions, Mève ?

– Tu m'invites au restaurant après les examens des gosses.

(Je me sens minable)

– Nous pouvons dîner un de ces jours si tu le désires. Nous sommes célibataires toi et moi. Une semaine sur deux je n'ai pas la garde de Jenna.

Paul caresse les veinure de velours sur le devant de ses cuisses.

– Nous pourrions, il dit, passer la nuit ensemble.

(Allez Mève, sors-les tes yeux d'Ava Gardner).

– Tu me regardes, dit Paul, comme un poisson dans son bocal. Je ne suis pas un pêcheur. Vraiment, tu m'as l'air terrorisé.

– J'ai fantasmé sur toi, je dis. Maintenant, plus.

– Tu as quelqu'un ?

– Plusieurs.

(Ne relève pas, Mève qu'il s'agit de tes enfants).

– Je ne veux pas, je dis, qu'Hector figure sur une photo, sur le net, à la télévision.

– Inenvisageable condition.

Paul reprend la posture précédente, coudes aux genoux. Mon téléphone dans la poche vibre.

– Hector, dit Paul, me supplie de te parler.

– Sans cela tu ne l'aurais pas fait ?

– Depuis le départ de ma femme, moi aussi j'en ai *plusieurs*.

Et d'une voix de chou-fleur crevant sous la sauce blanche :

– Tu es toujours mariée à Flavien.

La porte s'ouvre, synchro, une bonne femme apparaît comme si elle avait écouté à la porte je me lève d'un trait, récupère mon sac, dis dans un bon sourire Merci pour le café. La bonne femme s'adresse à Paul il va m'attraper la manche mais non. Mais non.

Je démarre le moteur, mets la ceinture, le clignoteur, tourne le volant, un gars passe, suis à deux doigts de l'emboutir. Le gars opère des gestes énervés, s'arrêtera-t-il, descendra-t-il de la voiture, m'humiliera-t-il devant l'école tout le monde se foutra aux fenêtres, Paul dans l'assis rira en vingt-six dents, j'entrerai la tête entre

les épaules, reprendrai, tremblante, le volant.
Ma voiture s'éloigne, moi dedans.

55.

Au bureau les filles sont détendues, une guirlande pailletée pendouille au dessus de ma table, quelqu'un a mis du Léonard Cohen.

– Vous fêtez mon exclusion ?

je dis, à Justine, une collègue à la mèche rousse.

– Arrête de te sous-estimer, Mève.

– Anniversaire ?

– Irma veut te voir.

– Qu'on me foute la paix.

– Vas-y *maintenant*.

Dans mon fors plus qu'intérieur je me dis Mon ordinateur est retrouvé. Empruntant le couloir à moquette bleue tachetée d'edelweiss (Irma la fait remplacer chaque année), je chope mal à la cheville. Je m'appuie au mur. Goût dégeu en bouche.

Dans le bureau d'Irma, elles sont deux debout, fines, fluctuantes, propres comme tout. L'une, très blonde, s'exprime en anglais. Me tend la main.

– Birgitt Suskland, lâche ma boss. Ministre suédoise de la culture.

55.

Janice cet été-là faisait savoir à mon père que j'avais réussi mon année à université. J'avais des amis, une curiosité jouissant de ce qu'on lui donnât à connaître, un corps qui exulte quand on le touche.

A la rentrée précédente j'avais fait des cauchemars. Janice avait multiplié en ma faveur les rendez-vous psy et autres sophrologues. Je suppose qu'elle envoyait la facture à mon paternel, qui n'osait se dérober. J'avais parlé de cela à Dorothée, Tu crois que ta mère paie pour moi ? Tu n'es pas sa fille, Mève.

Dans le rêve mauvais, une femme se balançait en bout de corde. J'étais dans la pièce. Je fermais les fenêtres, l'une après l'autre. Je calais ma gueule à raz de sol, sous la porte. Je tendais la joue, guettant le moindre courant d'air. Si la femme dans une robe rouge se balançait c'était de la faute des courants d'air je voulais que cela cesse, ce balancement.

Je geignais dans mon sommeil. Les filles m'entendaient à travers les cloisons dans notre appartement bruxellois. La femme se balançait.

J'avais vu un monsieur Dethée. Un jour d'automne, sale. La salle d'attente était nulle, elle n'était pas pour moi, pas pour celle que j'étais, diffuse, approximative, gourmande. Il y avait trois chaises bleues d'enfant j'eus envie de repartir et puis Dethée avait posé les pouces sur mes tempes, il avait dit des choses après que je lui aie dit des choses, les cauchemars avaient disparus.

– Ton père débarque dans deux jours, Mève. Rendez-vous avec un archevêque.

J'avais *vraiment* regardé Janice ce matin-là. Elle était ma tantine, ma grande sœur, ma fée marraine. Au début j'étais été terrorisée qu'elle me lâche. Et puis, l'habitude avait rogné les dents vampiriques de la peur. La peur, disent les orientaux, est votre

unique ennemi.

A présent je sais que non seulement il y a un ennemi en nous, mais que l'ennemi *c'est nous*.

– Comment tu sais, pour l'archevêque ?

j'avais demandé, grignotant, sur un trognon de pomme, les rebuts de chair.

– Tu vois, tu t'intéresses à ton père.

– Je ne veux pas le voir.

– Un an a passé, Mève.

Janice avait maigri. Elle portait des corsaires bleu marine. S'était coupé les cheveux, les avait blondi, endossait des chemisiers blancs, un rouge aux lèvres que je n'aimais pas. Certes Janice avait-elle une jolie bouche. Mais son revirement *strict* m'inquiétait.

J'avais besoin de fouillis. J'étais heureuse, remplie d'énergie, je flirtais, je riais, je buvais. Je réussissais mes études. Ma mère avait été gobée par les pouces de Monsieur Dethée. Mais, Janice, il y avait cette ligne de flou, qui partait de je ne sais où en moi, *gobée* par l'horizon. Je n'avais pas besoin du pli impec d'un corsaire marine sur toi, Janice. C'était trop tôt. J'avais dix-neuf ans.

J'avais besoin de toi.

– Tu es invité chez l'archevêque, Janice ?

– Je n'aime pas l'homme qu'est devenu ton père.

– Mais il te plaît.

– Tu tiens de lui.

– Pour ne pas dire que je tiens de ma mère ?

Soupir de la seule adulte sur qui j'avais, dans ma vie, pu compter. Je suivais Janice dans la véranda aux tons verts, du vert partout, plantes et coussins.

– Arnold et moi partons pour le Sri Lanka. Deux années.

Je m'étais laissé tomber sur un siège en rotin. Rotin avec du bois incrusté dans les accoudoirs. Plutôt jolis. Les coussins manquaient de moelleux. Je me souviens du moment.

Inconfortable.

Janice lissait son corsaire marine du bout des ongles qu'elle avait laqués orange sanguine. Ce n'était pas l'époque des ongles en gel.

De vrais ongles de corne. Cette femme était un roc.

– Qui va s'occuper de moi ?

j'avais dit.

Ce n'était pas l'époque des mails ni des réseaux.

Ce n'était l'époque de rien qui soit bon pour mon chagrin.

Janice m'avait attrapé la main. La sienne était froide. Comme à l'intérieur d'un tombeau.

J'avais su. Qu'il faudrait que la vie m'accorde désormais davantage que ce que j'avais à lui donner.

Chaque soucis de moi, chaque protection, chaque poésie, je la devrais à la vie. Souvent, par la suite, je m'adresserais en ces mots à elle, à lui, à je ne sais qui ou quoi : Tu es bienveillant avec moi, ce dont je te remercie, nom de merde qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je ne veux pas être ta débitrice. J'ai envie de te rendre heureux. Est-ce mon bonheur qui t'agrée ? Connerie.

– J'aimerais que tu revoies ton père, Mève.

– Je te reverrai toi. Au Sri Lanka.

- Dorothée y sera à Noël. J'ai besoin d'être en famille.
- J'en ai pas, de famille.
- Tu as ton père.

Janice ne me voulait pas dans leurs pieds, à Noël, au Sri Lanka. Je me sentais *rejetée*. Je savais qu'il ne fallait pas le prendre comme ça. Que des gens se torturent à se penser abandonnés. Dorothée m'aimait, et Irène, et Lydia. Dorothée irait bouffer du champagne de l'autre côté de la terre. Nous lui manquerions. Et Janice avait fait pour moi plus que ce que personne ne ferait désormais. A part Flavien.

A part Flavien, Mère.

J'avais accompagné mon père chez l'archevêque.

Le lendemain de la scène dans la véranda verte, plantes et coussins, Janice m'avait laissé un mot contre une bouteille en verre pleine de jus d'orange. Tu viendras l'été prochain au Sri Lanka, Mère que j'aime.

Ne jamais douter de ceux qui nous ont montré qu'ils nous aimaient. Même quand leur attitude n'est pas celle que nous attendons d'eux. Putain de bordel de cul.

Janice m'avait filé son corsaire marine, son chemisier blanc. Avait fait venir sa coiffeuse, qui m'avait blondi les cheveux. Janice avait laqué mes ongles d'orange sanguine. M'avait filé des escarpins, trop grands. Dans le bout j'avais foutu du papier de toilette. Non, non, tu ne peux nager dans des chaussures devant un archevêque, Janice avait dit. Je porterais donc des espadrilles à talon compensé aux lanières dorées.

La coiffeuse m'avait fait des crans. Rouge aux lèvres, un discret, de Dorothée, framboise. Rien aux yeux, avait dit Janice elle avait appelé sa fille, elles m'avaient prise en photo, époque où le digital n'existait pas. Clichés papier. Bonheur que je voulais coûte que coûte. Malgré la ligne floue. Malgré mon appétit d'amour démesuré. Malgré ma solitude au dedans.

- Tu effaceras le rouge sur tes lèvres,
- avait dit mon père m'ouvrant la portière, loin de Janice et Dorothée qui nous saluaient du perron.

56.

- Votre boss dit que vous ne viendrez pas à Stockholm, dit la très blonde ministre suédoise. Et comme j'étais de passage à Bruxelles.

Quadragénaire, pantalon blanc, tee-shirt blanc, sandales plates aux lanières de cuir où sont alignés cinq doigts de pied parfaits aux ongles dorés. Elle m'attire dans un coin du canapé jaune d'Irma.

L'autre femme s'adresse à ma *boss*, à quatre mètres de là. La blancheur ricane sur chacune des dents dont l'arc est fabuleux.

Dire que je suis de noir vêtue, que mes dents sont de travers, que mon ordinateur a disparu, que Paul couche avec plusieurs femmes pourquoi pas moi vas te faire enculer, dire que ma fille est enceinte, que Léo s'éveille à la vie Balthazar ne sera pas là,

Balthazar qui devient l'homme que je supputais qu'il deviendrait, sur qui l'on puisse compter, après tant de déceptions infligées les fallait-il vraiment, dire qu'Isadora, bien nommée en hommage à Duncan, danseuse dont la liberté ne fut pas entravée mais fulgurante, que mon Isadora est en échec scolaire,

qu'Hector est embarqué sur une mouvance politique,
en parler à Flavien, qu'il se renseigne j'en peux plus, là,
et la blonde Birgitt qui parle dans un anglais victorien suave bienveillant,
cascades de pureté lui sortant du regard, âpreté de granit, excès d'ensoleillade à
quoi je suis capable d'être réceptive,
il y a l'orthodontiste, le neuropsychologue, les stages d'été,
les attestations à envoyer par mail à la mutualité pour cela il faut introduire la
carte d'identité dans un appareil orange, ça marche une fois sur deux il faut
recommencer, recommencer,
appeler l'électricien on a failli dans la salle de bain se faire électrocuter, il faut.
Une main douce est posée sur mon genou envolée aussitôt légère comme un
paquet de plumes.

- J'adore votre papier sur les prisons, dit Birgitt la très blonde. L'exercice
d'écriture des détenus, les concerts organisés, cela vous a échappé n'est-ce pas, je
veux dire, que cela aurait du succès ?

L'autre femme suédoise, je l'entends demander du thé à Irma. Je me tourne sur
elle, sur la femme,
des éclairs sortent du regard d'Irma,
la femme l'entraîne hors du bureau on ne refuse pas un thé au ministère.

- Cela fait des années, dit Birgitt, que vous travaillez ici.

Le vernis doré aux pieds m'hypnotise. Un coussin se glisse entre mon dos et le
dossier. Pile à l'endroit idéal. Je m'accorde à celle que je suis. L'éphémère a du bon.

- Je voudrais, dit la ministre, renouveler l'expérience dans mon pays. Je sais
qu'il est nécessaire de partir de la source. Vous êtes la source, Mère.

Orthodontiste, électricien, Flavien pour Hector, qu'il tape une bonne fois du poing
sur la table.

- Vous voulez du thé ?

dit la personne blanche aux ongles de pieds dorés.

- Je veux la paix,

je dis et putain deux larmes coulent. La femme se lève, ouvre la fenêtre, un merle
chante dans la cour arrière. Je me mords la lèvre inférieure.

- Votre patronne vous paie combien ?

elle dit.

- Mille huit cent cinquante euros.

- Damn shit,

dit la scandinave en camionneuse j'aime.

- Je vous propose, elle dit, six mille euros en plus des frais, déplacements,
hôtels, repas. Si vous avez besoin d'une voiture, je vous trouve une voiture, une
carte essence. Contrat d'un an. Cet été vous travaillez trois semaines à l'ambassade
de Suède, ici, à Bruxelles, avec une dizaine d'acteurs sociaux et des artistes suédois.
Ensuite dix jours par mois dans les différentes villes de mon pays où il y a du
carcéral.

- Quelqu'un d'important pour vous a-t-il fait de la prison ?

Birgitt la blonde se gratte le nez, les ongles de la main ne sont pas manucurés.

- La réponse est non, elle dit. Enfin, c'est compliqué. Vous êtes la seule à me
poser la question. Mon père a fait de la prison. Dix jours. Un malentendu. Je crois.
Reconnu coupable. Malversation.

Je n'ai pas à demander ce que le père de Birgitt est devenu. Je le vois dans le regard

de cascades il vomit du sang noir.

57.

Samedi.

– Cinquante mille, en dix mois,
dit Hector je le trouve fatigué. Il porte un épais peignoir marine.
Un jour Flavien, qui en portait le matin, a dit Nous sommes la famille des
peignoirs.

Je n'en porte jamais.

Je flotte dans une robe vieux rose, elle cache mon épaisseur. Mes pieds, nus, sont
glissés dans des escarpins haut talonnés. La vie ça tient à quoi. Une illusion de
hauteur. Une illusion, ça *fonctionne*.

– Je n'aurais pas du parler de ça,
je dis, me versant un café.

Sur l'écran du smartphone mon index droit touche le pictogramme en forme
d'enveloppe, je porte la tasse aux lèvres, le café produit sur mon corps l'effet d'une
sensuelle rumeur, je cabre les reins, Paul m'écrit. Sensuelle n'est pas le mot. Mon
corps est *habitué* au café. Premier élément, à l'aube, qu'il ingurgite. Mon corps se
réjouit du rituel.

L'index hésite. Ou Paul revient avec ses histoires d'Alleron. Ou il affirme que, des
plusieurs, je constitue le Graal.

Mon cul.

– Avec ton fric, dit Hector, on s'offrira une nouvelle cuisine je fantasme sur
les tiroirs coulissants.

Mon fils étale sur la tranche de pain quatre millimètre de pâte à tartiner. Chaque
fois je rachète cette saloperie. Mes gosses eux-mêmes le disent, Arrêtons de manger
du choco. J'en rachète. Sans huile de palme. Bio, quand mon compte bancaire est à
flot. Hector étale.

– Tu fantasmes sur quoi d'autre ?

je dis.

Ce soir je suis invitée aux cinquante ans de Noé. Sa femme est une bonne copine.
Je dormirai chez Lydia. A Bruxelles. J'abandonne le navire. Cela ne me plaît pas
tant que ça. J'aime me réveiller le dimanche quand la maison dort. J'écoute France
culture, un podcast. J'écris. Je tends la main le café est là.

– Je fantasme sur une société meilleure, dit Hector. Un société comme la
veut Guillaume.

– Un pote de l'école ?

– Tu es *sardonique*, maman.

– De qui tiens-tu le mot ?

– De Guillaume.

– Un pote ?

Hector pose la tranche de pain sur la table, pas sur une planche à tartiner comme je
le préconise, ils s'en foutent, mangent direct sur la table, pourquoi *ça ne marche
pas* comme je l'entends c'est pourtant simple.

Non ?

– Plus ton aversion pour Guillaume Alleron est forte, Mère, plus elle m'est
bénéfique.

- Tu fais allusion à tes notes scolaires ?
- A mon épanouissement.
- Tu n'étais pas épanoui ?
- On ne l'est jamais assez.
- Je suis épanoui.
- N'importe quoi.

Gladys descend elle est maussade ou mal réveillée mieux vaut pas demander.
 Quelqu'un l'a déposée en voiture au milieu de la nuit. Mieux vaut pas demander.
 A table, elle repousse le pot de choco.

- Myrtille bio ?

Lui demande le frangin il se met debout.

- Bonjour, toi,
- dit la sœur à son petit.

- Fromage ?
- il demande, énamouré.

- Bonne idée,
- elle dit et me regarde. Un sourire naît.

Je me sens de trop.

S'exiler. Le grand salon est humide. Mon bureau idem. Il pleuvine, ce matin.

- Isadora, elle est où ?

demande Gladys.

- Au lit avec son tél,

dit Hector. Il pose devant sa grande sœur trois fromages j'en gardais un pour moi.

- Maman, dit Gladys, Isadora ne va pas bien.

- Échec scolaire,

dit Hector. Il redresse la nuque j'en jurerais.

- Où est Léo ?

je dis.

- Chez Balthazar,

dit Gladys.

- Mais, l'amoureuse ?

- Mariée,

dit Gladys elle tranche un morceau énorme de *mon* fromage.

Je prends place dans le fauteuil de Léo. Le poêle a du mal à prendre. Je consulte mon smartphone. Deux messages de copines qui se rendent à la fête ce soir. Louise en sera. Elle m'aime d'une constance approbation, Louise.

- Ne te fais pas de soucis pour Isadora, me dit Gladys. J'ai parlé avec elle. Son apprentissage a calé pendant la crise sanitaire.

- Toujours sur son smartphone,

dit Hector il boit un thé. Ce qu'il ne fait jamais.

- Nous étions tous sur nos écrans,
- rectifie Gladys, je la vois de dos.

- Moi, les filles, dit Hector, j'ai décidé de remettre à flot ma capitainerie. J'ai parlé à ma titulaire. Elle aime bien Alleron. Elle dit Tu es intelligent Hector. Ce qui est une redondance, mais soit.

- Redondance ?

dit Gladys sa voix traîne.

- Tu es + intelligent + Hector, trois fois la même chose.

- Maman, tu es où ?

dit Gladys elle se retourne, se lève, se pelotonne sur mes genoux.

- Ça va, toi ?

je glisse dans l'oreille tendre.

- J'ai du mal avec le départ de Balthazar. Papa me manque. Je me fais du soucis pour ma petite sœur et aussi pour la grande.

- Tu as des nouvelles ?

- J'étais chez Aline et Zoé, hier. Zita nous a parlé par vidéoconférence.

- C'est Aline qui t'a ramenée ?

- Ne fume pas ne boit pas.

- Sauf beaucoup de temps en temps.

- Elle vit à huit kilomètres.

Le corps de ma Gladys, boulonné au mien.

- C'est chouette, je dis, que ta sœur t'associe à son épreuve.

- Normal, elle me choisit pour marraine.

Un vertige de clous m'arrache à l'artificieuse quiétude. C'est quoi le problème, Mère ?

- Zita t'appellera, maman, ne t'inquiète pas.

Puis, se dégageant de l'étau ce qui me permet de respirer, les clous tombent sur la terre battue insignifiants :

- Tu es engagée par la Suède ?

elle dit.

Je repousse ma fille en or, conciliatrice, déterminée. La seule à me parler avec tact de ce que, à propos de moi, je n'ai pas envie d'entendre.

Gladys embrasse son frère, le chatouille, ça rit.

Ils se réjouiront que leur mère ait *un vrai job*. La Suède. Le fric.

Pas ce que je veux.

Pardon ?

Qu'on me foute la paix. Je veux être *chamboulée*. Je ne veux pas des perspectives rectilignes faisant fis de ma féminité. Je veux la foutre quelque part, ma féminité. La partager. Que ça vibre.

- On va être tontons,

dit Balthazar il entre avec fracas dans la cuisine suivi d'un Léo souriant.

Ça check. Ça crie. Ça bouffe.

Léo se plante devant moi. Je me lève, lui cède le fauteuil près du poêle.

- Reste, Mère, il dit. Je voulais te dire. Je vais bien. Je vais être tonton.

Silence à l'entour. Gladys se lève. Pose la main sur l'épaule du frère noir. Ne dit rien.

- Déso, fait Hector, j'ai rendez-vous by phone avec un gars de Guillaume. Mesdames, Messieurs.

- Maud ne veut pas divorcer, pas pour le moment,

dit Balthazar devant la cuisinière au gaz il casse deux œufs dans une olive en huile. L'olive frétille. Les œufs s'évalent.

La vie, c'est pas que des emmerdes.

58.

Louise danse seule, elle rit, s'adresse par bribes à deux gars que je ne connais pas la trentaine pendouillant vers le quarante. Louise s'agite, haute-bourgeoise, dans une robe jaune de taffetas courte, épaules dénudées. Cheveux mi-longs acajou tirant sur le blond, des mèches sans doute. Hâlée. D'une sophistication *naturelle*.

La pièce est bas de plafond, dix mètres sur dix, poutres de bois. La mère de Noé prête sa maison. Les meubles sont poussés contre les murs. Sur une table large et longue vêtue de coton blanc sont allongés des plats aguicheurs. Jeunes pousses/pignons/lamelles de betteraves. Saumon fumés/brins d'aneth/blinis. Quinoa aux orties/citron confit. Fromages dégoulinant celui-là me mettent en appétit.

– Chérie, dit Louise, il était temps que tu rappiques.

Je porte aux lèvres le verre de pinot gris. Une idée à moi, le pinot gris. Plutôt que le crémant. Raison pour laquelle, peut-être, Noé m'invite-t-il. Malgré que Flavien n'en soit pas. Noé, Flavien : les messieurs de ces dames. Manches retroussées, sympathie osseuse je veux dire solide, on parle de rien en ayant l'air de rien, pendant que ces dames plongent leurs fébriles mains dans les moraines de l'âme.

– Tu te sens belle, Mève ?

dit Louise.

– Ça va,

je réponds.

L'ivresse fond en moi mieux que la banquise en l'océan sous le soleil torride.

– T'es sûre ?

– Parce que je suis en noir ?

– Elle te va bien, cette minirobe.

– Accouche.

– La dentelle, tout,

elle dit me palpant.

– Il se passe quoi ?

– Dorothée est bourrée.

– Joyeuse ?

– Bourrée, Mève. A neuf heures du soir.

– Il est là, ton amant ?

Louise baisse les yeux. Taille de mannequin. Cinquante ans. Maquillée à peine. Botoxée. Cheveux satin.

– Qu'est-ce qu'on fait, elle dit, pour Dorothée ?

– On s'inquiète.

Je cogne mon verre contre le sien. Je suis enlacé par une copine (c'est fou ce qu'on s'enlace, entre filles), contourne le buffet, mes doigts sont happés par une salade de calamars morts, cuits, comestibles ô combien, je déglutis, franchis la porte du bureau. Noé, au téléphone.

– Elle ne va pas bien,

dit Lydia elle m'embrasse avec ennui.

– James arrive, dit Noé. Il était dans son bain, le con.

– Il a droit.

Ces deux-là ne s'entendent pas.

J'aime bien Noé. Le matin il presse un demi-citron dans son café.

– James est invité, Lydia. C'est mon anniversaire. Je le connais depuis la fac

de médecine.

– Si tu le dis,

fait Lydia qui n'insiste pas sur le fait que tout le monde sait. Noé est avocat et non médecin comme l'était son père ; qu'alors, première année de médecine, il fit son Rocambole (voiture volée à une voisine de ses parents, au milieu de la nuit, sur la côte d'Azur) avant de se ranger ; mère très catholique, Noé lui doit de nous y trouver ce soir, la mère est dans son lit, là-haut, avec un bréviaire qu'elle tient de sa grand-mère, baronne pluricocue.

Lydia allume une clope ouvre la fenêtre du bureau se glisse sur le balcon on ne la voit plus.

Noé m'embrasse. Lèvres ventouses.

– Dorothée, je dis, n'a pas besoin de James.

– Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose, dit Noé. Elle n'ouvre pas les yeux.

– Elle ronfle, imbécile,
dit la voix du balcon.

– Joyeux anniversaire,
je dis à Noé, dans un sourire large comme la ceinture du peignoir de mon fils cadet qui sera député. Je file à notre hôte mon propre verre auquel il s'abreuve cul sec, anus dilaté.

– Désiste James,
je dis.

– Elle ronfle,
lance Lydia du balcon.

– T'inquiète,
je dis, posant une main distraite sur la buveuse derrière moi affalée.

– Ciao, Noé,
dit Lydia sa main agrippe un pan de velours rouge foncé.

Trois mecs, pantalon, chemise, pas tee-shirt, débarquent bon enfant, entraînent l'avocat, ta mère peut mourir en paix Noé.

– Il me gonfle mais il me gonfle,
dit Lydia.

– Un truc que j'aurais pas suivi ?
je dis à Lydia je la connais depuis trente ans.

Louise qui rapplique dit On va pas laisser Dorothée comme ça. Lydia répond à cela, assez sèchement je dois dire : On lui fout la paix. Louise s'en va.

– Je crois, dit Lydia à propos de notre Dorothée, qu'elle a dans l'idée de se marier.

– Avec un type non divorcé ?

– Ça fait cinq ans, Mève. Et oui, ils s'aiment.

– Pourquoi boit-elle ?

– Toi-même tu à picoles.

– Tu me dis ça, à moi ?

Mon verre me manque. Noé est parti avec.

– Tu fais gaffe, dit Lydia, parce qu'il y a tes mômes. Dorothée n'en a pas.

– Si tu le dis,

fais-je n'insistant pas sur le fait que tout le monde sait. Dorothée rêvait avoir des

gosses, comme sa mère, quatre, qui, militante communiste, vendait des antiquités dans le quartier chic du Sablon.

– Une coupe est glissée dans ma main, c'est Guibert le frère de Noé. Avec Guibert j'ai dansé, oh, il y a dix ans. Mon corps se souvient.

– Tu vas bien ?

il demande. Sourire inodore. Je veux dire, pas sexy pour un clou.

Cesse Mève, avec les clous.

– Toi ?

je dis à Guibert ce seront nos seuls mots pour les dix années à venir je regarde Dorothée. Une bave s'écoule du pli de bouche. Le Christ tombe face la première les clous s'incrument dans la terre, on ne parvient pas à relever la croix. On laisse tomber. De toute façon c'est mort, pas vrai ?

– On va la perdre,

dit Lydia elle s'assied sur le bout de canapé que permet le corps inerte de Dorothée. Lydia est vêtue d'une jupe et sa veste d'un vert bleu je dirais franc, une horreur sur quelqu'un d'autre qu'elle, Lydia est belle, c'est injuste, c'est mon amie.

– On ne la perdra pas,

je dis au Christ réclamant qu'on redresse la croix.

Je bois le contenu du verre tant qu'il est frais, Noé m'a pris au mot. Pinot gris. Top qualité. Il y en aura toute la soirée sauf que les gens ils passent au rouge moi non. Je mélange pas.

Mon erreur est de l'avoir fait, sur le tard. Mélanger un fantôme avec la vraie vie. Regarder les épaules jolies de Flavien avec une cérébrale fougue non venue de lui. Caramba.

Je m'installe cul au sol, dos contre le canapé où gît ma Dorothée, à qui Lydia caresse le front. Lydia qui ne boit pas, même quand en Ardèche nous avons toutes mal aux pieds.

Irène n'était pas dispo ce soir, c'est une ex de Noé, Noé fait semblant de rien avec Irène. Il la pelote, en société. J'aime la tonalité fausse que produit à mes yeux leur dissociation.

J'étends les jambes, ouvre mon sac, consulte le message de Paul. A toute déconvenue je me tiens prête. Je scanne, rapidos. Phrase unique. Mon cœur se serre j'aurais aimé du texte. Courage, ma fille. Reviens en arrière. Ouvre les écoutilles.

Je crois que j'aime tout de toi, Mève.

Mève sait que les mots sont des outils. Un outil, tu le laisses là et tu l'oublies.

– Si on dansait ?

je dis à Lydia. Je vois à son sourire qu'elle a envie aussi. Moi qui n'aguiche plus comme il m'est arrivé, parfois, de le faire, je traverse la pièce d'un pas victorieux (le cow-boy vise le cœur avec une telle facilité),

j'attrape trois cadavres de calamars leur jus tapisse mes lèvres ma langue s'endélice, je me penche vers la console audio augmente le son, hisse les bras saute crie vomis les clous sur quoi dansent avec moi des Marie sans hymen alléluia.

59.

– Signe-toi,

mon père avait dit. J'avais doublé sur la gauche le bénitier dont j'avais effleuré le rebord de pierre luisante, tant de mains, tant de mains, sans avoir plongé la mienne.

Avec nonchalance, mon père aurait dit *arrogance* mais il était en obligation de sourire nous nous trouvions à l'orée d'un édifice religieux, catholique pour être précis, noces de la fille d'un de ses potes comme lui amoureux de Jésus (chercher l'origine homophobique en la pastille de pain sucée par la langue du mâle chrétien).

– Je veux t'entendre prononcer le mot *amen*.

J'avais dit amen à forte voix. Deux femmes vieilles à large chapeau s'étaient sur moi retournée l'une vers la droite l'autre vers la gauche, fronts à se toucher. La première était revenue à la croix devant elle cesse Mève, l'autre m'avait adressé un sourire sa peau était fripée comme une nappe de fin de bal, merveille d'énergie prête à bondir.

Pourquoi je te parle du mariage, lendemain de la visite paternelle à l'archevêque? J'avais alors enterré mon père. L'idée d'avoir un père. Dans quelles circonstances ? Oh, brouilles.

C'était la nuit des noces. J'avais bu, ce qu'il ne m'arrivait pas. Pas à ce point. Je chancelais sur des talons aiguilles ceux de Janice non pas du papier de toilette dans le bout mais coton bio de Dorothée moi je me démaquille au savon avec les mains. La minirobe noire non moulante (culotte de cheval, celui de Zorro) me rendait forte d'un évasif dont j'aimais me draper, dans la zone de Tornado, ourlet (bien) au-dessus du genoux.

J'étais en colère, à cause de la meringue qui servait de tente au corps de la mariée, en colère contre mon père qui souriait n'arrêtait pas de sourire. Un convive assez beau s'était retrouvé face à votre servante, je l'avais repéré dans l'église, je connaissais le goût de la chasse, question hormones, ainsi la vie m'avait-elle fabriquée,

chasser me plaisait mieux que faire connaissance avec mon cerveau puissant saloperie d'hormones,

maintenant c'est trop tard,

Flavien ne reviendra pas, Zita devient mère, Dorothée se noie,

j'avais attiré le type dehors il s'était appuyé contre la voiture américaine louée à la journée (pour le cul de la mariée et celui du marié obligés de sourire toute la sainte journée), un coin obscur, on entendait la musique ils avaient opté pour une playlist années quatre-vingt, j'avais ôté ma petite-culotte, baissé le froc du type il s'était laissé faire, *Vincent* un truc du genre, je m'étais assise sur le chrome du capot, empoigné la bite de Vincent,

ivre de viol, d'altitude en plein air, de plaisir aigu comme le couteau du boucher.

Ma plus rugissante envie de me faire pénétrer. Jamais, depuis, égalée.

Mon père avait dit Viens. Vincent ou André ou Bertrand avait déguerpi.

Plaisir taillé pour durer jusqu'à plus soif. Tel est le désir. Recelant d'inattendues prolongations. Comblant le corps-son-frère d'une si forte victoire (le cow-boy baise la pute dont la voix est Maria Callas),

si forte victoire que le corps grandit hors de la sphère où la nature l'assigna.

Le corps *théophanise*.

Dans la voiture de mon père je m'étais tue. Nous logions dans un gîte avec les autres convives. Mon corps-mon-frère était ivre de fatigue. Malgré cela, malgré la

rase campagne, malgré la courte robe et pas de tong dans un sac, j'avais marché dans la nuit à la recherche d'une aurore.

Je n'ai pas revu mon père.

60.

Mais j'avais un frère.

Je ne parle pas de mon corps.

Je parle d'un corps non étranger au mien.

61.

– Pourrais-je parler à Alec ? Je suis sa sœur.

– Impossible, Mademoiselle.

62.

A deux ou trois reprises, j'avais tenté de joindre Alec. J'avais contacté Marianne, la meuf à laquelle mon père faisait de temps à autre allusion. Marianne m'avait dit, au téléphone, d'une voix cristalline belle comme tout :

– Alec refuse de voir quiconque. Il saute à la gorge de ton père. Ne t'en approche pas, Mève.

J'avais pris au mot la Marianne.

63.

J'étais diplômée, Flavien lâchait un soir à deux heures trente du matin, devant les copains, qu'il se verrait père de mes enfants, nous trouvions une maison, y plantions des mélèzes, placions des bassines de métal sous les fuites du toit, sautions dedans avec Edgar puis avec Zita, Flavien nous réchauffait avec des crêpes au Grand-Marnier même pour les gosses, nous nous endormions, bienheureux, devant un épisode de Flipper le dauphin, le bonheur même recommencé n'avait pas de fin.

64.

Huit années passèrent.

Un matin au bout du fil j'eus mon frère.

65.

Dimanche.

Je tire les lourds rideaux de velours bleu gris, le soleil entre, exquis voyageur, dans l'ancre qu'est la grange, vaste salon où jamais nous n'entrons. Murs de briques anciennes, non plâtrés, plancher de lattes dures, filets d'araignées.

Je m'y trouve dans une robe bleue électrique, vaporeuse, aux manches évasées. Trop tôt pour l'alcool. Maudite discipline.

Je devrais m'inscrire dans une troupe de cyclistes. Ils acceptent les femmes, ces

gens-là ? Ou assister une couturière dans la réalisation de patrons que je lui aurais soumis. Ça m'arrive de visionner des robes que j'adorerais porter. La couturière mâcherait du chewing-gum je lui tournerais le dos. J'entendrais les bruits de machine, le fils qu'on casse, le frissonnement de l'étoffe. J'écrirais.

Je pourrais en faire, des choses.

Vous vous dites jamais ce genre de truc ?

J'allume un feu dans la cheminée pour cela je gratte quatre allumettes la défaite n'est jamais loin. Un baffle m'attend sur le meuble blanc de la cuisine blanche, il est chargé, miracle. Deux mètres plus loin se trouve mon téléphone, il est chargé, miracle. J'écoute Montand devant le feu et le soleil vient.

J'ouvre un livre en langue anglaise.

Ça m'ennuie, la perspective de causer dans cette langue avec les scandinaves. De paraître plus bête que je ne suis. La langue française c'est mon taf. Les mots viennent, sans que je réfléchisse. Par instinct. Ils précisent le réel, y collant un bleu lapis-lazuli, un thé vert à la menthe, un rouge à lèvres qui déborde. J'ajoute la honte pic à glace, une espérance gruyère, un plaisir d'enfant.

Mes lectrices en veulent encore. Elles m'écrivent des mercis. Leurs lettres font paraître fades mes ambitions qui sont d'en foutre plein la vue d'une manière singulière n'est-ce pas.

Le livre en anglais dégringole de ma robe vaporeuse bleu électrique aux manches évasées. La cheminée refoule, offrant un brouillard. La maison dort.

Que fait Flavien ? 1. Il joue au golf 2. Il consulte ses mails 3. Il en est au brunch, croissant plein la bouche Flavien adore les croissants pas les pains au chocolat.

S'il en est au croissant, non, au mail, je lui fais une proposition indécente.

Je compose le numéro de l'ex-mari sur le torse duquel ma tête reposa des années, j'étais la première, devant Flipper le dauphin, à m'endormir.

– Salut Mève tu vas comment ?

– Tu fais quoi ?

– Je check ma boîte mails.

– Merde.

– Comment vont les enfants ?

– Vraiment, je ne trouve pas.

– Mève ?

– Je ne trouve pas de proposition indécente.

– Ce ne l'est pas de demander des nouvelles des gosses. Tu es leur mère. C'est chouette d'entendre ton son de cloches.

– *Chouette* n'est pas sexy.

– Les cloches non plus j'en conviens.

– Tu vas comment, Flavien ?

Une bûche quitte l'amas approche du bord ce qui enfume davantage l'espace je me lève, téléphone collé à l'oreille que je coince sous un haussement d'épaule, je repousse la bûche je me brûle, la bûche tombe.

– Mève ?

– Une bûche est tombée je me suis brûlée je suis seule avec la fumée.

– J'arrive.

Idiote, je me retourne sur la porte menant à la cuisine.

– Tu voulais une proposition indécente, il dit.

Je pose le téléphone, prend le risque de blesser les deux paumes, jette la bûche aux flammes. La bûche y demeure clouée, shup up Mève.

Je m'assieds dans ma robe électrique vaporeuse, Isadora débarque, Maman t'es folle ou quoi t'as vu la fumée ? Ton père au téléphone, je dis, et elle file vers la cuisine blanche, ma fillette, avec son papa dans le creux de l'oreille.

Montand chante Les partisans, la fumée se dissipe.

– Papa veut te parler,
dit Isadora me tendant le téléphone.

– Mève ?

– Ça fait du bien d'entendre ta voix,
je dis à Flavien.

– Écoute.

– Tu vas me demander un bête truc, j'ai pas l'âme à ça.

– *L'âme à ça*, personne d'autre ne le dit que toi.

– J'ai envie d'une salade de pissenlits.

– Chiche.

– Tu arrives, c'est ça ?

– J'arrive.

– Elle va bien, Charlize ?

– J'arrive, Mève. Envoie Baltha m'acheter une trappiste. Triple blonde.

– Une seule ?

– Je t'aurai toi.

– Papa veut te parler,
dit Isadora me tendant le téléphone.

– Mève ?

– Oui.

– Tu peux me trouver les coordonnées du mec d'Irène ? J'ai besoin d'un juriste.

Je jette au feu le téléphone.

64.

– Maman, dit Gladys m'immobilisant par la manche. Appelle-la.

Hector et Balthazar nous suivent. Fait radieux, dans les sous-bois.

– Où sont Maud et les enfants ?

je dis.

– Ça fait bizarre que tu dises ça,
dit Balthazar.

– T'en veux, des enfants ?

dit Hector dans un pantalon de velours tu parles il fait chaud comme tout.

– Sors ton téléphone,

dit Gladys à sa mère c'est moi.

Les bois pullulent d'oiseaux.

– Je n'ai pas de téléphone,

je dis, avisant Maud en conversation avec Isadora. Léo n'écoute pas. Comme il est dans mes habitudes, je cherche son regard. Léo me le donne. Tout est bien.

– Tiens,

dit Gladys me tendant un téléphone je suppose le sien.

– Maman ?

est dit par la voix de Zita.

J'écarquille les yeux style *Gladys !* et Gladys s'éloigne elle sourit. Balthazar et Hector poursuivent le chemin. Maud apostrophe l'amoureux, qui se retourne, entoure l'aimée de ses bras. La bite qu'il avait dans le cerveau lui est tombée dans la culotte.

– Maman je garde le bébé tu es au courant.

Je réponds par un silence.

– Tu sais que tu es importante pour moi,

dit la seconde de mes enfants.

Marre de leurs revirements. Chaud-froid. Chaud-froid.

– Je dois quitter l'île, dit Zita. Tu m'hébergerais ?

Ils sont cinq à me regarder. Quand je m'en aperçois, ça rit. Ça éclate de rire. Gladys lève le pouce, l'œil incertain. Elle seule sait que je pourrais dire non.

A cause de la liberté que je vois dans l'œil de ma fille, je dis, à voix distincte de celle des oiseaux : Et bien Zita, tu arrives quand ?

Balthazar et Hector de leurs mains effectuent un truc tarabiscoté, Isadora saute, Maud me regarde plaisante.

Léo s'appuie contre un arbre. A l'écart de la famille. Rien n'est joué.

Pourtant.

Dans mon âme incarrossable, je sens pousser des chevaux.

65.

Lundi 6h55.

Nus pieds au sol de lattes jamais vernies, café devant moi, la pluie tombe ce qui me fiche l'âme en berne, ce gris de moi hors de moi,

Hector et Isadora s'écharpent en raison d'une paire de chaussettes, j'ai l'âme fraîche.

8h50. J'attends Irène dans un snack bio il y a un tas de gens en compagnie d'ordinateur à la pomme (même la pomme *n'existe pas*).

Je porte une robe beige je me suis croisée dans un miroir au dessus du bougour bio pourquoi en foutent-ils sachant que leur clientèle a, de moyenne, quarante ans.

Il y aura un problème, Mève, si la vision de toi, réelle, ne correspond pas à *te sentir belle*. Enfile du noir, maigris, du noir aux yeux davantage. Exècre l'imbécile sensation ne pas te reconnaître dans un miroir.

Bannis les miroirs.

– Tu as pris quoi, un café ?

– Cognac,

j'ironise.

– Salut Mève.

Irène n'embrasse pas. Au contraire des deux autres membres du quatuor que sont Lydia et Dorothee. Irène laisse sur la table très au bord il va tomber mais non, son mini sac verni noir qu'elle a payé une fortune j'achète que du toc.

Je suis une fille de toc.

– Il est beau ton sac,

je dis.

– Seconde-main.

Je suis nulle pour deviner. Faut que les êtres veuillent me donner, à propos d'eux, des indices. Un sac n'est pas volontaire.

– C'est quoi ce dépit que je lis sur ton visage, Mève ?

Irène est une ronde à peau ferme, voire boulotte, cheveux blonds d'angelot, bouche en pulpe, œil bleu de sirène. Mariée, trois enfants. Yvon l'épousé est garagiste. Il ne parle pas beaucoup. Irène parle d'alchimie entre leurs corps. Sans ça je me serais barrée, elle dit.

Eut-il une alchimie entre le corps de Flavien et le mien ? Pas de passion. Pas de rugissant désir. Pas de dialogues à faire jouir l'âme. Alors quoi, Mève ?

Une habitude. Belle comme les collines de mon enfance.

Je bois le fond de la tasse, les ongles d'Irène sont parfaits, nature, tout est beau chez Irène mais ça déborde. De ce *trop*, j'ai mal pour elle.

– Pour le moment, je dis, je bois une bouteille de vin le soir, cent cinquante euros par mois, et les bières que je bois avant le vin, disons deux cents.

– Tu sais ce que j'en pense.

– Ton père est alcoolique t'as facile. M'emmerde pas.

– Dorothee est,

dit Irène, tassant son corps de presque-obèse.

– Dorothee, dis-je, traîne son deuil d'enfant comme une heureuse maladie. L'alcoolisme n'est pas une heureuse maladie.

– Tu as vraiment pris un cognac ?

– Il y a quelque chose d'autre, je dis. Incompatibilité avec un médoc. Un truc comme ça.

– Tu l'as eue au téléphone ?

– Laisse un message.

Sans Dorothee, son amitié vertébrale, je serai une voile fantôme que le vent dédaignera.

– A part ça ?

dit Irène, de sa plastique irréprochable même le nez.

– Zita revient elle est enceinte,

je dis.

Irène crache, le café va de sa bouche à ma robe, je souris. Foutue robe. Ira au bac. Jetée aux flammes du sale regard dans le miroir par un matin de printemps.

– Pardon,

dit Irène dans un sourire il crée le mien. Cela d'unique, entre Irène et moi.

– C'est génial,

elle ajoute.

– Sauf que Zita a dans la peau son gourou, visiblement pas le père.

– Qu'en sais-tu ?

– Le mec, ne voulant pas d'enfants, se met en capote.

– Ah.

– Elle y retournera,

je dis.

– S'il veut d'elle.

– Il en voudra.

– Tu anticipes, Mève.

– Je suis journaliste.

– Un journaliste laisse s'exprimer le réel. Si le réel ne s'exprime pas, le journaliste fout des coups de pieds. La matière en apparence endormie ne dort pas. Le journaliste prend note de ce qu'il voit.

– Ce qu'en d'autres temps le réel ne montre pas.

Un homme pas si vieux passe dans le dos d'Irène il me jette un œil ça flamboie. Ma vie, une succession de lumières. Une guirlande.

Ma vie est une guirlande dont la prise est le soleil. Je me comprends.

Une guirlande qui ne sert pas à voir dans la nuit.

Une guirlande qui s'allume pour le plaisir d'être allumée.

– A part ça ?

– Edgar expose.

– Toujours pas de nouvelles ?

– Il est dur, mon fils.

– Crise d'adolescence.

– Il crée, plus que jamais.

– Jalouse ?

Un enfant passe dans le dos d'Irène, sexe mâle, quelconque. Il dit Grand-père ! Grand-père ! en direction de l'homme pas si vieux.

– Je serais envieuse d'Edgar si moi-même j'étais une artiste.

– Nous sommes criblés de démons. Nous sommes des artistes.

Irène dirige une grosse école supérieure de formation en cours du soir.

– Tu écris toujours ?

elle dit de sa voix douce.

Ce que j'aime l'amitié.

– Tout le monde devrait écrire, je dis. Même toi.

– C'est toi l'écrivain de la bande, Mève. Deviens-le *vraiment*.

Envie de vomir nom de merde.

Cesser avec le vin. Cesser avec les clous.

– Fais-toi publier,

dit Irène.

– Je me fais publier. Trois mille lectrices.

– Irma te jette, c'est ça ?

– Tu anticipes.

– La matière en apparence endormie ne dort pas. Le journaliste prend note de ce qu'il voit.

Comment Irène peut-elle se contenter *du seul corps* d'Yvon ?

– J'écris pour d'autres quotidiens, je dis. Je trouverai de quoi vivre.

– Et ?

– Je dis non à la Suède.

A une table voisine, le pas si vieux discute d'un air joyeux avec le petit-fils.

– Je ne te comprends pas,

dit Irène.

– C'est ce que tu aimes chez moi,

je dis.

Je me sens *détériorée*. Je regarde le Pas si vieux.

Ça marche.

La joie *se transfère*.

Je frotte la tache de café avec serviette de papier elle s'émiette.

– Je préfère travailler dans l'intimité, je dis. Toi tes gosses sont grands. Ils chopent leur vitesse de croisière. Les miens m'emmerdent.

Irène a l'élégance de se taire.

– J'ai besoin que les choses soient emportées, je dis. Quand je travaille dans le sens de mon intimité, ça circule. Ça raconte. Ça fluide. Mes gosses, ils contestent la mère que je suis. La mère n'est pas plébiscitée. Elle fait chier, la mère. J'ai besoin de renouer avec la femme en moi.

– Tes enfants te déçoivent ?

– Oui.

Ce oui encule les conventions,. Comme chez chacun de nous, il y a en a. De la foutue bienséance.

Ne dis pas le contraire.

– Va falloir que j'y aille, dit Irène consultant ses messages. On devrait faire ça plus souvent toi et moi, se voir le matin. Tu devrais écrire sur ça.

D'une moue faciale j'interroge mon vis à vis.

– Sur la femme en nous,

dit Irène bouclant le sac de verni noir acheté trois balles en seconde-main.

66.

– Tu as retrouvé ton ordi ?

lance Pénélope une collègue jeune, mince, jolie, pas de maquillage, fine chaîne autour du cou, *une seule* boucle d'oreille un sphinx on dirait.

La fille au sphinx ne se battra pas pour que je garde ma place.

Ne comptez pas sur vos collègues. Ils se tasseront, désireux qu'ils sont de conserver le poste.

– C'est l'ordinateur d'Hector, je dis. Un vieux truc.

Qu'ils ne croient pas que tout soit réglé. Trop facile, hein.

– Irma n'est pas là,

dit Pénélope. Elle est quadrilingue. A visité le monde sac au dos (pas comme moi suivant aveuglément Dorothée). Experte en art contemporain. Ce qu'elle fait dans la boîte d'Irma ? Salaire fixe. Pénélope veut dominer le monde. Des articles de presse la présentent, aussi belle que Lee Miller. Elle a vingt-sept ans.

Oui mais. Dominer le monde signifie-t-il dominer les autres ? Sortir du troupeau, n'est-ce pas cela ? Écraser pour faire sa place ?

Quand quelqu'un réussit quelque part, les autres n'y réussissent pas.

Si tu voyais autrement la vie, Mève ? Une vie qui ne partage pas l'altitude des vainqueurs. Si c'était une question de *regard* ?

Quand tu étais enfant, étais-tu ambitieuse, Mève ? Nenni. Vas vers l'enfance. Elle retirera le poids sur tes épaules. L'enfance est une grand-mère bienveillante.

67.

– Mève c'est Alec. Ton frère. Le petit.

– Je n'ai qu'un frère c'est toi.

– Oh, tu sais.

- Comment tu vas ?
- Oh, tu sais.
- Alec, nom de dieu.
- N'insulte pas le Seigneur, Mère.

Je ne savais s'il y avait là de l'ironie, je ne reconnaissais pas la voix de mon frère, alors j'avais répété On n'insulte pas le seigneur.

A l'époque Flavien était un mari épanoui, qui disait à qui voulait l'entendre J'ai trois fils et trois filles la vie est bien faite. Chaque fois ça me lançait des pics au cœur cette assertion. Il y a des gens qui n'ont pas de fils, Flavien, alors qu'ils en rêvaient, vice et versa. D'autres qui n'ont pas d'enfants alors qu'ils en voulaient, la vie est bien faite *pour toi* il faut taire ces choses-là, par délicatesse, parce que la souffrance rôde.

Tu disais, Flavien, Mes enfants ont foule de copains, devant des gens dont les leurs n'en avaient pas putain, On n'injurie pas le seigneur.

Alec m'avait passé quelqu'un, un homme à la voix mélodieuse, style Jésus est vivant dans chacun des cœurs,

va te faire voir, chéri, avec la bondieuserie,

la bondieuserie a tué ma mère,

la bondieuserie m'a confisqué un père,

la bondieuserie a rendu fou mon frère.

- Alec désire vous voir,

avait dit l'homme avec une croix autour du cou j'allais dire autour du clou, cesse, Mère.

Bah. On peut se marrer. Surtout quand l'image que nous avons de nous est insupportable à nos propres yeux. Non ?

J'avais débarqué avec des bottes de cuir, un pantalon moulant, un pull de mohair gris perle, sur le quai d'une gare quelque part en France, traversé avec un chauffeur noir de peau des zonings criards, emprunté une départementale criblées de pavillons moches, une seconde départementale avalée par des chênaies. Dans un creux, entre deux flancs de verdure inouïe, la voiture avait accédé à un couvent de pierres jaunes, ouvert la portière. Une brise de chèvre-feuilles avait choyé mon angoisse alléluia.

Le chant d'une cloche m'avait sortie du voyage. Comme si j'avais quitté le couvent de mon père la veille seulement.

Cela faisait des années que je n'avais plus de père.

J'avais Flavien. Des enfants petits dociles et rêveurs, tendres, aux objectifs simples comme un cake aux amandes.

- Nous n'avons pas laissé tomber votre frère,
- avait dit un homme à bure. Un curé. Ongles propres.

- Je peux déposer ma valise ?

j'avais demandé, vu m'avait été proposé le logement.

- Il ne faudra pas rester longtemps.

- Une nuit. J'ai des enfants.

J'avais suivi l'homme à la bure dans un large escalier, le bas de sa robe faisait Blop, les sandales de cuir chuintaient, ça sentait l'encens. Ça aurait pu s'énerver, à l'intérieur de moi. J'avais tourné la page. Je me sentais calme. Indifférente. Je m'attendais à ce qu'Alec mon petit frangin soit devenu une ombre.

J'avais raison de me l'être figuré.

– Bonjour Mère,
m'avait lancé un beau jeune homme. J'avais trente-cinq ans, lui trente-trois. L'âge du Christ mort en croix.

S'il n'y avait pas eu de croix mais un diabète ou le choléra, notre occident serait allé à l'hédoniste consumérisme plus tôt, ne vouerait point de culte à la souffrance, la souffrance ne serait pas marchandisée, nous baiserions avec qui nous le voudrions sans que cela n'attriste personne, nous serions libre des clous. Et ne me dis pas Cesse.

Nous avons pris un thé, le chèvrefeuille s'installait autour de la table, repartait par la fenêtre ouverte, revenait les bras chargés, c'était la chambre que j'occuperais. Alec s'y trouvait enfermé, avant que je n'arrive, ses ongles étaient rongés, il était habillé de blanc merde et merde j'aurais mieux fait de lui fourguer le tee-shirt de Flavien où est écrit *Ma femme a du vagin*, celui où Superman est allongé sur le drapeau américain, mains derrière la nuque, ou une de ces foutaises qui allaient bien à Flavien.

Pas à ton frère Mère. Sur ton frère, ça aurait fait tragique.

– Je vais mieux,
il disait et la tasse tremblait.

– Que t'ont-ils fait ?

– Notre mère est morte. Papa ne m'a dit de quoi.

– Maman a été trouvée dans une chambre d'hôtel, point.

– De quoi est-elle morte, Mère ?

Les yeux enjoués de mon frère n'étaient plus que malaise, style Ils me prennent pour un con qu'est-ce que j'ai fait pour ça ?

– Arrêt cardiaque,
j'avais dit.

Le thé était tiède. Et cette maudite cloche qui n'en finissait pas de gueuler.

Alec tournait la cuillère dans le breuvage. Il ne me regardait pas.

– Je suis touché, il avait dit, que tu viennes à moi.

– J'ai cherché à te joindre plusieurs fois.

– Mais tu n'es pas venue.

– Tu ne voulais pas de moi, tu le disais au téléphone.

– Quinze ans plus tard tu es là.

– Quinze ans après quoi, Alec ?

– Maman.

– Maman est morte je vais bien.

– Papa savait.

– Quoi ?

– Que je voulais devenir prêtre.

– Et ?

– Il a dit Un enfant abusé abusera à son tour. Tu ne peut pas devenir prêtre.

Alec m'avait regardé. Il avait tendu les bras vers moi. Je m'étais approchée de lui, genoux au sol. J'avais pris son grand corps contre le mien. Il s'était glissé hors du fauteuil en osier vers le sol, s'était tapi contre mes entrailles, pleurant avec une voix de geignant.

C'est quelques jours après mon retour que Dorothee nous avait fait marcher dans les Cévennes. Comme j'avais mal aux pieds, j'avais picolé chaque soir. J'avais

continué. Quelques années plus tard Flavien se mettait au golf. Quelques années plus tard Hector rencontrait un homme politique aux valeurs vernissées. Je ne voulais pas de la Suède.

Je voulais écrire. Mes démons le réclamaient. D'urgence.

– Il se figure avoir été abusé,

avait dit le père prieur, me raccompagnant à la voiture.

– Son désir de prêtrise est intact.

– Nous l'avons revêtu de la bure. Vous l'avez vu hier soir, aux complies ?

– Je n'y étais pas.

– Votre père dit qu'Alec a toujours été fragile. La mort de votre mère l'a dévasté. Le Christ recollera les morceaux.

– Votre Christ est mort. Il ne peut rien pour nous. Encore moins pour mon frère.

– Dieu vous garde,

avait dit le prieur dans un sourire de miel augmenté de sucre.

Il me fallut un an pour y retourner.

J'écrivais à Alec chaque mois. Peu à peu, ses lettres s'étaient faites bavardes. Et puis un jour, je me souviens c'était l'été, je venais de passer un mois dans ce que j'appelais *l'engourdissement des temps heureux*, je reçus d'Alec une confession détaillée.

J'avais bu du pinot gris, bouffé de la pastèque.

Je vomis la pastèque dans un bosquet de myrtillier.

68.

Lundi, 13h30. Irma triture un collier d'anneau d'or martelé. Chemisier vert fluo à large col, comme on en faisait dans les années 70'. Front botoxé.

J'ai refusé, quand Irma m'a demandé un papier sur le botox.

– Il sont pas mal, tes expats, elle dit. Faut toujours que tu la ramènes question philosophique, mais soit. J'attends ton article sur le destin. Combien de femmes comptes-tu interviewer ?

– Trois.

– Pas assez.

J'ai cinq splendides interviews, transcrites dans mon ordinateur volé. Les voix sont dans mon téléphone.

Recommencer, Mère.

Octroie-toi les services de quelqu'un qui tape vite. Cerise, la copine de Gladys. Tout problème recèle une solution, fous-toi ça dans le crâne.

– Ça dit quoi, du côté de la Suède ?

dit Irma son parfum est humecté de réglisse.

– J'y réfléchis,

je dis.

– Tu quoi ?

– Pourquoi tu me fous à la porte ?

– Ton succès avec les prisons arrive après des années de tournage en rond. Je préfère te dire merci dans ces conditions. Pénélope te remplace. Café ?

Le dos vert fluo d'Irma s'éloigne. Nuque rasée, à la façon des girls. Je ne peux empêcher une émotion de me parcourir.

Je reviens à mon bureau. Par une fenêtre donnant sur la cour, à l'arrière du bâtiment, une vieille secoue un drap. J'aime cet endroit. J'y ai deux copines. Deux midis par semaine, les midis où je suis présente au bureau, nous faisons du stretching à trois pas de là. Au stretching je me suis faite d'autres copines.

Recommencer.

Tu sais quoi ? J'aimerais être amoureuse. Ça passera. Mes enfants tirent la gueule. Ils n'ont pas le cadre que je devrais leur imposer. Flavien ne le faisait pas, c'était moi le gendarme, j'ai plus la force. C'est ingrat. T'es pas assurée de prendre la bonne décision.

Ils ont en eux, ces bougres, des envies qui leur correspondent.

Ouais, et des non-envies.

Balthazar a raison. A force de vouloir foutre un cadre autour de tes gosses, tu ometts de t'en fabriquer un. Il n'y a que Léo qui n'aie pas besoin de cadre.

Ah, ce que j'aimerais que quelqu'un m'offre un cadre.

On appelle ça un père, Mère.

Le tien est en train de mourir, il te le fait savoir.

Gladys réussit son année scolaire. Je la sens floue. Comme moi ce jour-là dans le centre de la France devant un bâtiment de pierres jaunes où mon frère pleurerait de n'être pas curé.

Son père l'en jugeait indigne.

69.

Mardi.

De l'ongle de l'index, je racle le fond du tube. Beurre de cacao. Lèvres sèches en permanence. Hiver, été. Y a-t-il à cela une cause ? Irma appelle ça mon côté *philosophique*. Ne pas réfléchir aux causes. S'armer de pragmatisme. Consommer.

– Je comprends rien,
dit Isadora.

On est la veille d'un contrôle de math. Elle erre dans la maison.

– Tu fais quoi, là ?

je demande, inquisition dans les narines.

– Je vagabonde sur les chemins de ma propre liberté,
répond ma fille de douze ans.

Tu veux répliquer quoi, à ça ? Et bien tu déploies tes plumes de mère, tu es un paon. Fièvre.

– Lave les tomates, tu veux bien ?

je dis, guillerette.

– Je dois appeler Macha c'est pour les maths.

Isadora disparaît.

Si je pleure ? Je me sers une bière.

Léo est enfoncé dans son fauteuil, quelqu'un y a posé une peau de mouton, il fait chaud on est en mai, bon dieu ça carbure à fond.

– Léo, s'il te plaît n'allume pas le poêle. La réserve de bois diminue.

Yeux noirs levés sur moi qui suis en noir, robe courte, manches longues à cacher mes pendouilleries, talons hauts, bière blonde extra fraîche en main. Bonga chante dans un baffle, ce soir Balthazar est des nôtres, il revient de l'aéroport avec Zita. Maud sera là. J'étale sur la table le drap blanc que j'achète par caisses chez

Emmaüs, j'ai volé des roses chez Christa sa voiture n'était pas là je les fiche dans une cruche de métal tout va bien, non ?

– Fait étouffant,
je dis.

J'ouvre la porte de la cuisine blanche comme l'avait rêvé mon père avant moi *sauf qu'ici* il y a une multitude de blancs. Dans la cuisine de tes parents, Mève, un blanc uniforme. Tu croiras en un seul blanc. Amen.

– Tu ressasses, Mève,
dit le black enfoncé dans la peau de mouton il hausse les épaules.

Un début de mal au crâne me bousille la gaieté.

– Qui t'apprend à t'exprimer si bien ? je lance à Léo. Tes profs ?
J'absorbe une gorgée XXL de houblon.

– Où sont les tomates, que je les lave ?
dit l'ange noir.

– Tu devrais écrire ce qu'il y a dans ta tête, Léo,
je dis, cherchant où j'ai posé les tomates je perds la mémoire immédiate, déjà Léo les passe sous l'eau.

– Ce qui existe n'est pas écrit,
dit Léo dans son éternel tee-shirt celui du naufrage.

– Tu veux dire, je fais, qu'on écrit après coup ce qui a déjà existé ?
L'existence serait prééminente à l'écrit ?

– Que signifie *prééminent* ?
dit l'enfant répétant correctement le mot.

– Cela veut dire de quelque chose qu'il est supérieur, non par nature, mais parce qu'il est placé *au-dessus*.

– C'est toi, Mève, qui m'apprend à bien parler.

– C'est toi le philosophe, Léo.

– Les tomates, tu les coupes en rondelles ?

70.

Une joie vient quand, de que nous accomplissons, nous avons le sentiment qu'il devait être accompli.

71.

– Igor !

– Natacha !

– Et si c'est des jumeaux ?

– Moïse ! Mohammed !

– Adolf et Mao, tant qu'on y est.

– Bravo les gars. D'après vous deux à la fois ne peuvent qu'être des bites.

Gladys is speaking. Vénère, quand on lui chatouille le genre.

– Je suis enceinte de six semaines. On en reparlera,
dit Zita.

Le corps de ma fille aînée est emballé de rouge, façon sac. Ça bouffante.

Le trait précis sur le bord de la paupière, à l'orée des cils, lui fait un regard de

pharaonne. Elle et Isadora ont les traits du visage si réguliers qu'on pourrait s'y endormir. Comme sur un drap bien tendu. Si Gladys a quelque chose de rocailleux dans l'agencement facial, son corps a les proportions avenantes. Zita fait un mètre soixante-deux elle le déplore. Perdue dans le sac rouge, j'ai envie de l'attirer contre moi.

Zita est moins affectueuse que Gladys.

– Maman, dit la sœur aînée. Tu me files ta bière ? J'ai la nausée.

Silence des six convives.

– C'est que le bébé est vivant,

je dis, versant le fond de ma bouteille dans le verre devant Zita.

– Une femme enceinte ne boit pas d'alcool,

dit Hector. Veston bleu marine, chemise blanche, cravate bleu ciel.

Je lis dans le regard de Gladys que cela manque de fantaisie. Les propos d'Hector, je veux dire.

– On n'a pas à signifier à une femme ce qu'elle doit faire de son corps,

je dis, servant le quinoa à Isadora elle n'a pris que les tomates et les beignets de choux.

– Maman, dit Zita, ton morveux de fils aura sa sœur quelques mois pour lui redresser le savoir-vivre.

– Tu restes ici, dit Gladys, jusqu'à la fin de ta grossesse ?

Gladys a cédé à sa sœur la cabane de Balthazar, sensé alors se trouver au Vietnam avec Maud. Je crois qu'elle ne mesurait pas les *quelques mois*. Se sert une quantité incroyable de quinoa. Se tait. Balthazar sert contre lui Maud, il se tait. Isadora, renfrognée, subit les caresses de Zita, elle se tait.

– Il manque que Edgar,
dit Hector.

– Et papa,
dit Isadora.

Balthazar se lève, revient avec une bouteille de cidre, qu'il fait pété.

– Jus de pomme, pour le bébé,
il dit.

Ces deux-là ne s'entendaient guère, petits. Zita adore son frère, l'aîné. Edgar. Qui vend des bol de grès à figurines coquines sur les marchés de Southampton et Portsmouth. Où des James et des Mary regardent leurs enfants grandir en espérant qu'ils ne seront pas des chiens.

– Mon départ est remis en question,
dit Balthazar.

Il revient avec une seconde bouteille. J'avise qu'il ne s'agit pas de cidre doux mais brut. 5 degrés d'alcool. Comme ma bière. Moins l'amertume.

J'aime pas le sucre en bouche. L'hostie est sucrée. L'histoire de la vierge est sucrée. Leurs statues de saints et de saintes.

J'éprouve en cet instant la nausée de Zita, le désappointement de Gladys, la terreur scolaire d'Isadora, le machisme pédant d'Hector mon petit, le dédain d'Edgar, l'abandon de Flavien, le silence de Maud, le regard de Léo sur moi posé.

– Comment tu vas, Léo ?

dit Zita elle se débarrasse d'une couche rouge, faisant apparaître deux mamelons sous un marcel tendu à bloc. Rouge, le marcel.

– Léo va bien quand Hector ne l'emmerde pas,

dit Isadora, elle repousse le quinoa vers la face nord de l'assiette.

– Tu ne devais pas partir en juin ?

dit Gladys à Balthazar.

Son visage jouit. L'égoïsme de cette parure me plaît. Gladys, heureuse que Balthazar demeure avec elle cependant que Balthazar le déplore, je le vois au silence de Maud et moi, je.

– Nous avons décidé, dit Maud, de nous séparer. Enfin, Balthazar a décidé.

Mon nid penche dangereusement. Je ne pourrai m'agripper à l'écorce. Je n'ai plus d'ongles.

Maud se lève, glisse sous la table la chaise, du mieux qu'elle peut, Balthazar lui tenant la main, elle, lui embrassant le front. Balthazar serre les deux mains de Maud, Hector racle son assiette, Zita prend Isadora dans les bras, mon fils Balthazar, dix-neuf ans, pleure, Maud opère une tentative de repli, Léo me regarde, Gladys se lève, confisque Balthazar à Maud,

mon corps lourd de cinquante années de guerres et de rires se lève à son tour, va vers la jeune femme mariée qu'est l'amoureuse de mon fils, l'attire dans ses bras.

Rideau.

Le reste ne vous regarde pas.

72.

Gladys :

– Ce que tu es péremptoire, maman.

73.

Le réel est plus fort que la fiction.

Pourquoi faire du réel de la fiction ?

74.

Mercredi.

La porte claque c'est Hector. Le matin, il claque. Isadora dit Grouille ! Elle répète Grouille ! Léo est à l'arrêt de bus le matin il se lève, empoigne son sac, marche vers le bas de la rue. Il se lave et se brosse les dents la veille. Dans ce sens nous avons passé un pacte.

Le matin, Léo est aux aguets. Pas de temps pour le savon à la glycine, la menthe dans le dentifrice, la brosse à cheveux, les céréales d'avoine dans un bol de lait frais. Léo est un lion auscultant le jour. Rien à foutre de sa crinière. Je m'enfonce sous les draps.

Je n'ai rien à dire sur le destin, objet supposé de mon dernier papier pour le compte du journal. Je suppose que les femmes interviewées me diront les choses *sucrées*. Les choses sucrées, j'aime pas.

A propos, pardon. Pour le *ça ne vous regarde pas*. Il m'arrive d'être péremptoire. Une colère en moi, comme un soleil.

Le soleil ne vit pas. Il est.

Manque de flexibilité, chez moi. Cerveau frontal, exécutif, siège de l'inhibition. J'ai en horreur la rétention d'informations. Je hais servir de coffre-fort aux secrets. Cet

inconvenient de ma nature *ne vit pas* en moi. On peut dévier la vie, comme un tuteur sur l'arbrisseau. Cet inconvenient en moi, cette faiblesse, cet handicap, *est*. Lâcheté ? C'est ce que vous pensez ? Je serais non désireuse de contrôler ? Je ne suis pas lâche. Je suis *impuissante*.

Je descends au rez-de-chaussée, attentive au calme. Quatre gosses en moins dans la maison. Un Balthazar que des copains ont rejoint cette nuit à la cabane, à minuit passé. Gladys me l'a dit. J'empilais des assiettes pas le courage de les mettre dans le lave-vaisselle. Gladys s'y collait. Zita dort dans mon bureau avec le bébé sous la peau. Flavien bouffe un croissant ou lit ses mails. S'il bouffe un croissant je lui fait une proposition.

- Tu fais quoi ?
- Bonjour, Mève.
- Elle est là ?
- Laquelle ?
- Ah.
- Je suis seul.
- Veinard.
- T'as les gosses avec toi ?
- Sauf Edgar. Toi non plus, tu n'es pas là.
- Reproche ?

Je me sers un café. Je suis dans ton gros gilet de laine que tu as omis de prendre avec toi à Paris, Flavien. J'ai aux pieds tes chaussons. Le soleil est.

- Qu'est-ce que tu fais ce week-end ?

je dis.

- Nous avons programmé celui de mon anniversaire. Dans trois semaines.
- Ce week-end, tu fais quoi ?
- Ça ne sert à rien, Mève. On a déjà essayé.
- Et je fais une paella ? Aux poulpes ?
- Tu me prends par le ventre.
- A défaut de la bite.
- Mève.
- Quand ça ne tourne pas rond du côté de l'appétit, le désespoir te tombe dessus comme quatre kilos de pain rassis. Tu fais quoi, là ?
- Je m'assieds.
- Tu ne mangeais pas un croissant ?
- Je me curais les pieds.
- Mon père meurt il demande à me voir.
- Tu n'as pas de père, chérie.
- Ne dis pas chérie. Tu leur dit chérie. Je suis unique.
- Je destine le mot à ma seule femme. Ma femme c'est toi.
- Merci de préciser.
- Mève ?
- Tu me parles pour du vrai, Flavien ? Tu te cures les pieds ?
- Je mange un croissant.
- La dernière fois au téléphone tu étais froid. Tu étais *quelconque*.
- J'étales une crème aux amandes, je l'ai trouvée chez un turc. Mon appétit fonctionne. Le tien ?

– Hector et Isadora, ça ne va pas à l'école. Irma me fiche à la porte. Balthazar, chagrin d'amour. Edgar, mépris. Gladys est un peu perdue je crois. Zita n'a pas de père mais garde l'enfant. J'ai oublié quelqu'un.

– Léo va bien.

– Ce week-end tu viens ?

– Régate en Normandie. Les gars comptent sur moi.

J'allais lui demander, à l'homme avec qui nous sautions dans les bassines remplies de l'eau qui passait par les tuiles et puis crêpes au Grand-Marnier pour tout le monde même les enfants puis Flipper le dauphin j'étais la première à m'endormir dans tes bras, Flavien,

j'allais te demander Tu abandonnes le golf pour la voile ? mais voilà qu'Isadora remonte le chemin elle n'est pas montée dans le bus pour l'école. Elle vient de dire dit, longeant mon corps que réchauffe ton gilet de grosse laine Je croyais, maman, que tu étais à Bruxelles.

– Mève ?

– Bon vent, Flavien.

– Mève ?

– Rien à foutre de tes régates. Tu devrais être là. Pas loin de moi. Pas loin des gosses. Bon vent. Sois heureux. C'est toujours mieux, un père heureux.

Un père heureux. Comme était le mien.

75.

Vous arrive-t-il la sensation de poignard dans les poumons ? Effet que cette phrase, que je dis à mon mari, produit sur les miens.

Mon père à moi était heureux.

Quand je fendis la campagne, cette nuit-là des noces de la fille d'un de ses amis, bois humides c'était l'époque des champignons, même les animaux dormaient, bientôt un village se profilait, il était six heures du mat j'avais attendu une heure sur un banc, une boulangerie s'était manifestée à l'odorat, j'avais adoré entendre le craquement du feuilleté entre mes dents, bas collants fléchés, pieds dans des escarpins pas trop hauts mon père ne supportait pas, ni l'amertume, ni le contre-sucré, à lui ce qu'il fallait sur moi c'était le blanc uniforme que réclame la Vierge et sa cohorte de prêtres à la sexualité dérangée,

quand je fendis la campagne cette nuit-là avant de monter dans un bus, de m'endormir dans le velours rouge tacheté de jaune de la compagnie wallonne, nul doute dans mon esprit que mon père était dur à ce point qu'il se sentait dans le bon droit.

Sa fille reviendrait.

76.

Zita débarque. Elle a dormi dans la robe-sac rouge. L'expression de son visage est bouleversante. Si *vraie*. Je me lève, abrupte, pour l'accueillir. Je porte une longue robe d'intérieur, vert anis, filet argent sur l'échancré. Le corps est brûlant, de ma fille aînée. Longtemps que je ne l'avais serré ainsi. Mon petit.

– Café ?

je dis, engageante.

– Envie de vomir,
dit ma Zita comme si elle m'apprenait quelque chose, qu'une femme enceinte au début ne supporte guère d'éléments étrangers à son corps.
J'eus, à six périodes de ma vie, envie de tisane le matin, Zita.

– Tu prendras une tisane ?
je dis.
J'enclenche la bouilloire électrique.

– Fait dégueu dans ce pays,
elle dit.

– Quel pays ?
– Ben, la Belgique.
– Bénéficie d'un climat océanique, qui rare, ne concerne que la façade atlantique de l'Europe occidentale, une petite partie du Nord-Ouest canadien, le sud chilien, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie. Les plus belles forêts au monde.

– Sûr qu'en Grèce, ça manque de Tasmanie.
Zita se laisse tomber dos au poêle de faïence blanc crème. Le poêle carbure.

– J'ai croisé Isadora, elle dit. Normal qu'elle ne soit pas à l'école ?
– Hector décroche aussi,
je dis prenant place à table face à ma fille chérie.

– Hector, lui, côtoie Guillaume Alleron.
– Comment tu sais ?
– Nous communiquons.
– Alors ?
– Dangereux. Edgar l'admire.
Je mets aux lèvres la tasse. Ô ami café, mon soutien, mon allié.

– Ne fais pas cette tête, maman.
– Trop bossé. Je n'ai pas accordé à Hector l'attention qu'il requiert. Je vais baisser la cadence.

– Ta grimace n'a rien à voir avec Hector.
– Irma me fout à la porte j'ai droit à des émoluments. Je me laisse l'été pour réfléchir.

– Maman, dit Zita elle se penche sur moi, creux des seins grand-canyon de part et d'autre du marcel rouge, maman ton inconscient communique avec moi : depuis que papa est parti, ça merde. Reconnais-le. Tu as quoi, comme tisane ?
– Derrière moi, porte de droite.
Le sac rouge contenant deux individualités se meut avec dédain.

– L'eau est chaude,
je dis, m'affaissant sur la chaise, histoire que l'inconscient de Zita le perçoive.
Marre d'être bonniche. Marre de l'instinct de mère agissant en moi tel un chien derrière son maître. Marre de prendre soin d'eux et leurs brusqueries me cinglent. Je me sens coupable, Zita, de n'être pas la mère qu'il vous faut. Je ne peux pas te dire ça. Plus tard. Quand dans ta bouche gesticulera, à son tour, le mot *marre*.

– Tes amours ?
elle demande, plongeant la verveine dans une minuscopique tasse.

– Quatre kilos à perdre,
je persifle.

– Tu es très bien comme ça.

- Je petite, mon enfant.
- Fais du sport, médite, mange vegan.

Non, Zita.

- Tu me racontes, pour le bébé ?
- Pourquoi tu ne méditerais pas ?
- J'écris. Je vois mes amies. Je petite. Mon âme lévite.
- Pas avec nous, tes enfants ?
- Avec vous je me sens carnivore. On ne peut à la fois méditer et imposer aux sucs gastriques l'âme d'une escalope de veau. Ton bébé, Zita, Comment il est arrivé là ?

- Où est le pain ?

Je me lève et avec moi un mètre cinquante de tissu vert anis. Je marche nus pieds sur le plancher Gobertange de bois. Je scie le pain, le glisse dans le toaster.

- Merci, non, dit Zita. Le grille-pain tue les vitamines.

Je presse le bouton *expulser*, attrape au vol le froment qui n'a rien demandé, sinon boire le soleil par un matin d'été, je le dépose devant qui, de son estomac, lui fendillera la monade.

Tout est vivant, bordel. Les fruits, les poireaux, le blé. Agenouillez-vous. Psalmodiez de reconnaissance. Cessez, avec vos recommandations.

- Harold n'est pas le père, si j'ai bien saisi ?
- J'aime beaucoup Harold, dit Zita. Là il se demande ce qui lui arrive.
- Le maître de la résilience devrait s'en sortir.
- Tu ricanes, maman.
- J'adore ricaner.
- Harold ne veut pas d'enfants.
- Tu attends son verdict. C'est ça ?

J'ai prononcé les mots avec dégoût. Je suis lucide, tu sais. Une bonne mère ne joue pas à la gamine. Elle écoute, elle rassure, elle oublie la femme en elle.

Je suis une femme narquoise à qui la vie sourit.

Oui mais, la mère ?

Pas douée.

Pourquoi t'en as fait six, alors ?

Pour l'amour je suis douée. Pas pour éduquer. Je ne suis pas, moi-même, éduquée. Une jument sauvage sans lois. Pauvres poulains.

C'est quoi, ta loi, Mère ?

Je n'ai pas reçu de mes parents l'amour. J'étais faite pour ça. Je déborde d'amour. Un amour tellement fort qu'il ne supporte pas la faiblesse, la tentation, les dérobades. Un amour puissant comme celui de dieu. On m'a mis ça dans le corps. La surabondance. L'infini créateur. Fous-moi la paix.

- Ça va, maman ?

Main de Zita se portant à mon visage. Je me laisse faire. Je baisse les paupières. Je prends la main de l'enfant. Relève les paupières. Je souris.

Tu vois, quand tu veux.

Je vais au grille-main, y fourre une tranche de pain, baisse le levier. Je demeure là pour deux minutes. Toujours long, le temps d'attente, pour obtenir un pain grillé. Vous ne trouvez pas ?

- C'est une longue histoire,
- dit Zita, mettant la tartine en bouche, le reposant sur la planche de bois.

Un amour considérable qu'aujourd'hui je sens revenir. Celui d'une âme supérieure. Une intelligence indéchiffrable. Frappe aux portes de mon âme. Je lui fous le pied au cul. Plus jamais. Plus jamais.

– Tu veux qu'on aille dans mon bureau, je dis, où tu pourrais t'allonger ?
L'enfant acquiesce. Je lui tends le bras. Notre couple quitte la cuisine. Pénètre dans mon bureau. La mère que je suis étend sa fille sur le canapé, dépose sur son corps un plaid, s'accroupit devant le poêle, craque une allumette, se relève, ferme les rideaux, allume la lampe au pied de cuivre, deux cigognes entrelacées, abat-jour jaune curry, lumière tamisée comme on dit dans les magasins vendant des intérieurs à ceux qui ne feront qu'en rêver.

– Merci, maman, d'être là pour moi.
Si mon père et ma mère m'avaient aimée de leur amour humain, s'ils n'avaient pas fourré dans mon crâne que dieu seul était père, un père m'aimant d'un inconditionnel amour, me connaissant avant que je ne prenne conscience de qui je suis, s'il ne m'avaient branchée sur cette idéologie mortifère, d'ordre, d'embaumement, j'aurais eu l'intelligence de l'amour.
Aujourd'hui, je n'en ai que *l'instinct*.
Depuis que j'ai lâché dieu le père, j'en en moi la peur d'être abandonnée. Instinct des âmes inutiles.
Instinct de survie.
Instinct de femme.

– Je t'ai parlé du médecin d'Hydra, dit Zita. Américain. Sur Hydra, à l'année, il n'y a que lui. C'était un soir. La mer était violette. Sur la terrasse de son cabinet, il m'a offert un ouzo. Je suis sur l'île, même l'été, une des rares femme non grecque à en boire. Je suis sage-femme et cetera, je lui ai dit. Le gars actionnait mes hormones juste avec le regard. J'ai bu l'ouzo d'un trait. Il a dit J'ai besoin d'une sage-femme à partir de quand vous êtes disponible ? J'avais mis six mois à faire la démarche, on disait le gars hautain. Harold m'entretient, comme tu sais. Je continue les bracelets.

– Que tu vends par dizaines aux touristes l'été.
– Des porte-bonheurs.
– J'en porte un.

Zita, se redressant sur le coude, dessille les paupières.

– Oh, dit-elle, je n'avais pas vu.
Appui du coude supprimé. Soupir. Regard au plafond.

– J'ai confié à Jack que.
– Jack, le médecin ?
– Le père de mon enfant.

Je t'ai emmenée, Zita, chez ma gynécologue tu avais quatorze ans. Pour qu'elle t'explique. Que tu n'aies pas peur de l'appareil sexuel greffé sur toi. Tu as pris la pilule à dix-huit ans. *Le père de mon enfant*. Je me tais. Une belle association de mots.

– Jack prononce mon nom *Dzita*. Comme j'aime. Harold s'obstine au *Z* de Zavatta.
– Tu as confié à ce Jack que tu avais une envie d'enfant, que ton mec, pas.

Vous êtes ensemble depuis cinq ans, lui et toi.

- Jack m'a signé des ordonnances. Six mois de contraception.
- Le bébé a voulu être là.
- Je ne comprends pas, maman, je t'assure.

Mon enfant pleure. Je m'agenouille, ivre de reconnaissance. Mon corps tassé au sol, contre le canapé, aime, mes mains sur l'épaule de Zita aiment, mon silence aime.

- On a fait l'amour. Sur Hydra tout le monde fait l'amour.

L'enfant renifle. S'essuie le nez au plaid. J'en suis illégitimement contrariée. Rien qu'un plaid. Je lève mon cul deux tonnes, revient avec mouchoirs de papier. Ma fille trombone. Me tend le mouchoir, cernes aux yeux.

Je jette le mouchoir au feu. Reprends place dans le fauteuil brun tabac face au canapé. Porte la tasse aux lèvres. Sors du fauteuil. Ouvre la fenêtre. Par la quelle je jette le café froid. Un merle chante. Tentée de laisser la fenêtre ouverte. La referme.

- Laisse ouvert, maman, tu veux bien ?

77.

Jeudi. 18h. Gorgée d'ivresse. Une bière, légère.

Mève, je crois que j'aime tout de toi.

Un quart d'heure d'écriture. Un mail, en réponse à Paul. J'y vais franco. Je parle de folie, de démesure, de baise.

Pendant trente ans je n'ai pas été cette femme-là.

C'est comme surgissait l'ombre de celle que j'aurais pu être, si je n'avais été recueillie par Janice, Dorothée, le quatuor, Flavien, mes amis.

J'écris. Je ne sais d'où cela me vient. J'écrivais la vie des autres. A présent j'éprouve de dévoiler, à mes propres yeux, la femme ensevelie. Dont le corps pendouille au bout d'une corde. Elle frémit, la femme. Droite comme point d'exclamation. Le point gigote. Il est temps de dépendre, Mève.

78.

Celles et ceux qui écrivent disent *éprouver du plaisir*. Qui jouent d'un instrument. Dansent. Jardinent. Cousent. Fabriquent. Chantent. Peignent. Décorent.

Créer te vaut d'être Dieu.

Quand tu cesse de créer, tu cesses d'être Dieu.

Tu retombes dans l'enveloppe commune du genre humain.

On est tous les mêmes. Des produits de série.

Ce qui nous différencie, c'est la création. Nous créons avec nos démons. Nos démons sont les mêmes, jamais la façon dont nous les mettons au monde.

Dieu avait-il des démons ?

J'émince de petits oignons blancs. Je m'obstine à cuire le poisson en papillote, au four. Où ai-je vu cela ? Sel, jus de citron, huile d'olive, je replie l'alu sur le cadavre sans os du sous-marin en cela supérieur à l'être sur-terrien, je cuis, je ne sais combien de temps au juste, le résultat est toujours dégeu, le poisson a un goût de chai avariée, les enfants n'osent pas réclamer, ils connaissent le prix des denrées, ils sont sympas mes enfants. Parfois.

- Maman, dit Hector, vendredi je passe à l'anniversaire de Lucie.

- Tu revois Lucie?

(Lucie est une amie d'école primaire, alors sa *meilleure amie*)

- Hello Lucie c'est Hector, joyeux anniversaire aujourd'hui le vrai jour. Vendredi tu fais quelque chose j'ai appris. Ah. Vous serez quatorze. Déjà trop nombreux. Pas de place pour loger. Ok.

Hector raccroche.

- Lucie ne veut pas de toi ?

je dis.

- Ils sont déjà plus que c'était prévu.

Un sioux peu engageant passe par là, je ne me méfie pas. On a le droit d'avoir une sale gueule. Je reçois la hache dans les côtes. J'ai mal de l'insuccès de mes enfants.

Quand ils semblent n'être pas conviés. Que je les ressens exclus. Hector en particulier. Il s'impose, dans les groupes. N'a pas vraiment d'amis.

Ma tendresse triple. Hector fait semblant de rien. Se plonge dans l'interaction avec son smartphone.

Un smartphone ne vous rejette pas.

- Il fait chaud ce soir putain, dit Isadora. J'ai faim je peux manger des corn-flakes ?

- On passe à table dans une demi-heure.

- Mais j'ai faim.

Zita et Gladys débarquent dans la cuisine main dans la main. Gladys m'embrasse.

- C'était comment, à l'école ?

Je lui demande.

- C'était l'école.

- Pour rien au monde, dit Zita, je ne voudrais repasser par là.

- Sauf pour les copains,

dit Isadora, elle mange une pomme délaisse le trognon sur le buffet que j'ai mis cinq minutes à récurer, je sens bouillir le sang dans mon corps qui affiche, imperturbable, trente-sept degrés.

- C'est vrai, dit Zita s'affalant sur une chaise blanc nacré. C'est vrai que les bandes de copains, ça me manque. N'empêche. Le cul collé au banc toute la sainte journée, j'appelle ça de la torture. L'esprit européen en pâtit. Les jeunes ne lisent plus. Quelqu'un lit, autour de cette table ?

- Maman,

dit Isadora récupérant le trognon, le jetant dans le bac à composte.

- Pourquoi, je lui dis, tu ne finis pas la pomme.

- Il y a des tâches brunes.

- Vous êtes ses sœurs, je dis à mes deux aînées. Vous pourriez réagir.

Vous êtes ses sœurs.

Je le répéterais volontiers.

- Dans cette maison vous vivez bourgeoisement, dit Zita. L'abondance vous coupe du désir.

- Harold ne te donne rien à manger, dit Isadora. On a vu ça l'été dernier.

- L'argent, dit Zita, fait de toi un imbécile heureux. Je déteste les imbéciles.

Zita a raison. T'as l'argent, tu ne te soucies pas de consulter le compte courant avant de te rendre au supermarché, tu verses de l'argent à tes enfants, pour leurs activités, tu t'offres un resto, un complément alimentaire hors de prix, un billet

d'avion. Il y a une sorte de bonheur, dans la présence de pognon sur ton compte en banque. Un appui. L'accès au contentement.

Un apaisement.

– Papa s'en veut de ne pas donner assez d'argent, dit Gladys.

Flavien ne s'en veut pas.

Il banque, l'air de rien. Me verse de manière ponctuelle une juste pension alimentaire. Ne rechigne jamais devant des extra-dépenses (chaussures, voyages scolaires, orthodontie, etc). Met à ma disposition les allocations familiales. La maison est payée. Me laisse la voiture.

En plus de mes propres revenus, je vis à l'aise.

La séparation ne m'a pas, comme c'est le cas pour la majorité des femmes, foutue gueule au tapis.

Sauf qu'on est en période de récession. Qu'Irma me fout à la porte. Que j'ai une bouche de plus à nourrir : Zita. Si ça tombe, celle du fils ou fille de Jack le médecin.

Je pose le couvercle sur les artichauts pris en vapeur. Je souris face au mur de briques maculées de blanc. Mon père meurt, je souris. Jack est plus sympa qu'Harold. Jack est marié. Mon père n'est pas mon père.

La vie est, comme qui dirait, pleine de courants d'air.

79.

Ce ne sont pas mes parents. C'est le système. Il te greffe au cerveau la loi selon laquelle tu dois pratiquer le bien.

Non pas faire bien ce que tu entreprends. Ce serait héliocentriste. L'Église a brûlé Giordano Bruno pour ces conneries.

En 1600, putain. Trois cent ans après Marguerite Porete, écrivain, brûlée en place de Grève sur décision des Messieurs de la Sorbonne. Trois cents longues années d'obscurantisme voulu par la Sainte Mère l'Église.

Une mère qui veut que ses enfants restent des enfants. Sinon, ils foutent le camp. Ils n'ont plus besoin d'une mère. Ils ont besoin d'une femme bien dans sa peau.

L'Église n'a jamais été une femme bien dans sa peau.

Mais une mère martelant Pratiquer le bien sinon tu n'es pas une femme digne de ce nom.

Pratiquer le bien est une injonction délétère.

Elle t'éloigne de toi, mis en lumière par ton propre soleil.

L'Église très tôt eut un génie. Afin de dominer les masses. Le génie respira d'aise jusqu'au vingtième siècle. Son nom : Culpabilité.

Mève ressent le désir d'éclorre. Jusqu'il n'y a pas longtemps, quelques mois avant le départ de Flavien, Mève ne vivait pas. Elle survivait. Agréablement. Pratiquait le bien du mieux qu'elle pouvait. Dans le cercle familial, amical, professionnel. Dans la rue, il lui arrivait d'offrir un sourire à des inconnus. Elle n'attirait pas sur elle l'attention. A l'âge de vingt ans, avait écarté Dionysos. Chouette fe-femme à son mari. Bonne copine. Mère idéale avait-elle cru toutes ces années.

Bon dieu, Mève. Il se passe quoi ?

80.

Vendredi.

– Tu ne peux pas dire ça, Mève.

Irène soulève un poids de deux kilos avec, dans l'oreille, Bob Marley. Le temps d'une chanson bras droit, d'une autre bras gauche. Comment fait-elle, caque à l'oreille, pour entendre les mots prononcés par ma gorge.

– Marre des gosses,

j'ai simplement dit.

Je rejoins Dorothée, Lydia, Irène une fois le mois, à Bruxelles dans leur Spa. Pour lesquelles elle paient le prix fort (Yvon participe, pour Irène). Elles ont droit à une invitée par mois. Je suis invitée.

Ce que j'aime le plus, c'est nager. Je suis toujours la dernière dans l'eau. Les filles m'en font sortir avec la tendresse d'une mère pour l'enfant incapable de faire les choses *au bon moment*.

Dorothée effectue des séries de dix abdominaux. Pas une sueur. Visage pouponné comme porcelaine. Lydia me fusille du regard. Ah, ça.

– Quoi ?

je dis, haletante.

Je n'aime pas le haletant. J'ai besoin de respirer. J'ai besoin de langueur. Condition pour que mon esprit jouisse.

– T'arrêtes pas en ce moment, dit Lydia, de critiquer tes enfants. Ça te monte à la tête.

Étant donné que, allongée sur le dos, j'effectue des manœuvres avec les jambes, tendues qui plus est, mon esprit ne jouit pas. Il vagabonde. Ce n'est pas la même chose. Un enfant vagabonde. Un enfant ne jouit pas.

Huit, neuf, dix. Je laisse tomber la jambe.

Lydia, debout, domine. Je me sens bête.

Je me retourne, Hop dix de chaque côté. Jambes tendues.

– Je dois arrêter de boire, je dis. Je supporte pas le gonflé du ventre.

– Ça aussi tu ne cesses pas de le répéter,

dit Lydia.

– Qu'est-ce que t'as ?

lui dit Irène, ruisselante.

– Je ne serai pas avec vous à Berlin.

– Quoi ?

dit Irène, rouge comme une pivoine gorgée d'un ciel orangé.

– Tu vas pas nous faire ça,

dit Dorothée, verte comme la tige d'une pivoine gorgée d'une pluie glacée.

– C'est Armelle, dit Lydia. Elle fête ses cinquante ans. Ça tombe ce week-end-là.

– Mais, dit Dorothée, nous ne sommes pas *toutes* invitées ?

– Louise offre Venise. Nous sommes déjà huit.

Réminiscence de mon Hector écarté des agapes.

– C'est malin, dit Irène s'essuyant le front avec un linge de coton lilas, Dorothée n'a pas besoin de ça pour le moment.

– De quoi tu parles ?

dit Dorothée.

– Tu ne vas pas bien, dit Lydia. Ça fait chier tout le monde faut croire.

– J'ai pas bien entendu,
dit Dorothée. Elle n'est plus verte. Mais blanche. Comme un marbre. Le marbre,
c'est dur. C'est de la dolomite.
Elle se met debout, ma Dorothée.

– Ne vas pas à Venise, elle dit à Lydia. Tu m'as promis Berlin. Venise est
pleine de rats.

– Pour une fois que je fais défection, vous n'allez pas me chercher des poux.
J'ai d'autres amis que vous.

– Moi aussi, je dis mais sur le ventre, au sol. Moi aussi, et Dorothée, et Irène,
nous avons des amis. Mais l'amitié, à nous quatre, nous va bien.

– Ça m'étonne de toi, dit Irène, ce consensuel.

– Je suis, je dis, épanouie grâce à vous.

– Ça ne nous rendra pas Berlin,
dit Dorothée.

Elles sont devant moi, toutes les trois. Tête au raz du sol, je n'aperçois que leur
torse. Une fille dont la transpiration est mêlée de déodorant passe à notre hauteur,
elle est au téléphone, elle dit Tant pis pour le poulet.
Lydia enfante le geste de prendre Dorothée dans les bras, Dorothée s'y dérobe.
Lydia se baisse, empoigne son sac, me donne un regard triste, part.
Je demeure au sol, mains sur le ventre. Ma tête pèse six tonnes.

– Remettons Berlin à plus tard,
dit Irène.

– C'est payé,
dit Dorothée.

La fille au téléphone repasse, derrière moi, elle dit Oh c'est gentil de me dire ça.

– Proposons à quelqu'un d'autre, dit Irène. Zita, par exemple. Ou Caro. Ou
Isabelle.

– Quelle Isabelle ? dit Dorothée. Je fréquente au moins dix Isabelle.

– On en reparle à froid ?
dit Irène. Elle pose la main sur Dorothée. Dorothée aime ça.
Irène baise le front de Dorothée et s'en va.
Dorothée s'allonge contre moi, me prend la main.

– Tu accepterais qu'on parte toutes les deux ?

– Oui,
je dis. Je me tourne sur le côté, respire les cheveux de mon amie, lui pose la main
sur le ventre, qu'elle a dodu comme moi.

– D'ici-là, je dis, je vais essayer de pas boire. Mon corps est saturé. Je boirai
mon premier verre avec toi dans l'underground nous danserons nous oublierons la
vieillesse, la petitesse de la vie, la désespérance du vagin.
Dorothée se tourne vers moi. Nos visages se touchent. Elle m'embrasse la joue.
Près de la bouche. Je me replace sur le dos. Mes mains auscultent le sol.
Caoutchouteux.

– Je vais aller voir mon père, je dis. A Berlin ce n'est pas un verre que je
prendrai avec toi. C'est toute une escadrille.
Dorothée relève le torse mains en avant, elle dit Allez viens.
Je me sens vide comme un grenier inutile.
Ma première pensée, une fois douchée, habillée, maquillée, c'est : besoin d'une
bière.

Pierre, tu t'en souviens, Mève ? Nous jouions au scrabble, en hiver au couvent. Pierre était moine. Pas prêtre. Il voulait être prêtre, mais l'idée des études, ça lui pesait. Il disait on est vicaire de dieu non avec la tête mais avec le cœur. Il sautillait tout le temps. Il racontait des blagues. Il n'aimait pas maman. Il me disait Ta mère est trop un corps, elle ne réfléchit qu'avec le corps, ici, c'est le cœur. Le cœur, Alec. Il me caressait la joue. J'avais douze ans.

J'ai pris l'habitude de parler avec lui. D'abord à la cuisine, on se coltinait la vaisselle, ça durait longtemps. On s'y retrouvait seul, lui et moi. Un jour il m'a proposé un chocolat chaud. Dans sa chambre. Je sais ce que tu penses, Mève. Le début des emmerdes. Ce n'est pas ça. Pierre n'était que bonté. Papa ne s'occupait pas de nous. Sur toi papa avait des espoirs je le voyais. Tu réussissais en classe. Moi, pas. J'étais dyslexique. Personne à l'époque ne tenait compte de la dyslexie. Je me croyais déficient mental. Mais j'avais le cœur. Et le cœur, Pierre était capable d'en prendre la mesure.

Dieu lui avait donné ce don.

Tout le monde l'adorait. Sauf maman. Maman m'empêchait d'aller dans la chambre de Pierre boire le chocolat chaud lyophilisé qu'il préparait pour moi avec sa bouilloire électrique il coupait le contact trop tôt le chocolat était tiède je m'y suis fait.

Maman ne nous préparait jamais de chocolat chaud même tiède.

Nous priions, Pierre et moi. Nous nous donnions la main.

Je t'entends chuchoter, Mève.

Tais-toi.

J'ai pris l'habitude de dormir chez lui. Il me laissait son lit. Il dormait au sol, près de moi, sur un futon. Pour que je m'endorme, il me racontait des souvenirs.

La journée, j'étais jaloux quand il prenait dans les bras d'autres mômes que moi. Mais c'était toujours moi qu'il choisissait pour passer la nuit chez lui. Au couvent, maman ne passait le soir dans notre chambre. Elle cuvait son vin. Pas un baiser.

Le premier baiser de Pierre sur mes lèvres, je l'ai bien vécu. J'avais treize ans. Une année de complicité spirituelle m'avait élevé dans le désir de la prêtrise. Je faisais des efforts surhumains pour réussir en classe. Ce n'était jamais assez bien pour papa.

Maman s'absentait de plus en plus. Papa voyageait. Rome, Paris, Jérusalem.

Le baiser sur les lèvres c'était un soir d'été. Pendant un camp d'ados. Pierre ne m'avait pas invité dans sa chambre. Il passait la soirée avec le groupe des dix-sept ans. Il n'aimait pas les grands. Il préférait les petits. Laissez venir à moi les petits enfants il disait, écartant les bras, et son sourire était radieux. Ce soir-là, derrière le trio de figuiers près du puits, je l'ai entendu rire avec les grands. Je me sentais abandonné, Mève. Je l'ai attendu, couché devant sa porte. Il m'a donné un coup de pied. Je me suis levé. Il m'a poussé dans sa chambre. A refermé la porte. J'avais besoin de calme. Je dormais debout. Il m'a tiré le bras, poussé contre le mur, sa main a trouvé la peau de mon sexe, il m'a embrassé avec la langue. Je t'aime, il répétait. Je t'aime.

Il a retiré sa bure, son sexe était dur, il m'a sourit. Je me suis mis nu, à mon tour. Pierre ne cessait de me sourire. Il disait Je n'aime que toi. Sur le lit, il a demandé

que je me retourne. Il a dit Je n'aime que ton corps à toi. Il embrassait mon dos. Son doigt m'est entré dans l'anus. Un doigt humide. Je guettais l'instant d'après, Mève. Je n'avais pas peur. Je guettais. Son doigt m'élargissait l'anus. Pierre disait J'espère que tu ne vas pas chier. C'est là que j'ai eu peur. Pendant qu'il enfonçait son sexe dans mon cul, je me disais Ne chie pas, Alec, ne chie pas. Après un temps, Pierre s'est glissé contre moi. Il a dit Merde. Il a dit Merde c'était bon. Il me caressait. Il riait. Il disait Tu es un type merveilleux.

J'étais content. Je n'avais pas chié.

Un soir sur deux je dormais avec lui sauf le week-end. Trois jours par semaine à partir du lundi. Avant qu'il ne soit l'heure de se lever, moi du futon, Pierre de son lit, nous nous agenouillions dans le coin prière. Pierre avait pris sa douche. Il sentait propre. Dieu t'aime à travers moi, il disait. Pour te guérir de n'avoir pas le père qu'il te faut. Pour réparer les années d'absence de père. Bientôt tu seras neuf. Bientôt Dieu lui-même fera de toi celui qui le représentera parmi les hommes.

Ça a duré deux ans. Jusqu'au jour où Pierre m'a délaissé.

Il enregistrait à Rome avec la chorale de l'église San Sebastian. En présence du pape. Il tardait à revenir. Quand le téléphone sonnait, j'accourais. C'était jamais pour moi. Une fois Marianne a dit Ton père a passé la soirée avec Pierre. Ce jour-là, j'ai découvert que dans le mot Pierre il y avait toutes les lettres du mot père.

Une fois revenu, c'était l'été, les camps d'ados, j'avais réussi ma troisième à l'arrache, personne ne m'avait félicité, toi tu m'avais félicité, mais toi, Mève, c'était pas la même chose,

Pierre animait le groupe des douze ans. Un jour, j'ai frappé à sa porte, je suis entré, il y a avait deux gamins torse nu assis sur son lit et lui assis par terre. Les garçons riaient. J'étais parti.

Laissant la porte ouverte.

J'avais entendu la porte se refermer.

J'étais entré chez maman. Sans frapper. Elle embrassait un type. Pas quelqu'un de la communauté. Papa était en voyage. Je suis parti.

Fermant la porte.

J'avais entendu la porte s'ouvrir.

Où tu vas ? avait dit maman. J'avais répondu, calme comme une roche : Pierre était mon amoureux, il ne veut plus de moi, je suis malheureux.

Comme maman était livide, comme elle ne réagissait pas, belle comme tout dans sa robe rouge, ses pieds parfaits, sa voix de reine, je suis entrée dans ta chambre, tu étais là.

J'ai pleuré sur ton lit.

82.

Steven Spielberg convoque, pour la dernière scène de *Rencontre du Troisième type*, une centaine de figurants en plus des acteurs principaux. Parmi eux, à peine deux femmes, qu'on ne voit pas distinctement. En 1977. Il y a pas même cinquante ans.

Pas une femme scientifique. Pas une femelle qui soit autre chose que mère. Cela m'offense.

C'était l'époque, Mève.

Bon, dieu. 1977 !

Dans quarante ans on trouvera rétrograde notre époque, Mève. Mœurs, us, idéologies.

Tu veux dire : le progrès sera passé par là ? Nous progresserions dans le sens de plus de liberté, d'égalité, de fraternité ?

...

Tu te dégonfles.

Tu as vu *L'arbre aux sabots* ? Le film sort un an après celui de Spielberg. Relate, entre autre, la dure condition du monde rural.

Tu fais référence au privilège de disposer d'une machine à laver ?

Mève, quand nous gagnons quelque chose sur le terrain du confort, nous perdons du côté du combat.

Pouah !

Tu dis à Dorothée Je vais voir mon père mourant, comme Barbara le fait dans *Nantes*.

C'est ça, c'est ça.

Un père mis au courant des actes pédophiles de son ami Pierre. Ayant, au procès, soutenu son ami. Le nombre de plaintes grandissant, se murant dans le silence. Ne voulant en parler avec ton frère. Ton frère coupable.

Dorothée va mal, j'ai le ventre gonflé, Zita est resplendissante elle me rappelle le temps de l'insouciance, qu'avons-nous fait de notre vie, hein ? Nous fûmes heureuses. Ça a servi à quoi ? A quoi je sers, à la fin ? Je vais te dire. A mes gosses.

L'an passé j'ai accepté d'écrire des articles pour des revues, ainsi que pour un site européen, je me suis rendue plusieurs fois en prison j'ai fait écrire des gars, résultat : mes trois derniers à l'école dévissent.

Gladys passera de justesse. Mais les deux petits ? Preuve qu'il fallait que je sois là. Pour le cadre. Les enfants ont besoin d'être tirés vers le haut. Moi j'ai besoin d'air. De sensations. De déséquilibre. D'honneurs. Ouais. J'ai besoin qu'on reconnaisse que je vau quelque chose d'autre qu'être une mère. Tu te tais, bordel. Tu te tais parce qu'il n'y a rien à dire. J'ai cinquante balais, des bouées autour du bide comme si j'étais rendue inepte à nager. Je fais quoi de moi, maintenant ?

Va voir ton père.

83.

Paul m'a répondu un long mail. Je referme aussitôt. Je préfère imaginer que Paul s'épanche dans le sens de mon risque.

Que me soit ouverte une porte autre que celle d'un mort.

84.

– Tu ne devais pas dîner chez Rachel ?

dit Gladys quand elle débarque je suis affalée devant une tonne de flammes dans le salon anciennement la grange. Longue robe rouge laqué Chine. Yeux maquillés de noir. J'ai mouillé les cheveux comme ma bedaine ont tendance à gonfler. Tino Rossi. Talons hauts. Crémant glacé.

– Je croyais que la maison serait vide, je dis à Gladys. Balthazar n'organise pas une fiesta ?

– Il a le cœur en berne.

- Tu veux un verre?

- Oui,

dit Gladys elle tire le second fauteuil solo, violet, au bas duquel j'ai agrafé des franges dorées.

- Pourquoi tu ne vas pas chez Rachel ?

dit Gladys.

- Tu vas te chercher un verre ?

- Flemme.

Je tends mon verre à la gamine de seize ans elle le termine. Ma main pend sur le côté gauche du fauteuil, sur goulot froid du verre, crémant, mousse légère. L'alcool empaquette mes douleurs, il part avec, sur quelles immondices il se décharge c'est pas mon problème. Je paie pour le service. Dix euro l'unité.

- J'avais vingt ans, avec Dorothée tout était bon. L'idée était : plein de gens. Un rien lui mettait l'étincelle, à Dorothée. Peu à peu, ça m'a contaminée. J'étais retranchée.

- Tu n'es pas une femme retranchée maman.

- A la mort de ma mère.

- De quoi elle morte, déjà ?

- Un courant d'air.

- Bêtement.

- J'étais pas proche d'elle.

- Qu'on soit pas proche de sa mère, quand on est une fille, j'ai du mal à imaginer,

dit la femme de seize ans me tendant son verre qui est le mien.

Sur la pointe des fesses je verse un contenu de bulles entre elles m'enfoncé dans le fauteuil c'est mon verre à moi. Résiste, Mève. Ne te lève pas.

Gladys s'en va.

Mon cœur se sert pas besoin de dessin t'as vécu ça. Plus d'une fois. Toi qui a des gosses.

- Tu n'as plus envie de t'amuser ?

dit-elle revenue se laissant tomber sur une chaise, à table. Elle tend un verre, je me redresse à peine, je remplis.

- A cause du départ de papa ? Avant il y avait du monde à la maison. Tu sortais, même sans ton mari. Si tu ralentis, ce doit être pour une bonne raison maman. Sinon, sois vigilante. Les autres nous filent l'énergie de vivre, tu sais. D'où vient le mot *énergie*, tu le sais ?

- En grec signifie le vent, le souffle, l'énergie vitale.

- Je ne suis pas une intello mais quand même. Bravo Gladys. Ce doit être l'instinct. Ma mère est forte en instinct. Les gènes font le reste.

Je place une bûche dans le feu. Gladys porte un top blanc à bretelles, un jeans avec broderies. Des baskets poisseuses à quand remontent-elles ? Suis-je assez attentive aux besoins de mes gosses ?

- Avec Baltha et Zita on a un projet, dit Gladys.

- C'est pour ça que tu viens ?

- Et parce que je t'aime.

Gladys, en d'autres temps, se serait excusée. Là, elle s'affirme. Je me sens toute petite. Je sais pas vous : ça me donne des frissons, cette autonomie.

- Et parce que demain soir nous voudrions que tu réserves ta soirée.
 - Je suis chez Manu et Rachel.
 - Tu seras avec nous.
 - Edgar ?
 - Edgar fait sa crise d'adolescence. Il coupe le lien avec toi. Il en a besoin.
 - Je suis la cause de bien des maux.
 - N'importe quoi. Délicieux ce crémant. Edgar cherche sa propre identité. Nous avons besoin d'un minimum d'identité. Tu prends beaucoup de place, tu sais.
 - Celle que je fus était sombre comme la nuit. Tu ne peux rien, contre la nuit. Dorothée puis votre père m'ont ramenée à la vie.
 - T'as fait quoi de ta nuit ?
 - J'ai laissé la lumière.
 - Edgar t'aime beaucoup.
 - Je ne lui fais pas d'ombre. Je suis une petite journaliste de rien du tout. Gladys me contourne, se sert à nouveau un verre, où a-t-elle déniché ce jeans superbe ?
 - Tu écarter ta nuit depuis trop longtemps maman. Je suis sûre qu'elle te va bien, la nuit.
 - Mais alors nous sommes aveugles.
 - Ça permet de développer un regard.
 - Comme celui des chats.
 - C'est donné à peu d'humains.
 - A toi ?
 - Sauf que je me sens plus légère que toi, maman. T'as pas chaud ?
- dit ma fille s'aidant des pieds pour éloigner le fauteuil du feu, arrachant la frange dorée apposée au bas, Gladys ne réalise pas. Baskets à plat, bien au sol, elle se penche, incline le verre, boit Dionysos. Un geste que, jusqu'alors, je me réservais. Depuis que Dorothée nous emmena dans les Cévennes nous avons mal aux pieds. Depuis que je commençai à boire. Ma nuit revenait. Flavien partait. J'avais de la tendresse pour Flavien. N'en supportais plus l'amour amoureux.
- En quoi, je dis, je ferais de l'ombre à Edgar ? Il est peintre. Je ne suis pas peintre.
 - Demande à Baltha. Ils se parlent pas mal. A cause de Maud qui est mariée, Baltha en est fou.
 - J'avais des connivences, avec Edgar.
 - Il te ressemble, maman.
 - Pas du tout. A Flavien.
 - Edgar a ta nuit.
 - Est-ce une raison pour me mépriser ?
 - Ne cherche pas à être la cause de nos agissements. T'es une super maman. Tu assures. Papa est la poule, toi le coq. C'est pas facile. Quand on est viscéralement une poule. Envie de pouffer.
 - Tu bloques ta journée de demain ?
- elle dit.

Sourire de la fille à sa mère.

– Tu sais, elle enchaîne, tu n'as jamais été aussi belle.

J'étais venue ici, joie sous la peau. Là, les rafales de verre pilé s'engouffrent dans les tripes. Faire l'automate. Prendre le courage de n'en rien montrer. Agir pour qu'elle reste belle, la vie que je me suis inventée. Laisser couler le pus. Refuser la contention.

Ils m'ont salie. Leur Dieu, leur mort, leurs saloperies sexuelles.

Je suis un mammifère à l'orée du terrier. Edgar, lui, ose. Méprise l'animalité recluse. Il a raison. Il a raison d'adouber en lui la liberté. De se placer sous la violente lumière. Quitte à ce qu'on le taxe de narcissique, d'ambitieux, de vaniteux. Parfois, Edgar, j'en envie de te jeter à la gueule Mais pour qui tu te prends? Laisse-toi aimer par la liberté. Qu'elle dévore tout. Elle s'endormira, repue, sur le côté du chemin. Alors, tu iras.

Libre d'elle.

85.

Je passe la nuit en bébé éreinté par la vie.

86.

Il n'y a pas de soirée chez Manu et Rachel. Ou bien, je n'ai pas été invitée. Depuis que je vis en solo, les couples, pour être précise les femmes dans les couples, me convient moins souvent.

Flavien avait un don. Le week-end, quand faute d'occasion d'en sortir nous étions rivés à la maison, il organisait des divertissement. Seuls moments où lui et moi picolions. Même avec les potes, nous ne buvions pas vraiment.

Les soirées-maison, comme Flavien les appelait, c'était magique. Je n'avais qu'à laissé faire. Un jour par exemple, il installa l'écran dans le salon. Au programme : La grande vadrouille. A l'entracte, avait cuisiné des pop-corn au caramel salé. Je revois les visages éclairés par les tubes cathodiques, mains aux plats de maïs boursouflé, *Scotch* opérés par les dents, regards qui ne quittent pas l'écran.

Époque où je me sentais *pleine*.

Pas de fêlures en vue. Pas de goût de l'absurde. Pas de lieu vide-si-ce-n'est-la-ronce.

87.

N'as-tu pas l'impression que toi et moi nous sommes à la fois sauvés et perdus, parce que nous voulons plus que tout nous amuser ?

Parle-moi de tes seins, Mève. J'aime ce mot « tes seins, tes seins » au fond rien ne change. Je reste un personnage de Fellini qui veut regarder sous les jupes des filles, toucher leurs seins, et, sommet des sommets si rarement accordé, qui veut ce moment où elle se déshabille au ralenti sous tes yeux et tu sens que tu as le souffle court, tu regardes pétrifié, tu es si fort tout d'un coup et si heureux, tu sens des larmes qui montent. C'est beau, c'est beau, c'est beau. Elle se caresse à présent, sous tes yeux,

elle te fait le cadeau de se donner du plaisir pour toi, comme tout est compliqué et simple à la fois. Et comme tu éprouves à ce moment que tu pleures de joie, que tout ton corps te dit que tu as raison d'être là.

Écris-moi,

Paul

88.

Samedi.

Je pousse la porte, bras lent, tête ajourée. Je descends les escaliers de bois aux arrêtes vermoulues (les traiter, les traiter bon dieu). Sur la table blanche de l'immense cuisine blanche où ronronne le poêle de faïence, est posé un thermos de café.

La table est dressée. Planches de bois, couteaux, kiwis les jaunes ceux que j'aime, deux poires, des noix du Brésil dans un bol bleu sombre.

Ma main tient le thermos en vue de soupeser. Il est plein. Je verse le contenu dans une tasse, augurant le tiède. Mais non. Ça fume, c'est brûlant, c'est comme j'aime. Je revisse le couvercle, serré, pour que ne s'échappe pas la chaleur. Les mélèzes, en bas, secouent leur gracile chevelure. La lumière est teintée de soleil.

Une énergie en moi se pointe.

Je chéris plus que tout *la sensation* de cette énergie elle fait de moi une vivante.

Hector le premier descend. S'installe dans le fauteuil de Léo qui n'est le fauteuil de personne mais soit. L'accaparement du royaume de Léo m'agace.

– Bonjour, mon fils.

– Salut M'man.

– C'est quoi cette tête ?

– Oh, je suis content.

– Et?

– Le week-end on peut ne rien foutre. Le rôle des enfants c'est de laisser pousser le corps. Grandir, rien foutre d'autre.

– Et ?

– J'arrive pas à m'intéresser aux cours. En classe je rêve. Du coup je ne comprends rien au cours suivant.

– Cesse de dire *du coup*.

– Le club d'Alleron est rempli de singes savants.

Absorbant mon café noir, je bois du petit lait.

– Tu es savant, mon fils. Intelligent. Brutal parfois mais ça.

– Ça, je le tiens de ma mère.

– J'ai fait chauffer l'eau pour un thé.

– Flemme.

– Tu n'es pas un singe.

– Guillaume Alleron veut que nous travaillions en classe. Il dit que le système ne changera pas pour nous. Que nous devons en passer par là pour inventer, plus tard, d'autres formes de scolarité.

– Sauf que toi, tu n'y arrives pas.

Tête inclinée de mon fils chéri. Petit, il n'avait peur de rien, Hector. Il tombait, se relevait. Pas une larme, pas un pleur.

– Je voudrais la joie sur ton visage, Hector.

– Facile à dire. T'as fait l'unif. Tu te souviens pas comme c'est dur d'être assis derrière un bureau, de fermer sa gueule, d'être puni pour avoir fait des plaisanteries.

La porte du grand hall s'ouvre, est refermé, celui à la fresque Sixtine, Mick Jagger en place de Dieu.

– C'est donc ça, je dis. Des plaisanteries. Tu as un mot dans le journal de classe.

– Mes notes sont déplorables. Je fais les frais de ma propre impuissance.

Il s'exprime bien, mon enfant.

Je me lève, vais au poêle, m'accroupis, lui fourre une bûche dans la gueule, au poêle, offre un baiser à mon enfant, qui se laisse faire, corps relâché.

– On en parle plus tard,
je dis, me levant.

– Pas besoin, dit Hector. Je m'enferme dans ma chambre. Je travaille.

– Tu peux pas continuer comme ça.

Gros bruit sous la fresque Mick Jagger qui orne le grand hall.

– Balthazar ?

je dis.

La porte s'ouvre.

89.

Flavien entre, sourire aux lèvres, bras chargés de paquets. Il porte un tee-shirt noir.

Flavien ne porte jamais de noir. Cela lui va bien.

Tintamarre dans l'escalier aux arrêtes vermoulues. Ça dégringole. Ça crie.

Visage souple d'Hector heureux de voir son papa. Il était au jus.

Bras autour de ma taille, Gladys. Ce ne peut être que Gladys.

Isadora dans les bras de son père.

Puis Zita, longuement.

– Elle est belle notre surprise, chuchote Gladys. Tu ne trouves pas ?

Déjà son père lui ouvre les bras.

Mes trois filles s'agglutinent autour du papa. Le papa me regarde.

– Salut Flavien,

je dis, mettant en place mes cheveux.

– Viens, il dit. Il y a de la place pour toi.

Bruit dans le couloir où Jagger réclame qu'on en finisse avec les courants d'air sa gorge ne porte pas d'écharpe nom de merde il n'est pas dieu.

– Hello mon père,

dit Balthazar, radieux.

Il a des cernes. Où ? Sous les yeux, pardi.

Mes filles me laissent un passage de mer rouge. Je traverse, auscultant du bout de l'œil un vol de poissons.

Surréaliste, cette effusion famille du bonheur.

Baiser mouillé de Flavien sur mes lèvres. Dans un bref miaulement commun, nous nous en excusons. Les corps n'ont plus l'habitude.

Je me retourne sur la pièce blanche que gonfle de vie de solaire rayons, le mouvement m'occasionne une douleur à la nuque, Léo est là. De l'autre côté de la table. Du côté de l'escalier, qu'il vient de descendre. Dans le pyjama vert grenouille que je lui acheté il y a trois mois. Qu'il met pour la première fois. Lui aussi était au courant. De la venue surprise de Flavien.

Zita s'arrache à l'essaim que nous formons son père ses sœurs et moi, prend Léo par la main. Les filles tournent la tête vers Zita, nous sommes maintenant trois, à regarder vers la fenêtre large donnant sur les mélèzes en contrebas. Dans nos champs de vision un cinquantenaire de pâle peau soulève un enfant noir au sourire d'une blancheur inouïe.

90.

L'énergie. Là est la question. Source de vie. Comme l'eau avec laquelle tu arroses les hortensias. Pas d'eau, pas d'hortensias. Si l'hortensia boit, il développe son intrinsèque programme. Qui n'est pas de vivre. Qui est de devenir l'hortensia qu'il porte en lui.

L'énergie qu'est la vie recèle-t-elle une intelligence propre ? Alors nous parlerions de spiritualité. *Spiritus* en latin, le vent, le souffle, ce qui permet de vivre. L'énergie.

Qu'est-ce qui fait que parfois, pour certains, souvent pour d'autres, nous nous sentions désertés par l'énergie de vivre. Nous réalisons bel et bien être désertés. Notre mémoire contient la trace de *passés d'énergie*. La joie, l'insouciance, l'espoir dont cette énergie était emprunte. Flammèches actives n'éclairant point le présent Pouf ! D'un coup tu te traînes, rien n'a de goût, pas de désir, on connaît ça depuis Sigmund. Les humeurs dépressives.

Avant, les humains nos frères et sœurs ne pouvaient mettre de mots sur la dépression. Ils avaient d'autres mots. Nous savons à présent que la dépression est une maladie. Un dysfonctionnement du cerveau. Et qu'elle est inscrite dans nos gènes. Que ces gènes se perpétuent de génération en génération. Que nous sommes victimes plutôt que responsables. So what ?

Dans ma tête j'ai laissé Flavien quitter la maison le jour où je partis dans les Cévennes en quatuor -Lydia, Irène, Dorothée et moi. Nous avions mal au pieds, nous buvions chaque soir plus que de raison (jusqu'à présent j'avais été joliment raisonnable, ce que je découvris, déconcertée, *à posteriori*),

j'ai laissé filer mon mari, trouvant en Dionysos le réconfort contre une vie de couple effritée,

contre l'étouffement procuré par le corps de Flavien sur le mien,

contre ma colère contre son incapacité à la fermeté dans l'éducation, à me sortir de la maison pour de surprenantes destinations pas Bali plutôt une cabane perchée le long de la rivière d'à côté avec des croissants le matin ok un café chaud, la perspective d'un bon dîner,

Dionysos contre ma lassitude d'assister au désenchantement de Flavien,

contre son engouement pour le golf qu'il ne suggéra pas que nous puissions le partager,

contre la culpabilité d'imaginer Flavien emporté par le vent,

et le vent fut Paris, de nouveaux amis (collègues), une fille nommée Charlize.

Du jour où

je décidai de me prostituer au dieu des vendanges, avalant gueule ouverte le sperme qu'il m'enfonçait dans la gorge, je perdis le fil de l'énergie de vie oh (tu remarques, je ne passe pas à la ligne), la désespérance était en moi, dans l'enfance déjà, dans l'adolescence, mais l'amitié du quatuor, l'amour de Flavien puis des enfants, m'en avait affranchie.

Tu sais quoi ? Je m'en croyais libérée.

Je ne la *ressentais* pas.

Désespérée à nouveau, confortablement désespérée, du temps où Flavien golfait, je commençai à draguer. Il y avait en mon creux une sensualité qui remontait, étourdie d'avoir séjourné dans une cave toutes ces années, je draguais et je couchais, emballée par la force des attirances.

Très vite la ménopause s'était pointée. Néanmoins Dionysos consentait-il à la vieille pute que j'étais. Je régissais la maison aux mélèzes, au poêle de faïence, au grand hall Sixtine, je travaillais beaucoup pour le journal, je prenais de l'assurance, je baisais moins, pour tout dire j'arrêtais la baise, je portais des robes courtes, plus courtes que du temps de Flavien, des talons hauts, plus hauts que du temps de Flavien, me maquillais, buvais, voyais mes amis, sauf que, hein.

Mes enfants mes gavent. Être mère me gave.

Je suis la canarde dont le foie est dénaturé. Ne hausse pas les épaules, il n'est pas dans ma nature d'être une mère avec ce que ça implique de *responsabilité*. Une mère aime. L'éducation, elle est à hauteur. Certes. Mais elle a besoin d'appui. Enfin, la plupart d'entre nous. S'épanouir au travail, veiller à ma propre dentition (le parodontologue coûte une fortune, ça fait six ans que je m'esquive), prendre soin de mes cheveux, de mon corps, m'occuper de vider le tiroir de la paperasserie s'y accumulant, prendre rendez-vous chez le réparateur de pneu l'avant droit se dégonfle, décider de faire le tri dans l'armoire à pharmacie pleine de compléments alimentaires périmés, arracher les mauvaises herbes dans l'allée, écrire à la belle-mère pour son anniversaire, commander un sac à dos celui d'Hector est troué, teindre les rideaux de la chambre d'Isadora la couleur oh mon dieu elle ne la supporte pas, régler l'abonnement de tennis, apprendre la confection des sushis j'ai promis, passer au guichet des bus sa carte iGladys l'a perdue.

Je voudrais écrire. Des histoires. Plaisir d'écrire. Pas toujours majestueux parfois minimal plaisir néanmoins.

Sauf qu'il me faut piloter l'avion.

Je me sens submergée.

Si seulement je pouvais me noyer.

Je finis toujours par remonter.

– J'ai des cadeaux pour vous,
dit Flavien, ravi d'être là on dirait en tout cas.

91.

La main d'Anna est sèche mais douce. Son mari et Flavien, ils sont frères, se marrent en désignant du doigt un truc Anna et moi regardons.

– Héron,

je dis, morne.

– Pour un héron ils s'esclaffent,
dit Anna, morne pire que moi.

Nous marchons le long de l'Ourthe dans une prairie vaste que borde sur la droite une colline vert été. Il fait outrageusement chaud pour la saison, le vert des feuillages tire la langue, sois légère, Mève. Ce sera compliqué, avec Anna. Amère épouse, dévote mère. Le contraire de moi.

Je suis contente que Flavien soit là. Même si son passage coïncide avec le retour d'Afrique du Sud de son frangin. Il n'est pas venu *que* pour moi.

– Comment va la vie, Mève ?

Je me tourne sur le reste de la troupe quand Anna me pose la question, œil épinglé sur mon fils Balthazar beau comme tout, visage triste à bouffer des pierres, heureusement sa cousine Nelly, qu'il aime bien, est ultra labile marche à ses côtés.

– Edgar me manque,
je lâche.

– Tu as vu *j'imagine* le port-folio dont il agrmente son expo.

– Tu imagines à côté de la plaque.

– Oh.

Edgar méprise Anna.

– Ton fils écrit rudement bien, dit ma belle-sœur. Ça m'a étonné. Parce qu'il est peintre, *n'est-ce pas*.

– Tu veux dire qu'écrire est à la portée de tout le monde ?

– Bien sûr.

Anna est tout en blanc, pantalon de lin, débardeur sans manches le muscle fin, salle de sport, Pretoria, pendant que Dana cuisine que Nelson véhicule les deux enfants inscrits dans la meilleure unif qui soit.

– Je suis d'accord,

je dis dans ma robe longue fendue sur le côté. J'ai hésité à porter un soutif j'ai pas osé les enfants auraient soupçonné que j'aguiche leur père mais non je reprends mon souffle, penser me grille alvéoles pulmonaires ici l'air est pur respire Mève, je suis d'accord, je dis à Anna, que la plupart de nous sommes outillés pour l'écriture sauf les dix pour cent démissionnaires en matière d'alphabet, pas les oublier, pas les oublier,

(Anna gratte sur le ventre qu'elle a plat une tâche que ses ongles redoutables font disparaître en une micro seconde),

je suis d'accord, Anna, qu'un artiste ait intérêt à manier le pinceau ou jouer la comédie ou être musicien, l'écriture n'est pas un art elle est une habitude cependant que l'art soit une question de démons, pendant des siècles et des siècles les gens se passèrent de Malher de Billie Elish de Niemeyer, l'artiste produit de l'art pour se faire du bien.

– Edgar, des démons ?

dit ma belle-sœur.

Merde, je débutais la congruence d'une hypothèse.

– Chérie, dit Flavien il a enfilé une chemise bleu ciel je préférais son tee-shirt noir mais bon les manches sont retroussées le jeans n'est pas mal, on pique-nique là tu es d'accord ?

Isadora et Gladys portent le brasero, Flavien lancera la chasse au bois mort, nous mangerons des saucisses grillées, les baffles ont la batterie pleine à diffuser (nos âmes sont en passe de sombrer dans un ennui sec comme la main d'Anna tiens, elle l'ôte de la mienne, que je plonge dans mes cheveux, je me sens belle nom de dieu).

92.

Cette nuit je pensais à Edgar, notre connivence me manque. Son rire, ses questions, sa manière singulière de recourir à la tendresse. Edgar me hait. Désire ne pas en parler.

Dans la prairie aux boutons d'or au bord de l'eau Chet Baker chante *My ideal* c'est délicat.

Je voudrais un coup de fil d'Edgar Maman tu me manques. Mais las.

Edgar n'appellera pas.

Je suis consciente qu'il doit me rejeter. Il a en lui de la colère. Comme moi.

Je ne hais pas ma mère. Je ne hais pas mon père.

Ils ne m'était pas nécessaire.

Alors avec Edgar je suis prête à fermer ma gueule, jusqu'à ce qu'il me dise un jour

Bien sûr que tu es importante pour moi.

93.

Hier soir Flavien poussait la porte de ma chambre il tenait la main d'Isadora, ça m'avait rassuré, il ne dégainerait pas,

il ne refermerait pas la porte, ne ramperait pas sur le matelas,

j'aurais pas pu,

j'avais l'Internationale dans les oreilles, avec des écouteurs à trois balles dont Hector ne voulait plus,

un envoi de Dorothée morte bourrée, version ouvrière avec des Grrr sur le vinyle,

Flavien dans son tee-shirt noir faisait son apparition, dans notre ex-chambre commune, lieu qu'après son départ je ne maquillai d'aucune façon, pas une guirlande, par un miroir, pas un livre.

– Nous sommes passés te souhaiter bonne nuit,

Flavien avait dit, rampant sur le lit. Isadora avait fermé la porte nous laissant seuls lui et moi. Je lui avais dit Pas ce soir peut-être jamais. Il m'avait demandé la joie de s'endormir contre moi. Les enfants penseront que nous sommes réparés, j'avais dit, alors barre-toi.

Flavien m'avait embrassé les lèvres, le meilleur baiser depuis des années. Il m'avait caressé le visage, œil glauque d'adoration, bordel.

J'avais roupillé comme un bébé sevré de vie.

94.

Gladys dans une robe courte moulante mouline des bras dans la direction dont nous venons, Ouh Ouh elle crie. Elle est belle. Zita est en mini short, body, soutif à dentelle, le tout blanc, comme Anna. Je suis en noir, ventre bedonnant, que je rentre il se pourrait que Gladys soit en train de saluer Paul ils l'ont invité mais, ce sont les voix de Dorothée, d'Irène et de Jeanne que j'entends, Jeanne qui elle aussi rentre de l'étranger, j'ai fait journalisme sur le même banc qu'elle, Dorothée s'entend bien avec Jeanne c'est elle qui a du la convier, je soupire une jalousie.

Tout va bien, Mève. Prends une bière.

Je me tourne sur le groupe à venir, le soleil berne mes paupières. Un parfum de je

ne quelle botanique substance tourne autour de moi, la fragrance veut jouer, Mève, laisse-toi attraper. Je respire profond. Ça ne me fait rien. Putain c'en est risible, ton désespoir.

Je fais quoi pour l'enterrement ?

De quoi tu causes ?

L'homme dont on dit qu'il est mon père, j'en fais quoi ?

– J'avais envie de toi, dit Dorothée me serrant dans les bras. Ajoutant : Jeanne est ennuyeuse faisons la picoler.

Jusqu'à présent j'ai fait montre d'une grande tolérance à mon égard. Pour la femme que je suis, je veux dire. Je me sentais désirable, avant Flavien, pendant Flavien, après Flavien.

Je réussissais ma vie de femme.

Mais là. Le ventre à bourrelets. Les gosses qui ne se trouvent pas. Moi qui ne me trouve pas. Le père à foutre en terre.

Buvons.

– Paul ne viendra pas, dit Hector. Dommage.

Regard de Léo croisant le mien. Il sait. Je lui envoie un baiser. Léo sourit maigrement. Il va bien, *lui*. Repaissons-nous de cela.

Léo va bien.

Il ne quitte pas Zita. Ou est-ce Zita. Je suis un peu jalouse. Et de la femme d'Émile, le meilleur pote de Flavien, Lætitia, vingt kilos de moins, bouche magnifique, Flavien avec elle extrêmement aimable.

Plus loin, une horde d'enfants enjambe les herbes hautes, rejoint les ados qui se baignent. Zita se lève, main dans celle de Léo, déserte le clan des vieux.

Je me sens *dépareillée*.

– Les filles, dit Irène, Yvan m'emmerde. La nuit j'insomnise, j'ouvre la lumière pour bouquiner, Yvan se fâche, pas le courage d'un lit à part qu'en penseraient les enfants.

– C'est toi qui dit ça, fait Dorothée, cannette de thé à la main.

– Nous préservons les mêmes ce qu'ils pourraient s'imaginer, je dit, pleutre.

– Je ne rebondis pas, fait Dorothée.

Redoutant qu'elle enchaîne sur un « après tout j'en n'ai pas, de mômes », je demande à Irène si elle nous accompagne à Berlin.

– Ça va de soi.

Irène porte un orange supportable, robe sac d'où émerge le cou et sur le cou le resplendissant visage. Dorothée, elle, est en jeans avec top à bretelles ligné blanc et bleu, elle est classe, comme Janice sa mère l'était.

– J'ai appelé Lydia, dit Irène.

– Qu'elle aille au diable, dit Dorothée.

– Tu aimes Lydia, Dorothée, dit Irène, lui soulevant avec douceur les cheveux.

Je me sens absente. Sur notre droite à dix mètres, à l'opposer du soleil sombrant vers l'apéro et après le dîner et après il ira se coucher, les hommes ne débouchent

pas les boissons alcoolisées. Quand Dionysos me pissera dans le cerveau, il y aura du flux. De l'élan vital, comme écrit Bergson.

Tout en moi se tasse. Non point que l'immobilisme me terrorise ce n'est pas ça. Il s'agit d'une tristesse. Voilà. Tu sais tout ne sachant rien si ce n'est ta propre tristesse qui nous tient lieu de point commun.

Lætitia se laisse tomber parmi nous, sur l'herbe affolante de verdure. Irène n'y prête pas attention, elle caresse les cheveux de Dorothée. Dorothée se laisse faire. Lætitia bazarde l'équilibre. Je vaguelette.

– Comment va la vie ?

je dis, dans un sourire poussif.

– Nous venons d'acheter la fermette dans les Cévennes,
dit Lætitia.

– Il y avait une fermette ?

dit Dorothée, qui n'aime guère Lætitia faut dire que Dorothée n'est pas enthousiaste du genre humain.

Plus loin les ados se marrent crient sautent à l'eau. J'irais bien me noyer sous la surface. Quelques minutes. Je ne veux pas mourir *scandaleusement*. Je veux mourir sans y penser. Dans mon sommeil serait idéal. Un lendemain de fête où j'aurais dansé, entouré de ceux que j'aime. Par exemple.

– Toi, Mève, tu vas comment ?

dit la double propriétaire terrienne.

– Mève, dit Dorothée, doit rendre visite à son père mourant, ça lui destop le cul.

M'arrache un sourire, comme serait désherbée l'ortie. Mon sourire colporte le maussade pour le jeter aux boutons d'or. Je me sens mieux. D'autant que Flavien, que je fixe, opère en ma faveur le V de la victoire.

– Flavien, dit Lætitia, a l'air de nouveau amoureux.

– Il l'a toujours été,

dit Dorothée.

– Tu sais, je dis à Dorothée, je pensais te demander de m'accompagner.

– Requête octroyée.

– Auprès de mon père ?

– Qui mieux que moi comprendrais ?

dit Dorothée, cul à terre, nous aussi. Elle enserre Irène et moi de ses bras, deux au total, pas un pour Lætitia.

Un craquement de genoux m'informe d'une présence. Flavien me tend une bière. Me regarde sans emprise. Sans obligation de prendre, je veux dire. J'incline la tête sur sa cuisse. Il place sa main sur mon épaule tout en conversant avec le trio, qui n'en pense pas moins. Je pousse Flavien il tombe sur le côté m'entraînant avec lui il rit ce rire me manquait.

Je voudrais ce rire, quand j'aurai quitté mon père.

95.

Le reste de la soirée est tranquille, je ne peux le formuler autrement, douceur du drap sur le jeune enfant accompli par le jour.

Les ados se joignent à nous pour le repas, Zita me colle, Balthazar consulte régulièrement son téléphone son histoire d'amour n'est-elle pas clôturée, Gladys

s'entend bien avec Nelly plus âgée qu'elle de quatre ans, Hector joue au foot avec les autres gars ça me plaît de le voir réfléchir au ballon et le faire bien (il marque deux goals), Isadora joue avec le chien d'Irène, Flavien ne parle pas boulot ce dont je lui sais gré, le ciel se couche, quelqu'un fout la musique à fond, nous dansons, bourgeois que nous sommes, humains en bord de rivière, ivres d'amitié.

96.

Je passe la nuit avec Flavien. Il titille mon clitoris. Ça me charge électriquement. J'ai trop bu je ne baiserais pas.
Je fais semblant de roupiller.

97.

Ce matin au lit Flavien me prend dans ses bras j'étouffe. La queue aux abois j'en jurerais. Pense au café, Mère. Aux rires dominicains. Au soleil qui te fait l'hommage de paraître. Cette flaque au pied du bureau. C'est le soleil. Ouvre les jambes. Fous-toi les doigts en bouche, Flavien a l'impression que tu sucés quelqu'un tandis qu'il te pénètre, ça l'excite, ça le fait venir.
Flavien vient.

98.

– Tu peux comprendre, dit Hector dans son peignoir marine, qu'on soit participatif même si on est pas citoyen à part entière ? Nous devrions être citoyens. La pâte choco occasionne à mon bout d'homme une moustache. Flavien ne me quitte pas des yeux. A repêché le peignoir d'antan. Satiné. Ne porte pas de lunettes, ce qui lui fiche une jouvence. Je me laisse envahir. D'ordinaire je suis tellement pleine de vide qu'une aile arrachée à l'abeille ne pourrait le traverser.

– A quel titre serais-tu citoyen ?

dit Flavien, peignoir entrouvert sur un torse gazon. A noter que son bras repose sur le dossier de ma chaise sans me toucher ce dont, à nouveau, je lui suis redevable.

– Nous ne sommes pas, dit Hector, des vaches à brouter de l'herbe, à faire caca et encore, les vaches donnent du lait.

– Et ?

je risque, affolée que Flavien ne se mette à pérorer.

– Nous nous donnons du mal pour devenir des adultes, dit Hector. Ce qui ne nous est pas naturel.

– Nous broutons,

dit Isadora, concentrée sur le croissant acheté par Flavien après le coït qui d'ordinaire le fout à plat.

Hector sur la chaise se redresse.

– Et nous ne donnons pas de lait, il dit. Nous sommes inutiles. Nous faisons du bruit, nous n'obéissons pas, nous réclamons sans cesse tout et n'importe quoi.

Je soupçonne Hector d'avoir un faible pour la rime.

– Il faudrait, il dit, nous donner un encouragement.

Flavien décroche je le vois bien. Je me lance.

– Tu réclamerais un statut de citoyen, à quel titre ?

Léo sans bruit prend place à table. Flavien pousse vers lui le monticule de viennoiseries.

– Au titre que nous ne sommes pas des vaches,
dit Hector.

– Les vaches sont des citoyennes, dit Isadora, elles participent à l'effort alimentaire.

– T'as quel âge, toi ?

dit en chatouillant Flavien à sa petite chérie (qui est aussi la mienne sauf que je ressens l'abandon d'Hector comme un crissement de freins).

– Raconte à papa combien l'école te soûle,
je dis à mon petit chéri.

Flavien chatouille, Isadora rit.

– Je vais m'en sortir,
dit Hector. Se levant de table son père l'alpague.

– Allons faire un tour, toi et moi.

Flavien me couve du regard. Il prolongerait volontiers l'idyllique petit-déjeuner.

– Maintenant,
dit le père, debout.

Alors je jure, en mon fors de lagune, que nulle tempête aujourd'hui ne l'éventrera.

– Zita a choisi Gladys pour marraine pourquoi pas moi ?

dit Isadora, se tournicotant le cheveux.

– Tu seras choisie pour le deuxième,
je dis.

– Avec quel père je me demande,
dit ma lumineuse gamine.

Une poignée de secondes plus tard Zita apparaît. Avec Léo. Elle s'active dans la cuisine blanche, comme n'en étant jamais partie. Le poêle, allumé par Flavien ce matin malgré le soleil, apaise mon corps. Balthazar débarque, détendu, avec dans le sillage une jeune fille rousse aux épaules robustes.

– Manuela,
il dit.

– Salut Manuela, jus d'orange ?
fait Zita.

Je pense, en mon fors de lagune qu'assaille une pré-tempête, que ces oranges je les ai achetées avec *mon* fric. Pas pour des étrangers. Le regard de Balthazar m'implore de ne pas ouvrir à la bourrasque. Finalement c'était qu'un coup de vent, mon fils.

Je suis un ventre amniotique. Un rempart contre l'effroi.

Ainsi soit-il.

99.

Je me sens cruche dans le peignoir à dentelle noire qu'a ramené Flavien de Paris, qu'il a dégoté dans une boutique vintage, Charlize était-elle addict au vintage.

Je l'ai endossé de bonne grâce, il me va à merveille par-dessus la combinaison noire à bretelles que je garde dans un bac sous la penderie depuis des années au cas où.

– Ne fais pas la vaisselle, maman,

dit Balthazar il a les yeux rouges, Gladys aussi, ils ont fumé des joints. Je sais, je

suis cette mère-là. Les vôtres font du vélo, du scrabble, étudient le chinois. Heureuses que vous êtes. Vos enfants vont bien.

Les miens aussi.

Je verse un café bouillant, quitte la cuisine blanche dans mes habits noirs, ferme derrière moi, à clé, la porte du bureau au sol de larges planches, j'ouvre la fenêtre, pose la tasse, allume un cigare, m'assieds, reprends le cigare, avale le café presque tiède je suis emmerdante eu égard à la chaleur du café, Flavien le sait, toujours il se levait, vidait ma tasse dans l'évier, me resservait, oui, Flavien.

Tu feras quoi de lui, Mève ?

Fumer le matin je fais ça que le dimanche.

On frappe à ma porte. Besoin d'une douche brûlante, brûler oui, m'entourer de torride : regards, café, douche d'eau sur ma peau de femme jeune.

– Je fume,

je crie, plutôt que J'ai besoin d'être seule !

Cela paraîtrait suspect. J'ai dit qu'il n'y aurait pas de tempête, il n'y en aura pas. Alizée, sable blanc, bleu léger. Alléluia.

– Mève, c'est moi.

Flavien.

T'en as déjà fini avec Hector, qui a besoin de toi, j'ai envie de répondre. Je suis une garce brutale, pas du genre ô pas du tout à tourner la langue avant de parler. J'ouvre la porte, sourire aux dents.

– Il fait irrespirable,

je dis.

– Ok je te laisse. Après quoi, nous parlerons. Tu veux bien ?

– Je veux bien.

On se croirait dans un film tourné par Netflix pour les quadra usées par la journée. Je ferme avec miellerie la porte, Flavien y met un pied.

– Donne-moi ta tasse,

il dit.

Je sais ce qui arrivera. Il m'en tendra une autre, de café brûlant.

– Voilà,

je dis.

– Voilà,

il dit. Et pouffe. Comme quand nous sautions dans les bassines placées sous les trous dans la toiture et après crêpes au Grand-Marnier pour tout le monde même pour les enfants.

J'attrape mon mari par le col comme dans un film, l'attire à moi, l'embrasse.

– Ce que je vais te dire ne va pas te plaire,

il dit.

– Quoi ?

– Bois ton café.

– Entre.

100.

Dix-huit heures trente. Dans ce même bureau, avec cigare, bière à même la bouteille, 33 cl. Le reste du troupeau s'active aux fourneaux. Flavien compris.

Je pense aux femmes et hommes debout mains le long du corps devant le mur

qu'est leur existence. Ils voudraient une porte. Un horizon derrière cette porte. Une cheville légère entraînant le corps sur un chemin bordé de mimosas. Une envie folle tournant sur elle-même et simultanément autour d'une envie plus grande, comme la terre sur elle-même autour du soleil.

Il n'y a pas de porte. Mais un mur à longir.

Je pense aux femmes et hommes qui, à un moment de leur vie, comprennent, sans se voiler la face, que c'est l'espoir d'une autre vie qui, jusqu'ici, les a tiré du désespoir. Ils savent que demain et le jour d'après, ils auront une petite vie, une vie qui leur ressemble, finalement, une vie de boulot, de satisfactions minuscules, d'abnégation, de répétition,

qu'il s'agit de ne pas perdre le fil de la joie au risque de la reddition.

Je pense aux femmes et aux hommes qui auraient rêvé de murs doté de portes et d'horizons si beaux que leurs chevilles entraînerait le corps, cela plairait au corps nom de dieu.

Si le sort a voulu vous faire naître le dos dans le beurre et le cul avec, vous bougerez, il faut bouger pour ne pas crever. Vous ferez de la voile, du trek, du golf, vous mangerez du bout des dents des mets subtils, vous dormirez davantage que les pauvres, ou dans de meilleurs draps, ou dans des chambres plus silencieuses. Vous rendrez grâce de cela.

L'absurde, l'absence de désir, la douleur ne vous seront pas épargnés.

Alors vous bougerez, enfants gâtés. Vous ferez du vélo en Écosse, vous passerez la nuit dans des auberges ravissantes. Vous assisterez à Carmina Burana, à vous en fouetter les globules, le soir vous vous bourrez la gueule dans un resto moelleux, entouré de gens qui comme vous feront semblants, vous vous réveillerez dans des chambres calmes, dans des draps lisses, et parce que vous serez nés dans un milieu qui chérit la loyauté qu'elle soit familiale, sociale, professionnelle, vous ne serez jamais seuls.

Vous rendrez grâce.

Si le sort a voulu vous faire naître dans une bourgeoisie, vous bosserez dur, vous vous adonnerez à vos petits sports, vos petits voyages, vos petites camaraderies (vous ne vivrez que peu de choses avec vos amis, si ce n'est autour d'une table).

Vous rendrez grâce du toit au-dessus de vos têtes, du saumon haricots verts, de la du Bourgogne à huit euros. Si vous êtes quelqu'un de têtu dans la gaieté, il vous arrivera, de temps à autre, des choses extravagantes. Vous serez créatifs. Certains parmi vous déclareront se contenter de peu vraiment peu pour être heureux. Avec quatre mille euros sur un compte.

Si le sort a voulu vous faire naître au bas de l'échelle, entouré de gens aux chevilles de plomb, vous n'aurez pas envie de plus de ciel ni d'horizon. Vous aurez besoin d'air. Vous aurez besoin d'attention. Vous aurez besoin de respect.

Toutes choses, que nous aurons effacé du désir.

Je pense aux femmes et aux hommes qui, comme moi, en ce moment, désespèrent de la vie.

– Cancer au premier, au second, au total degré ?

ai-je dit à Flavien, écrasant le bout du cigare.

– J'ai perdu mon poste.

– Tu seras indemnisé.

– Je ne travaillais pas dans une banque, Mève. Bois ton café. Tant qu'il est chaud.

C'est foutu pour le brûlant du café mais j'admets une gorgée, par bienveillance pour Flavien.

– J'ai décidé de ne pas opter pour la Suède, je dis. Irma ne me veut plus au journal. Je pensais pouvoir m'appuyer sur toi.

– Laisse-moi l'été.

– Où vivras-tu ?

– Avec Baltha.

– D'accord.

– Quand Baltha sera absent, je t'inviterai à dîner.

– Avec quels sous ?

– J'en ai de côté.

– Pas beaucoup.

– Je cultiverai du basilique, je fabriquerai mon pesto. J'irai chez ce viticulteur alsacien, je ramènerai des tonneaux.

– Et nous deux ?

– Prenons le temps.

– Tu ne m'en veux pas ?

– Christa consent à me vendre la parcelle contre les mélèzes. Baltha accepte d'y fabriquer un chalet. Ça le distraira du chagrin.

– Tu en as, toi ?

– Je vais bien. Toi ?

– Pas trop.

– Donne-moi la tasse. Viens. Je peux te serrer ?

Je pense aux femmes dont les compagnons sont absents, inopérants, chiants.

Je pense aux femmes qui voudraient que leurs gosses soient autonomes joliment.

Je pense aux femmes qui voudraient pour leur vie un émerveillement.

101.

Trois poulets, des frites, compote. Flavien déclare que je suis belle. De notre temps, ne le faisait pas.

A table Flavien est en face de moi. A voulu Léo à ses côtés. Léo a évité de justesse qu'Hector, par inadvertance, prenne place à sa gauche : Isadora s'est glissée sur la chaise comme de si rien n'était. Il arrive que j'éprouve à l'endroit de mes gosses une tendresse poignante. Le poignard, aiguisé, fend, se retire. Avec vélocité.

Flavien verse du vin aux grands, un fond aux plus jeunes, veille à ce que mon verre soit plein. Je lui suis reconnaissante de ne pas orchestrer, ce soir, l'ardeur d'une mascarade. Il fait calme, nous plaisantons, les enfants ont le bon goût de rire. Le dîner prend fin plus tôt que je ne le souhaiterais. Flavien se met devant un match de foot avec ses fils, Léo lit un manga, je bois une tisane avec Zita.

– Harold m'a appelé.

Je crois que je soupire.

– Je ne lui ai pas dit, pour le bébé.

– Non plus au médecin ?

– Pardon de n'en parler avec toi que maintenant, maman.

– Ça fait drôle que tu m'appelles maman, alors que tu t'apprêtes à l'être.

– Je le suis déjà.

- Hydra te manque ?
- Harold peste contre Hydra. Moi j'adore.
- Tu y retourneras ?
- Ça ne te contrarie pas ?
- Si une passion passe, suis-la. C'est de qui, déjà ?
- De toi, maman.

Impression de n'avoir jamais eu de rêves.

- Je ne suis plus folle d'Harold.
- Le médecin ?
- Bof.
- C'est à dire ?
- Entre le un peu et le beaucoup.
- Jeunes enfants ?
- C'est pas ça.
- Quoi ?
- Fils handicapé. Onze ans. La mère est fragile. Tous les deux inabandonnables. La culture, le patriarcat, les religions jettent le désir du côté de l'opprobre. J'ai beau me figurer le visage angélique de mon enfant, je me sens salie par ce que je n'aurais pas du faire : suivre l'appétit de ma chatte.

Zita éclate de rire, par réflexe je me tourne sur Léo. Léo ne tressaille pas le moins du monde. Il avait sous les pieds trois mille mètres d'eau vous comprenez.

- J'ai lu ton enquête, dit Zita elle amène les genoux contre elle, ton enquête sur les jouets du désir féminin, c'est comme ça que tu intitulais.
- Comment tu te l'es procuré ?
- Le journal met en ligne certains articles, deux mois après leur parution. Tu l'ignorais ?

Je l'ignorais. Et que Zita me lisait. Elle aurait pu m'écrire. Un commentaire. Un smiley. Un Je t'ai lu, j'aime. N'est-on pas en droit d'attendre que nos gosses, devenus adultes, s'intéressent à ce que nous avons dans la tête ? Nous pourrions échanger. Non ? Une mère doit rester une mère, vous dites ? Être dispo pour cajoler, remonter le morale, filer des sous ?

N'ayant pas expérimenté l'échange avec mes aînés, je ne peux vous répondre. Edgar n'en parlons pas, il s'est mis en tête que mes mots étaient des obus, il se bouche les oreilles, peut-être suis-je vipérine, de temps à autre, par agacement, colère, déception, mais je ne suis pas *que ça*, peut-être suis-je trop franche, directe, désinhibée, non mais, t'imagines que chaque mère procéderait à son propre procès, à longueur de temps, parce qu'un de ses mômes décrète qu'il n'a plus rien à faire avec elle au revoir merci ?

Tu n'es pas la cause de ce qui arrive, Mève. Fiche-toi ça dans le crâne.

- J'ignore si, dit Zita, je pourrais reproduire le schéma marital de papa et toi. Je me sentirais prisonnière. Je veux pouvoir baiser quand ça me semble bon je te choque ?

Je me tourne sur Léo, il me regarde, non sans gravité. Je hoche la tête, le tenant par les yeux. Il se lève et part.

- Pardon, je dis à ma fille, de te paraître pragmatique, mais dans un premier temps tu élèveras où l'enfant ?

– Sur Hydra.
 – Explique.
 – Le médecin me prend comme sage-femme.
 – Avoue l'ironie de la formule.
 – Maman.
 – Je t'écoute.
 – Tu souris.
 – Je t'écoute.
 – Il me paie à l'accouchement, y compris sur le continent. Je loue la partie Est de la villa d'Harold, j'y élève mon enfant. Dispo pour qui a l'envie de me baiser. Je camoufle le rire derrière une main, ma main est trop petite, elle sert à écrire, à cuisiner, à conduire, pas à exterminer l'apparence d'un rire orgiaque nom de merde ça fait du bien.
 – Sers-moi un fond de rouge,
 dit Zita faisant glisser le verre.
 Mais je ris. Je pleure de rire.
 – Maman !
 Je m'empare du verre de ma fille. Le bois cul sec.
 C'est un bon départ, je m'apprête à dire, d'envisager ton autonomie financière. Mais las. Zita est en harmonie avec sa chatte. Une chatte se fout du fric.
 – Toi, avec papa ?
 – Positions classiques.
 – Pas de gode, rien ?
 – Il en est tout de même sorti six enfants.
 – Tu as du plaisir ?
 – Mon corps jouit, merci de demander.
 – Tu as envie de baiser ?
 Comment dire à ma fille que parfois je dis, en ma lagune intérieure, Baise-moi, même s'il n'y a pas de physiologie en bout de flèche. Comment lui dire que j'étais dans l'érotisme, toutes ces années, pas dans la chaudasserie, que j'aurais aimé être chaudasse, baiser à quatre, me faire battre, être affamée de cul, mais non, lui dire que l'érotisme, Flavien était à hauteur, jusqu'à ce qu'Isadora entre en classe maternelle, qu'il s'inscrive au golf, que Paul m'agite la tête.
 Je ne peux dire cela à ma fille. Tu as raison. Pas d'échange possible. Ta fille n'est pas ton amie. Quoique. Ton éducation judéo-crispée te file des scrupules selon quelle loi, Mève.
 Selon la loi d'un Dieu propriétaire de mon corps ?

102.

Comment dire à Zita l'offense procurée par la lettre de Paul,
 mots que Zita ou vous-même auriez sans doute trouvée jouissifs,
 Zita aurait tiré sur le fil, envoyant une photo de ses seins, qui sait, écrivant des grivoiseries radicales, gorgées d'un rire moins cristallin que le mien,
 rire d'ange-démon,
 la vie pure se fiche du mal et du bien,
 l'interdit fait se fâcher la vie,
 en matière de cul la pédophilie est sur quoi les esprits cultivés s'accordent comme

un pont à ne pas franchir,
ceux qui foulent le pont dénigrent l'avoir fait, ou en ont honte,
chez ceux qui baisent *entre adultes consentants* il y a comme une souplesse, une
hilarité, une liberté je crois,
je regarde ça de loin, mon corps chasse le scabreux, je m'y sens mal à l'aise,
longtemps j'ai pensé que c'était du à ma mère, à ses secrets, à la pendaison,
à la religion,
je suis cette femme-là,
bouche-toi les yeux,
une femme pure,
aimant aguicher, qu'on la désire, désirant troubler,
folle d'amour, de peaux à peaux, de baisers,
de caresse, de douceur, de poésie,
de beauté,
je n'ose pas dire cela à Zita.
Je ne lui dirai pas que le lendemain de la lettre de Paul, je rédigeai une réponse
cinglante, tranchante d'amertume, violente de dégoût, intelligente, piquante,
rédhibitoire.
Depuis, pas de réponse.
Si j'aimerais qu'il s'amende ?
Cela me plairait.
Ensuite ?
Paul aurait fourré un doigt dans ma chatte par un soir de ciel mauve. Dans un
verre de raisin blanc des bulles joueraient à Attrappe-moi. Il y aurait un regard, un
son de voix, l'inexorable désir.
Il y aurait Flavien vivant à Paris.
Il y aurait le début d'une histoire, deux chevilles légères, un chemin bordé de
mimosas. Émerveillement. Regain. Palpitations de petite fille riant sous la couette.
Faim viscérale d'un dos étendu, d'une glorieuse queue. Sauvagerie qui me
prendrait de cours. Elle me surprendrait, la sauvagerie de mon corps. Quelque
chose serait *libéré*.
Serait-ce cela, Zita, qu'un jour toi aussi tu demanderas à la vie ? Que quelque chose
en toi, qui attend derrière la porte, connaisse les bouffées d'air frais d'un chemin
que le corps prend sans boussole imposée par la tête.
Mais non. Tu cherches *déjà* à défoncer en toi les portes verrouillées.
Je t'envie.
Je ne me suis pas accordée *d'emblée* cette liberté. Au contraire l'ai-je maltraitée.
J'étais assaillie par le fantasme. Même du temps de Flavien. Sauf que j'allais bien. Je
ne vivais pas le contrôle comme une contrainte.
La vieillesse me laisse pantoise. Flétrie. Calme.
Mais il y a toujours en moi une fille aux cheveux de corde, qui passe d'un homme à
l'autre dans le désordre,
attachant, se faisant attacher, libre de ne pas aimer.
Le malheur vient de là.
Que l'amour soit la grande affaire de l'homme.
Ce qui fait que l'animal soit noble, l'humain pas.

– Je tombe de fatigue,
dit Zita.

Une joie me tend la joue j'y accole la mienne.

– Tu crois, dit ma fille se levant, qu'on peut toi et moi se parler *vraiment* ?
J'esquisse un approximatif geste de la main, façon Tu veux répéter ? Zita vient à moi cul sur la chaise, emportée par la bourrasque mauvaise, de l'alcool trop pris, je souris, le ventre de Zita contre l'oreille, je souris qu'elle vienne à moi sans mots à la bouche si ce n'est Bonne nuit ma femelle adorée.

104.

Mardi.

Je marche sur les trottoirs bruxellois haut talonnée, bas noirs, le ciel est gris malgré la date, début juin. Il fait moite, je porte une gabardine noire courte, j'ai foutu de la cire sur les cheveux, qu'ils cessent de gonfler bon dieu. Je marche femelle comme dit Zita, ce matin j'ai quitté le mâle alpha, il ronflait, *En attendant que soit fabriquer le chalet.*

Comme Flavien avait joui dans la journée, il n'avait pas envie de remettre le couvert. Je pouvais m'accorder une affection de bout de doigts, aucun bout sur aucun trou, nulle turgescence, un bête câlin,

bête dis-tu, fantasque créature, égoïste nana, bourgeoise madone.

Que ne donneraient des centaines de milliers de filles pour un bras autour de la taille, la nuit.

Je marche, ceinture de gabardine me garrottant le replet,
cependant que je m'astreigne à un *régime dissocié.*

– Accouche,
dit Lydia au téléphone.

– Tu n'as pas besoin de maigrir.

– D'autant que l'amour me fait fondre. J'apprécierais que tu ne commentes pas. J'ai été bête, pour Berlin. Je viens avec vous. Régime dissocié : je t'écoute.

Un amour ? Autant Irène et Yvan incarnent-ils le couple de la jeunesse, liens qui plient mais ne rompent point, une entente complice, autant Lydia à trente-deux ans rencontre le type pedigree compris, dont l'esprit alerte la rend cinglée, couple compliqué tenant depuis bientôt vingt ans et deux enfants destinés à l'université, qui font du vélo, du scrabble, étudient le chinois.

– Mève ?

– Une femme ?

– Je t'accorde une seule réponse.

– Une femme ?

– Oui.

– Tu bouffes des protéines une fois sur la journée (mon cœur chamadait, à cause du oui de Lydia concernant une vulve dans son lit), lentilles, soja, œufs, poissons (une vulve aux lèvres trempées), viande blanche, viande rouge, volaille.

– Nous sommes, elle et moi, végétariennes.

– Tu vas quitter Guibert ?

– Protéines une fois sur la journée, interjecte Lydia, accompagnées de légumes à volonté. Féculents éventuels, également une fois la journée, non

accommodés des protéines. Repas de fruits vers 11h, vers 17h. Légumineuses à gogo, sans oublier les huiles pressées à froid, les fruits sec, j'oublie quelque chose.

– La tendresse.

– L'abstinence d'alcool.

Sur ma gauche une femme mendie, elle cache derrière un panneau, où est écrit qu'elle a faim, un smartphone dernier cri. Je médis, me morigène de médire, sourit de morigéner, regarde la femme dans les yeux. Elle porte un ciré jaune de pêcheur, l'iris est d'un vert intense.

Née dans une famille à l'oseille rembourré elle tournerait la tête aux clients de son père, leur écraserait le cul sur le visage en échange d'un voyage, tapoterait un smartphone dernier cri, faisant fi de leur présence d'arc tendu, se lèverait, royale, passerait une main sous la robe pour remonter ses bas en dessous desquels pas de petite-culotte, elle ne porterait pas de ciré jaune mais dans le sang, comme une évidence de stellaire expansion, la sensation que *jamaïs* elle aurait à mendier quoique ce soit.

Dans le miroir de l'ascenseur je m'ausculte. J'ai perdu un peu de poids. Je suis pas mal foutue (le miroir est fumé). Mon téléphone vibre, je pense à Paul, c'est Flavien.

Quand rend-on visite à ton paternel ?

Paul ne répondra pas à mon dégoût. J'ai pris le parti du cynisme. Nous aurions fini pas flirter.

Même, il voulait tes seins.

Ils sont beaux, mes seins.

Ce mec *ne* t'aurait aimée *que* avec la queue.

Sa lettre me décrivait joliment. Il est fort avec les mots, Paul. Sans l'histoire des seins, j'aurais été séduite. Il a manqué de tactique.

Il s'est exprimé avec la queue.

Mercredi, je réponds à Flavien, je compte ne pas travailler c'est bon pour toi ? Avion (neuf euros), location d'une voiture, deux cents kilomètres, une nuit à l'auberge.

Je m'occupe de réserver. Je règle le tout.

Je voudrais une jolie auberge.

C'est dit,

est-il affiché sur l'écran de mon téléphone.

Dans *jolie* il y a *joie*.

A l'étage trois de l'immeuble bruxellois, mes talons enfoncent leur aiguille dans la moquette aux edelweiss.

Irma se tient, défaite, devant moi. Mains aux hanches. Larmes aux joues.

Je referme sur nous la porte de son bureau. Quand bien même ma future ex-boss voudrait l'ordonner, aucun son ne sortirait de son nez.

105.

– Assieds-toi,

je dis.

J'attrape un mouchoir coincé dans une boîte, genre fabriqué aux écoles primaires, Irma a un unique fils, Marc-Antoine, qu'elle vénère, photos de lui partout, une grande en noir et blanc le montrant chapeauté, à Princeton, rouleau à la main c'est

un diplôme,

cette meuf a tout pour être heureuse, sauf l'âge, jusqu'à présent le botox tient, elle me fout à la porte nom de merde.

Je lui tends le mouchoir comme un reste de sandwich aux pigeons.

– C'est François,

dit Irma, soufflant comme un gosse de huit ans n'ayant encore fait Princeton.

Elle sied sur le canapé trois places, vert anis.

François est le mari d'Irma depuis cinq ans. Il a trois filles, d'une précédente union, dont il se préoccupe davantage que de son épouse. L'épouse étant fille d'un capitaine d'industrie, l'un des plus fortunés du royaume.

Je n'ose défaire ma gabardine. Irma reprendrait le dessus.

– Laisse-toi aller, je dis, profère des monstruosité, je travailles avec toi depuis douze années.

– Mève si je me passe de tes services, c'est par respect pour toi.

– Donc, François ?

– Tu tournes en rond, ici. Tu es sous-payée rapport à ton envergure.

– Mouche-toi.

– Il est plein,

il dit me désignant le mouchoir.

Non sans autorité j'en attrape quatre au total, les tends à l'éplorée, me débarrasse de la gabardine, la jette sur l'un des fauteuils une place jaune safran, je répète François, donc? enclenchant la machine à café dernier cri comme le smartphone j'ai pour ma part un machin chinois à l'écran fêlé.

– Merci pour le café, Mève. Je veux ton bien tu sais.

J'enclenche la machine pour un second café, Irma se mouche, le second, plus chaud par conséquent, sera pour moi. Je plonge un carré de stévia dans la tasse destinée à Irma, que je lui tends, son index est couvert de morve.

– Essuie-toi,

je dis, présentant la boîte. Irma pioche.

– Prends la boîte, je dis. Pour une fois que tu pleures.

– C'était aux septante ans du baron de Mour.

– Mour c'est oriental ?

Café succulent.

– Dix-neuvième siècle, peu de quartiers de noblesse, banquier en Suisse.

– Château ?

– Vient de l'acquérir, côté flamand. Le rénove à grand frais.

– Combien d'invités ?

– Deux cents. Peut-être plus.

– Quelle robe ?

– Pas noblesse de robe. Ni d'épée. Moins que rien.

– Quelle robe tu portais, Irma ?

– Une comme il faut sauf qu'à l'apéro, une cinglée a renversé son vin. Il n'y a qu'ici que je puisse jurer.

– Tu es mariée à un aristocrate.

– Justement.

– Il connaissait la plupart des convives, il t'a snobée, peut-être même s'est-il intéressé à une fille jeune à l'iris d'un vert éblouissant.

– Comment tu sais ?

– Ton café refroidit.

Irma se penche sur la table basse. Son dos est celui d'une vieille.

– Le pire dans l'histoire, serait que la fille l'ait snobé, *lui*.

– Tu devrais écrire un roman, Mève.

– Le réel est plus fort que la fiction.

– Il la dévorait des yeux. Elle portait un bustier orange. Personne ne sait porter le orange. Elle oui. Pas de flasque au gras. Comme moi. Placée en face de François, amie de la fille de Mour dont il est le parrain. Tu allais dire quelque chose.

– Pas du tout.

– Tu te moques, à l'intérieur de toi.

– Pas du tout.

– Tu te marres.

– François, donc ?

– Il y avait des chanteuses d'opéra. Au cocktail. On les a fait servir à table.

Manque de personnel. Je me suis levée pour le dire à François. Elles chantaient si bien.

– Tu t'es déplacée en plein dîner ?

– François avait le bras derrière la fille. La tripotait-il, ça me rendait malade j'ai voulu le surprendre.

– Il t'a envoyé promener.

Irma pleure.

– Ce n'est pas, je dis, la première fois qu'il bave devant une nana.

– Oui mais, à une soirée qui coûte un million ?

– Certes.

– J'ai peur, Mève.

– Quitte-le.

– Il me jure qu'il m'aime, que c'est juste, chez lui, un défaut, rien d'autre qu'une gourmandise passagère, que ça ne lui prend pas souvent, rarement même.

– Chaque fois que tu es là. Et tu n'es pas avec lui souvent.

– C'est ça.

– Vu que tu me fiches à la porte, je ne vais pas cloîtrer ma langue. François ton baron de mari est un type répugnant. Même si je te trouve ingrate, mal dans ta peau, fascinée par le fric : tu es une bonne patronne de presse. Tu as tenu ce journal contre vents et marées, y compris les jours de grande lune. Tu vau davantage qu'un gars qui a besoin de sentir son slip bouger devant une femme qui n'est pas la sienne. Ici, nous connaissons ton histoire. Depuis cinq ans tes humeurs despotiques sont liées à celle, érotiques, de François. Tu n'es pas heureuse, Irma. Réfléchis à ça. Pour ce qui me concerne, je dis ramassant sa tasse l'empilant sur la mienne, j'ai terminé le dossier sur le destin.

– On m'a ramené ton ordinateur.

– Quoi ?

– La semaine dernière. Jeudi. Ou mercredi. J'ai oublié de te le dire.

Marc-Antoine le fils d'Irma depuis son cadre me toise. J'attrape ma gabardine, payée quatre euros dans une friperie, quitte Irma qui en a pour trois mille sur la peau, je piétine les edelweiss jusqu'au coin cuisine, bon dieu il n'y a personne,

je presse sur le bouton de la machine à café elle broie les grains, je me poste devant la fenêtre elle donne sur les toits, Palais de justice au loin, hortensias en bas dans le jardin. Immuables, ils ne méprisent pas. Sont de pierre, d'ardoise, de charpente, de feuillage, de nuage, se foutent des humains.

Une soirée à million d'euros. Un ordinateur dont on *oublie* de mentionner qu'il est retrouvé. Une caste au patrimoine solide comme le Palais de justice plus solide encore. Une caste qui achète nos bois, nos médias, nos lois. Quelqu'un s'y oppose, on le met de côté. Bientôt on assassinerà.

Tu sais quoi ?

Je me réfugie sous les draps de la jolie auberge que Flavien trouvera.

106.

– Mes mains ne tremblent pas, je te dis.

Je fais le geste d'allonger le bras, main à plat. Dorothee consent à mon injonction.

– Elle tremble,

elle dit. Ajoute :

– C'est moche.

La place est ombragée il coule un vent léger, d'ordinaire je serais relâchée. La lumière fait de mon corps un havre de paix. L'endroit n'est pas olé olé, pas sexy, mais statu quo. Les épines y ont des gants de coton.

Je vois bien que cette histoire de père fait que je me sente paumée.

– Je me sens paumée,

je dis à Dorothee. Cette après-midi elle n'a pas son visage d'alcoolique. Veste de cuir brun, jeans denim, chemisier blanc, dents immaculées comme le ventre de la Vierge.

Dorothee s'accroupit, palpe une chinoiserie en porcelaine. Une maison de retraite met la clé sous le paillason, trop de scandales, chute des revenus, on a trouvé dans les caves des monceaux de trucs dont les familles ne veulent pas. Le tout est étalé sous nos yeux dont le fruit de la vente ira aux jeunes autistes. Je ne vois pas le lien. Entre un vieux maltraité et un enfant que les parents ont parfois envie de frapper.

– Tu disais quoi ?

fait Dorothee elle montre l'objet à un vieux il fume la pipe elle lève trois doigts, il en lève quatre adjudé.

– Ça vaut pas un clou,

je dis, passant le bras sous le sien.

– Détrompe-toi.

Comment Dorothee peut-elle assurée en affaire // déconcertée en amour ?

– John m'amène avec lui à son colloque de Sydney.

– Il se saigne dis donc.

– Je paie le billet.

Dorothee s'exclame Que c'est joli ! se rue vers un tapis au sol, s'abaisse, me tire par le bas de la robe, me répète à voix basse C'est joli, je me relève avec difficulté, une femme jeune me bouscule, se retourne sur moi rit dans un téléphone, me fait savoir gestuellement qu'elle est navrée, je me tiens à Dorothee, j'ai mille ans sauf que dans la chanson de Brel elle aime et lui aussi. Flavien aime-t-il ? Est-ce que j'aime Flavien ?

– T'es paumée, Mève, parce que tu donnes place à ta colère.

- Mon père ne m'inspire pas même de la colère.
 - Je faisais allusion à Paul,
- dit Dorothée enfournant dans un cabas d'osier une lampe petite au pied d'opaline maintenant nous marchons.
- Tu l'as volée ?
- je dis.
- Personne pour me la vendre.
 - Je t'aime.
 - Je t'offre un café, dit Dorothée. Pour moi, un kir. Ne te raidis pas.
 - Tu me trouves raide ?
 - J'ai pris une décision, tu devrais en faire autant.
 - Boire me file des idées blanches, je dis, c'est mieux que rien.
 - Tu devrais en faire autant je faisais allusion à Flavien.
 - Avoue, je dis, que t'as envie d'un truc alcoolisé.
 - Toi ?
 - Aussi.
 - Garçon ! Dorothée dit et ensuite Deux cafés ! et ensuite Pour la première fois John a parlé *divorce*.
 - Tu lui faisais la gueule depuis dix jours.
- J'ai mille ans, je pèse trois tonnes, j'ai envie de vomir. Dorothée dit :
- Tu fumes une clope avec moi dehors ?
- Je fais non de la tête. Dorothée, debout cul en arrière m'embrasse le front, me chuchote On les aura les pieds gelés (cri de ralliement quand l'une de nous est désespérée).
- La brasserie n'a aucun charme, tout y est standardisé, le taupe du skaï sur les sièges, le carrelage faux parquet, les lampes fabriquées par les chinois par une marque bobo, la teinte de la lumière-même. Standardisé *de mon point de vue*, je suis journaliste n'est-ce pas, les faits sont à énoncer avec objectivité, je crois que c'est ce qui, en moi, coince : l'objectivité.
- Ma subjectivité est comme un verre rempli à raz qui serait bousculé. Qu'est-ce *qu'il se passe*, Mève, ai-je beau me répété, nulle réponse ne vient.
- J'ai chassé les origines de *ce qu'il se passe* par ordre d'importance la première étant l'hypothèse d'une dépression.
- La seconde le boulot. Mon boulot j'en avais assez, Irma est balourde question sentimentalité mais fine journaliste à ce point qu'elle a détecté *objectivement* que j'avais assez donné.
- La troisième, l'amour amoureux. Mais Paul est tordu et Flavien est revenu.
- La quatrième, mon père bientôt mort. Pas envie de lui parler. Ma fuite une nuit de noces pieds nus sur un chemin de campagne à bouffer un croissant chaud sur un banc était une conclusion logique, esthétiquement rigolote.
- (L'humour vaut son pesant d'or dans un monde où des imbéciles s'inclinent devant le Christ en croix : les partis de la droite extrême sont copains avec les curés, popes, pasteurs, même Alleron que, dans la voiture ce matin, j'entendais parler d'orthodoxie. J'ai klaxonné. Pour le principe. La route était déserte. Mettons le mal-être qui me zèbre sur le dos d'Alleron. Investiguons. Rencontrons-le)
- On dirait que le café te remet d'aplomb,
- dit Dorothée revenue.
- Quelle décision dis-tu avoir prise ?

- Tu n'as pas deviné ?
 - Je n'ose pas.
 - Les grands mots.
 - Te faire manucurer les doigts de pieds ?
 - Ma décision est que j'arrête de boire avant huit heures du soir.
 - Je tiens jusqu'à sept heures.
 - Regarde la tête que t'as.
 - Tu vas te sentir mieux.
 - D'autant que John a un cancer de la prostate. Sa femme s'est entiché de son prof de méditation, John n'en mène pas large, je l'épaulerai.
- Je regarde par la fenêtre afin que mon amie, ma sœur, mon ange gardien ne lise pas, entre les sept orifices de mon visage, la déception mienne de ne pouvoir ironiser salement.
- Pauvre John,
- dit Dorothée, déchiquetant un carton à bière.
- Je prends la main de mon amie. Que voudriez-vous que je fasse ?

108.

- Qui est de corvée vaisselle ?
- je crie.
- Pas moi,
- dit Léo enfoncé dans le siège contre le poêle.
- Je ne t'avais pas vu, Léo.
 - Tu vas bien, Mève ?
 - Ce soir, pizza quatre fromages.
 - On regardera encore des films toi et moi, en version originale ? Flavien préfère la version doublée.
- J'ai dans la main un saumon sous vide, il est froid. Je le pose sur un paquet de thé. Il va tomber. Ne tombe pas. Léo a prononcé trois phrases. Sa voix mue. J'ai aussi acheté des poivrons, un max de fruits, des olives pour l'apéro. Ça et le fromage : soixante-sept euros. Et six bières.
- Je crois que ça te fera du bien que Flavien soit là, dit Léo me regardant avec concentration, mais pour les films non. Faudra résister, Mève. Je serai là.
- Léo me regarde même s'il s'est tu, il n'en revient pas de ses propres mots. Il retourne à son manga. Sa nuque ne plonge pas. Je tends l'oreille en vue de capter une décompression pulmonaire, rien.
- Je range le saumon au frigo. Deux centimètres d'eau dans le bas. Je referme la porte.
- Je réponds à une seule question, Mève.
- Et si j'avais de l'amour pour mon père ?
- Éponge le frigo.

109.

- Mève, j'essaie de te joindre depuis une semaine,
- dit Alec mon frère.
- Ton numéro n'apparaît pas sur mon portable.

– Je n'ai accès qu'au téléphone fixe.
– Personne à la maison ne décroche jamais, à cause de la pub.
– Chez vous tout le monde a son propre téléphone, c'est ça ?
Je crois entendre mon père. Railler. Ma mère n'était pas comme ça. Elle se foutait de tout.

De tout, de nous. Pas de son mari.

A cause de lui elle est morte. Sans que j'aie le temps de lui dire. Combien son amour me manquait.

– C'est arrivé comme ça, dit Alec, papa est tombé en pleine eucharistie, toutes les nuit je mets mon réveil à sonner à trois heures du matin, je récite le rosaire en communion avec nos frères du Vietnam.

– Et rien n'y fait.
– C'est la volonté de dieu.
– J'arrive demain. Toi, tu es où ?
– Dans mon asile.
– Un monastère.
– Pour les rebuts.
– Tu n'es pas un rebut.
– J'ai péché, Mève. Je suis un rebut.
– Je ne peux pas passer te chercher. Tu n'es pas sur mon chemin.
– Je n'ai jamais été sur ton chemin.

Merde, j'ai foutu du vernis sur mon gros doigt de pied. Je pose le téléphone sur le bord de la baignoire où je suis assise. Le téléphone glisse dedans. Me baissant pour le rattraper, ma chemise de nuit flirte avec la surface du vernis sur mon ongle. Triple merde.

– Passe-moi le supérieur, je dis. Je vais demander qu'on te mette dans un train.

– Je peux le faire moi-même. Je ne suis pas enfermé.
– Je prévois une chambre pour toi à l'auberge où j'ai réservé.
– Tu n'es pas logée par Marianne ?
– Elle l'aurait proposé, j'aurais décliné.
– J'aime bien Marianne. Elle a rendu papa heureux, tu sais.

Balthazar entre dans la cuisine suivie de la rousse aux épaules robustes. La fille chique. Ne me salue pas. Balthazar sort du placard un paquet de biscuits. A 18h30. Soit une heure avant le repas. Et la fille chique. Me regarde. Sourire flou.

Je fais signe à Balthazar qu'il se tire. Je suis assise à table devant une bière dans une robe longue à fleurs colorées (les fleurs ne sont pas noires). Mon ventre est celui d'une meuf enceinte, foie boursoufflé je ne vois pas d'autres explications. Pourtant pas de fromages, beurre, sauces, friture, sucre.

Si ce n'est la bière, le soir.

– Mève ?

dit Alec au téléphone.

– Attends, deux minutes.

Balthazar quitte la pièce en direction du salon, hausse les épaules, la fille sur les talons, où il y a de la musique, faiblement, Flavien médite, ou il rédige un message à une fille, j'essaie de me passer de bière, mais. Marre, ouais, marre des gosses, marre de me gourmander avec l'impuissance à résister,

résistons, Léo, d'accord, contre la tentation de la facilité,
un film en japonais c'est plus facile dans la version doublée, mais non, c'est moche
le doublage,
c'est facile de boire.

Tu vois, Alec, si tu étais resté un frère pour moi, toutes ces années, j'aurais pu te
parler de *ma souffrance d'alcool*. Cinq ans que je bois. J'arrive pas à m'en dépêtrer.
J'ai honte. Je m'imagine une vie autre sans Dionysos. Plus sereine. Comme quand
les enfants étaient petits, que nous regardions ensemble Flipper le dauphin. Je me
sentais belle, je me sentais femme, Flavien était amoureux de moi.

– Je parlais de Marianne, dit Alec. Il va falloir la laisser tranquille, pour la
maison. Si papa meurt. C'est son vœux.

– Elle est sa femme. C'est normal.

– Je croyais que tu chipoterai.

Des rires émergent de mon salon. Je me sens exclue. C'est con.

– On se voit pour le dîner, je dis, après-demain ?

– C'est mieux qu'on se donne rendez-vous avant. Pas sûr que Marianne aura
la force de préparer pour tout le monde.

Mon frère a quarante-neuf ans, il y a un gosse dans sa voix.

– Ça va Alec, mon chéri ?

– ...

– Je tâcherai d'amener des pralines aux noix et chocolat blanc. Celles que tu
aimes.

– ...

– Je serai avec Flavien. Il vit depuis deux ans à Paris. Même les vacances, on
ne les passe pas ensemble.

– Devant papa Flavien sera gentil avec toi ?

– Tu pleures ?

– Tu me manques.

– Tu veux que je vienne sans Flavien ?

– S'il amène sa bière aux cerises, je serai content.

– On soulera Marianne.

– ...

– Je sais, elle ne boit pas.

– Maman au début, à la communauté, elle avait arrêté. Je crois que Jésus la
Vierge les saints c'était pas son truc, à maman.

Je m'approche du poêle en faïence crème, Léo fait signe que je peux prendre sa
place, j'accepte, me laisse tomber dans le fauteuil, c'est chaud de l'empreinte
vivante de Léo.

– Elle a recommencé à boire, dit Alec, elle traversait les couloirs comme une
morte-vivante, tout le monde chuchotait, même Marianne. J'avais honte. Pierre
pria beaucoup pour elle. Elle est partie le jour où j'ai pleuré devant elle à cause de
lui. Il ne m'aimait plus. Il m'envoie toujours des lettres, tu sais ?

Je me lève comme un jet, attrape la bière, bois, goulue, vais au frigo, je suis la
pierre catapultée par Goliath, je frapperai David aux yeux, sa langue sera tranchée,
son cerveau liquéfié,

il n'est pas vrai que les faibles supplantent les forts.

Pas vrai.

Je décapsule.

– Papa, poursuit Alec, dit que maman est morte à cause du cœur, elle avait une malformation, elle aurait du mourir depuis longtemps.

Salaud.

– Mais moi, dit Alec, je me suis toujours demandé, je me demande encore, si maman n'est pas morte parce que Pierre ne m'aimait plus.

Le jour où tu lui as confessé ton désarroi de ne plus être pénétré, tu avais quinze ans, notre mère a pris une chambre d'hôtel. Elle s'y est pendue le soir-même.

– Toi, tu le sais, Mève, ce qui est arrivé à notre maman ?

– Malformation du cœur.

– Ah.

Pas faite pour être étranglée par les mains de Dieu. Elle a voulu lui montrer, à Dieu, qu'elle était capable de mourir par elle-même.

– On ne fera pas boire Marianne, dit Alec. Marianne est une sainte. Les saints ne boivent pas.

Balthazar se tient avec nonchalance sur le chambrant de porte.

– On mange ?

il dit.

– Va te faire foutre,

je dis.

110.

Dans les draps blancs de mon lit où sue Flavien depuis trois nuits, tandis qu'il joue à un jeu en ligne avec Hector et Léo, je fais front aux hyènes. Les bêtes sont sur le qui-vive. Je ne parviens pas à joindre la porte d'entrée. Les fenêtres sont fermées. L'un des bêtes plante les crocs dans le pantalon que je porte. Le sang coule, le long de la jambe.

J'étais comme cela, enfant, adolescente. Je subissais l'assaut de mes propres hurlements. Puis il y eut Dorothée, Janice, les filles, Flavien, les enfants. J'apprenais à ne pas fermer les portes. Quand il faisait glacial je me réfugiais dans des maisons où les hyènes n'étaient pas admises. Moi j'étais née avec leurs ovules dans le sang.

Les choses qui me sauvèrent du désamour des parents puis de la communauté dont mon père était un remarquable berger, furent le livre *et* une idée de l'amour.

Le livre jamais ne me déçut.

L'amour était mon unique rêve. J'étais taillée pour un prince. Je lui donnerais ma virginité. Ma virginité incarnait mon âme.

L'amour ne se présenta pas. Alors je m'assouvais au fiel des fantasmes. Je me tapai des bites comme d'autres marquent des points au tennis.

Enfin parut Flavien, lunettes, pull aux épaules. Je me donnai à lui dans un dégoût d'esthète. Je m'entêtai à le chérir.

L'enfance me bouleversa. Le regard de Flavien sur moi. Aussi.

J'avais un rêve. Il avait tout à faire avec Dieu. J'ignorais que Dieu est un mot relié à rien.

A l'époque, je le ressentais entre les côtes, Dieu. Convaincue qu'Il m'enverrait celui qu'Il aurait choisi pour moi.

La force de ce choix aurait signifié Son amour de moi.

Ma mère s'était pendue. La foi puis la communauté lui avait confisqué son aimé. Elle traînait sa dépression, désormais, dans le litron de rouge que mon père faisait fis de ne pas voir. Je l'avais vue, la bouteille, dans la garde-robe, en bas à droite, un jour que je cherchais une paire de bas. J'y étais retournée la semaine suivante et la semaine d'après. Comment mon père aurait-il ignoré ?

Sa femme se payait des flirts. Ça commençait à faire tâche. Ma mère buvait en bourgeoise. Jusque là, elle avait sauvegardé les apparences. Un jour elle appela un médecin de garde. Pas celui qui venait à la messe le dimanche, femme à perles pêchées par des gueux et mômes en short bleu. Mais le communiste. Qui s'était permis un jour, dans un couloir, de retourner la croix, Christ tête en bas. Un enfant l'avait vu.

Avec elle dans les bras, Alec l'avait vu le jour de son chagrin.

J'étais dans ma chambre, le nez dans Henri Bordeaux ou Pierre Benoît ou Barjavel ou Mauriac ou Loti ou Balzac, une de ces plumes d'aigle qu'on nomme un écrivain. Tous des hommes. Traversé par le flux d'amour.

A l'époque, les femmes n'aimaient pas. Elles bovarysaient.

Si elles aimaient c'était à côté de la plaque. Pas assez fort pour être écrit.

111.

Maman. Ma petite maman. Je ne sais pas qu'elle femme tu étais.

Ton enfance, tes peurs, tes envies.

Ce que je ne donnerais pas pour t'avoir au bout du fil.

Tu dirais Allons au théâtre nom de dieu, Mève, faut pas que tu restes dans cet état.

112.

Au théâtre, ça fait cinq ans au moins que j'ai plus mis les pieds.

112.

Si j'avais eu d'autres rêves, que celle d'*être aimée*, j'aurais une autre vie. Sans coup de fils à donner, formalités, garage, mutualités, profs, ménage, kilos au bide, idées noires par colliers.

Ils sont morts dans l'œuf, mes autres rêves. Ceux dont j'aurais pu être à hauteur.

Je ne les connaîtrai jamais.

113.

Mercredi.

– Pas Sainte-Anne.

– Je t'assure que oui.

– Tu l'as encodé ?

– C'est fait.

– C'est pas la clinique Sainte-Anne.

– Relax, Mève, j'ai même pas allumé le moteur. On a deux heures devant nous.

Je suis nerveuse, il fait humide, j'ai pas envie.

- Pense à l'auberge, ce soir, le resto, la baise.
- Flavien, tu n'aurais pas du. Mentionner la baise.
- Si tu n'as pas le cœur pour, je te ferai couler un bain.
 - On regardera un film d'Anne Fontaine.
 - Connais pas.
 - On aura prévu des pop-corn.
 - Et si on regardais un épisode de Flipper le dauphin ?
 - Oh, j'ai eu la même idée.
 - Adjugé ?
 - Adjugé,

je dis posant la tête sur l'épaule du chauffeur, mon mari. Nulle petite musique ne grésille dans le creux de mon bide. Je dois avoir un cœur de pierre. La pierre ne baise pas. Elle se fait lécher par la pluie, caresser par le vent, inonder par le soleil.

- Tu crois, je dis, que les enfants se débrouilleront ?
- Il y a deux ans, tu n'aurais pas poser cette question.
- Il y a deux ans, tu n'étais pas parti. Prends à droite. Actionne les essuie-glaces, je vois que dalle.
- Tu veux conduire ?
- Pardon.
- Encode le nom de la clinique. Marianne l'a envoyé. Regarde sur mon portable.

Que Flavien me tend. Je l'ouvre. Code inchangé. Je pose l'index sur l'icône correspondant à la messagerie/textos. Mes yeux fouillent la boîte de réception. Une dizaine de noms y apparaissent. Deux, de femmes.

- Ma cheffe, Tania et Charlize, dit Flavien.
- Tu maltraites Charlize.
- Tu ne la connais pas, Mève. Je suppose que je prends à gauche.
- Attention !
- Je l'avais vu.
- Tu roules trop vite.

Bruit des essuies-glaces.

Je commanderai des frites, ce soir. Entorse au régime dissocié. Quoique. Si je les mange avec un bol de légumes. Ou une salade. Envie d'un steak. Sauce poivre vert. Une vraie sauce, avec whisky. J'espère que l'auberge réservée par Flavien est à hauteur. Qu'il fait chaud dans la salle. Que les nappes ne sont pas en papier. Que le vin est bon. Le vin au pichet. Que je n'aurai pas de brûlure d'estomac. Ces temps-ci c'est le cas. Je bois un produit blanc une heure après les repas. Ça va mieux. Pas trop. Je tiendrai pas, avec les gosses. Peut-être qu'il auront de l'autruche. Jamais mangé. J'ai pas la force. Trop trop trop. Les autres mères disent *Trop* et elles le font. Je prendrai une glace vanille avec du chocolat fondu. Universel. Tiennent toujours, les mères.

Main de Flavien sur ma cuisse. Par automatisme je la prends. Les kilomètres s'enchaînent. Flavien récupère sa main, me tend un sourire. Que je prends.

- Ça va aller, il dit.
- Je ne crois pas, non.

Bruit des essuies-glaces. Les mères tiennent n'ont pas le choix. Mieux vaut ne pas anticiper. Mettre un pied devant l'autre.

Si tu n'acceptes pas la Suède, ton niveau de vie chutera. Finis les auberges, les autruches, Flipper dans un lit où des couples auront baisé pour de vrai.

Flavien a loué un gros modèle de voiture, il a dit Nous partons de la maison, pas besoin d'avion. Il écoute un mix de cuivre et de tango. Je finis par trouver la pluie cinématographique.

Il est parti la veille, louer la voiture. J'ai négligé l'entretien de la nôtre. Flavien a dit On se paie un truc qui tient la route. Hector, Isadora, Zita ont exigé de faire un tour dans le modèle luxe teuton. Flavien s'est parqué devant pile la porte de notre supermarché, ils ont acheté des crèmes glacées, sont revenus, ont distribué les glaces,

une également aux épaules robustes, qui suit Balthazar, jolie, cette fille, ses yeux sont clairs, elle a de la tenue. Qu'est-ce que tu fous avec un cœur déchiqueté, j'ai envie de dire à cette fille. Fuis ! Tire-toi du merdier !

Tout ce que j'ai trouvé à faire c'est rouspéter : moins d'heure avant de passer à table, bouffer du sucre putain.

– Maman est nerveuse,

avait dit Flavien, il rassemblait les déchets entourant les cônes glacés, on dit *déchet* après, pas avant de manger ce qu'il y a dedans. Avant de manger on dit *emballage*. Le monde est plein de références falsifiées.

Et puis nom de Zeus, Flavien s'en tire toujours, bon père comprenant la mère névrosée. Complice avec ses mômes, prônant la familiale harmonie.

Quand même, à table, on avait bien ri. Balthazar avait eu le chic de se débarrasser de Jeanne aux épaules robustes.

– C'est fou qu'on ait un grand-père et qu'on l'ait jamais rencontré, avait dit Hector. Ajoutant : je vous accompagnerais bien.

J'avais trouvé, en ma lagune intérieure, que ce serait une bonne idée.

– Tu ne rates pas l'école, Hector, avait dit Flavien. Tu as des examens. Tu dois réussir ton année.

Hector avait penché la tête. Balthazar sorti une blague inconvenance. Zita avait pris la main de son petit frère. J'avais regardé Léo, comme d'habitude. Léo est mon pendule. Je suis qu'un gros tas de métal. Le fil tenu par Léo me stabilise, je danse du bout des pieds sur l'équilibre. Le reste du temps, je stagne.

Léo qui réussira son année haut la main.

Flavien évitait de parler de Paris, de son boulot, comme il l'avait fait la veille. Ses enfants étaient heureux. Même Hector. Qui, sur sa chaise, se tenait exceptionnellement droit. Je m'étais dit : Hector le fait pour son père. Avec moi il ne le fait pas.

J'avais bu une énième bière. Savouré du bout de l'âme les échanges animés.

Hector ne réussira pas son année. Il me l'a dit ce week-end. Il décroche. Il étouffe. Il m'a dit cela. *Je manque de liberté*. Moi je cherchais les mots que je dirais à mon père. Que j'allais voir pour quoi, au fond ?

– Dans la chambre à l'auberge il y a une baignoire ?
je dis dans la voiture sur laquelle il pleut.

– Nous allons vers le soleil, chérie.

Cessation du balai chiant sur le pare-brise.

– Parce qu'une simple douche, je dis, sera au dessus de mes forces.

Flavien pose sur ma cuisse la main. C'est chaud. Je m'endors.
Sur mes paupières bondit le soleil.

114.

– Je ne peux pas,
je dis.

– Tu veux que d'abord on aille voir l'auberge?
Parking de l'hôpital Sainte-Véronique, baigné d'une lumière jaune.

– C'est l'été, ici,
je dis.

– On fait quoi ?

– Je ne peux pas.

Flavien sort de l'habitacle, enfle un veston gris. Par dessous, porte une chemise de velours finement côtelée, brun tabac. A troqué ses lunettes contre des lentilles. Ce n'est plus le même homme. J'en avais marre du précédent. Quand il est parti, le chat précédent, j'ai souris-dansé.

Je comprenais pas en quoi la plupart de mes copines avaient du mal à se trouver un type. Je papillonnais dans la gaieté. J'ouvrais les cuisses, on me pénétrait. Je ne suçais pas. Les rencontres se clôturaient par une tristesse éphémère. Même topo qu'avant ma rencontre avec Flavien. Trois types, au total. Dont un prêtre dominicain.

Pendant ce temps, à Paris, le chat souris-dansait. Aussi. Maintenant on en est là. Devant un hôpital, où un homme que je hais est en train de crever.

Je sors de mon sac noir à chaîne dorée (années soixante-dix, acheté chez Emmaüs), Mohammed Khaïr-Eddine dans l'édition poésie/Gallimard,

Mais gaffe je porte les tricots d'un âge de rouille les chimie d'audace ont ruiné l'ambre d'où je tombais comme des arganiers tuant ainsi les têtards du sexe vole et dénude mon aile, la cosmogonie d'une parole vivre et meurtrir la rivale la pilleuse mère qui te jeta dans cette aire de carnage.

Toc toc fais l'index recroquevillé de Flavien sur la vitre passager.

Mais invisible te voilà ferme et vénéneux sûr de leur verser dans l'œil ta fièvre noire et puisque la nuit voulais que je fusse son eau m'y baignant homme que déplument des doigts d'amour.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

je jette, méprisante, par la vitre électriquement baissée.

Et puisque le rocher parlait à la douce la périssable nageuse me prenant à contrecœur dans cette eau intruse j'arme et m'exclus de chaque bronche du chant oxygène qui par trop de vie assassine.

– Viens,
dit Flavien.

Dans ses yeux je lis que le suivre n'est pas dénué de sens.

115.

Mon frère porte un jeans trop large, un pull marine avec col par-dessous on dirait le curé qu'il rêve d'être sauf que lui ne déculottera jamais de petits garçons au nom du Christ de l'esprit saint de la bite, amen.

– Je suggère, dit Flavien dont l'autorité me séduit, qu'on prenne un moment ton frère, toi et moi, à la cafeteria. D'ailleurs j'ai envie de pisser.

– Il y a des toilettes à l'étage de papa, dit Alec. Qui ajoute : Marianne ne va pas tarder.

– Primo, dit Flavien nous n'avons pas besoin de Marianne pour rendre visite à votre père, deuzio Mère est fragile en ce moment, elle ne t'a pas vu, Alec, depuis un bout de temps, tertio j'ai besoin d'un café, zou.

Mon mari me tend le bras, je tends le mien à Alec, il y glisse le sien.

Sur le mur de la cafet rénovée à grands frais il y a un écran géant, non allumé quand nous y entrons, eu égard à quoi une gratitude produit en moi des pousses de printemps.

Je me sens guillerette. Merci Khaïr-Eddine. Suis assise dos à l'écran (au cas où quelqu'un actionnerait une saloperie de télécommande). A la caisse plus loin, Flavien repousse Alec qui veut payer café et croissants. Grosse tape de mon mec sur le dos de mon frère qui plonge dans les bras ouverts, olala.

– Qu'est-ce qu'on fera, sans papa ?

dit Alec à table devant moi, chipotant du bout de l'ongle mon endroit préféré du croissant. Le bout.

Alec mesure un mètre quatre-vingt-sept (quinze de plus que Flavien), large d'épaules, yeux marrons d'une affolante splendeur, lèvres de pulpe, dents franches, cheveux châtain en nombre (cent plus élevé que ceux de Flavien). Beau comme tout, mon petit frangin.

– Mange,

lui indique Flavien.

– On a un mort à saluer,
je dis.

– Alec, quand as-tu vu ton père pour la dernière fois ?

Riposte, à mon insolence, Flavien.

– Je ne l'ai plus jamais vu,

dit Alec, enfournant le bout du croissant.

Quand nous étions petits, nous faisons des concours de croquage. A celui qui ferait le plus de bruit. Pour cela il fallait mâcher bouche ouverte.

Alec ne précise pas à quoi fait référence ce *jamais*. Il mâche. Bouche fermée.

– Moi je ne l'ai jamais vu, dit Flavien à mon frère. Mais toi ?

– Alec a séjourné plusieurs fois en clinique,
je dis.

In petto je pense à une baignoire y en aura-t-il une avec la chambre à l'auberge ?

– Marianne venait me voir,

dit Alec. Il est assis, du bout des fesses, sur la chaise ergonomique de couleur rouge. On dirait *réellement* un curé.

– Papa, il dit, avait d'autres choses à faire. Je n'avais pas le droit de me comporter comme ça.

Flavien allonge les jambes, dépose le bras sur ma chaise, ses doigts me pianotent l'épaule.

– Tu es sûr que tu veux voir ton père, Alec ?

– C'est pour ça, dit Alec, que Marianne doit être là. Marianne me rassure.

– Moi pas ?

je dis.

– Il est fini ce temps-là.
Flavien se redresse sur la chaise, joint les mains, avant-bras à même la table.

– Voilà ce que je te propose Alec, il dit. Je t'offre un sandwich, tu attends Marianne. Je monte voir votre père avec Mève. On se retrouve là-haut. Alec me regarde. Il n'y a rien dans son œil.

– Tu es belle,
dit Flavien dans le couloir, endossant le veston. Et me tire la main.

– J'ai pas envie,
je dis.

– Tu es là chérie, parce que ton père a demandé à te voir. Tu ne te serais pas déplacée. Tu es curieuse. Attends-toi au pire. Je sais, tu n'aimes pas que je parle comme ça. Tu as soif d'inattendu. Tu es faite pour la joie. Mais rien ne peut sortir de cet homme, Mève. Pas même l'inattendu. Alors je t'en prie ne sois pas déçue. Pense à l'excellent vin que nous boirons ce soir. Ensuite tu t'endormiras devant Flipper le dauphin. Nous ne baisérons pas. Demain nous repartons chez toi.

– Chez nous.
– Respire un bon coup.
– L'air est infect.
– Mève ?

L'ascenseur s'ouvre. Pas de Marianne en vue.
Je pose l'index sur les lèvres de Flavien. Assez de mots. Je veux la vie brute.
Dusse-t-elle être celle d'un mourant.

116.

Marianne est à son chevet. Elle m'accueille dans un sourire angélique. Pantalon beige, chemisier blanc collet monté. Flavien, qui ne l'a jamais vue, lui demande de nous laisser seule. Mon père dort. Flavien dit à Marianne Alec est seul à la cafet, il vous y attend.

Marianne me regarde. Elle est toujours aussi belle. Enfin. D'une beauté pure. Maman avait la beauté d'un vase de valeur. Cassé, collé avec soin.

Ce qui fait que, quand elle décida de se recasser, la colle ne tint pas.

– Ne lui parle pas du passé,
me chuchote la deuxième épouse de mon père. Le pincement de sa main sur mon épaule me fait mal. Enfin. Presque.

Mon père ouvre les yeux. Visage creux. Grand corps dont par dessous le drap on devine les os. Bip d'une machine. Trois poches de liquide par une aiguille reliée au bras.

– Bonjour, ma fille.

– Bonjour, mon père,

je dis, me débarrassant de la gabardine noire sous laquelle je porte une robe courte de lainage noire, des bas noirs 10 DEN s'il vous plaît (les plus transparents que j'ai trouvés), des bottillons GUESS achetés sur un site d'occas,

je me sens belle, cassée, recollée, sur le bord de mourir mais debout, et ce soleil.

Mon père tend le bras de mon côté. Je me réfugie auprès de Flavien.

– Tu voulais me dire quoi ?

je dis à l'homme étendu sous un drap.

Flavien m'enveloppe. Il est très bien, pour le rôle. Ça m'avait manqué. Enfin.

Peut-être. Je ne sais pas.

Bruit d'une porte qu'on ouvre. Je ne veux pas de Marianne dans cette chambre. Je ne veux pas d'Alec.

J'ai la tragédie dans le sang. La tragédie de ma mère. Depuis quelques mois, me pète à la gueule. Me tire en laisse. Je ne peux suivre mon désir. Être tirée en laisse assassine mes désirs. *J'arme et m'exclus de chaque bronche du chant oxygène.*

– Approche,
dit mon père.

Flavien se rue dans l'entrée de la chambre, je l'entends disconvenir, hop hop, pousse les assaillants hors du territoire, j'arme.

– Je m'en fous, je dis demeurant hors de portée des doigts allongés, j'ai Janice, Flavien, des amis, des enfants.

Dans ma bouche, tellement banal. Devant moi l'adversaire, si puissant.

– J'avais dans le sang, je dis, une dégueulasserie qu'est la foi, la foi en un dieu exigeant, jamais content de toi, qui pète pas un mot. Peu à peu cette croyance s'est desséchée. Même si mon cerveau s'y accroche quand le vertige le rend captif. De toute façon c'est foutu. Éternellement je serai sous emprise. Tournée vers une altérité non-humaine. Échappant à l'humain comme la fourmi ne comprend rien aux hommes. Le pire est, que les hommes connaissent la fourmi, l'étudient, ses instincts, tout. Mais il ne peut communiquer avec elle.

Un pigeon gras se pose sur le rebord de la fenêtre. Son œil gris est vide. Comme celui d'Alec.

Comme le mien ?

– Il a fallu du temps, je dis, pour m'affranchir de l'idée *d'un amour absolu*. Aucun homme n'est à hauteur. Toi le premier. Il m'arrive de solliciter des grâces, comme suggéré par le Christ. Demandez et vous recevrez. J'ai demandé un père qui soit fier de moi. Tu n'en avais que pour maman. Et puis que pour ton dieu. Et puis que pour le pouvoir. Ton fils s'est fait abuser. Le fondateur de ta communauté s'offrait des nuits mystiques avec de jeunes religieuses. Il s'engraissait financièrement. Vos ouailles faisaient les fins de marché, les banques alimentaires, ô démarche évangélique. Pendant ce temps, cet imbécile délirant empochait les salaires, les allocations, les héritages.

Mon père pose sur moi des yeux de faucon.

– Tu as fini ?

il demande actionnant un boîtier le voilà assis, bassin solide, nuque raide, sourire biblique.

– Je n'ai pas fini, mes jambes tremblent je vais chuter, ma mère est morte, je dis, par ta faute. Elle était en danger, au monastère. Un environnement à l'encontre la femme qu'elle était, sophistiquée, sauvage, suave, comme tu l'avais aimée. Entre temps tu prenais la mesure de ton ascendant sur les âmes floues. Il y avait pour toi à se faire une place au sein de cette mafia bourgeoise, revenue aux valeurs d'une société solide, solidaire, désencombrée du vice tu parles. Ton ami Pierre éjaculait dans le cul de ton fils. A deux chambres de la tienne.

– Assez, Mève.

Ce *Mève*, je le reconnais. Il traîne dans mes souvenirs d'enfance. Au lieu de m'agresser, il me plaît. L'enfant en moi n'est pas morte.

Mes jambes se ragaillardissent.

L'enfant en moi avait l'habitude que son père ne le regarde pas. L'enfant aimait ce

père-là. Il ne lui causait pas de tort.

Croyait-elle.

– Tu as sur la conscience le suicide de maman, je dis, la destruction de ton fils, celle de dizaines de mômes, âgés de cinq à treize ans, abîmés par ton ami, celle des centaines de vies abusées dans leur crédulité vouées à l'espérance. Tu bouffais de la mort à plein régime. Il est honteux que tu ais survécu. Mais je t'écoute. Je te hais mais je t'écoute.

Les doigts du vieux empoignent le drap de part et d'autre du corps osseux. Une lumière vive sort des yeux, comme dans ces mangas des années quatre-vingt, comment ça s'appelait déjà ?

– Marianne, il dit, appelait régulièrement à ton domicile. Je mettais le haut parleur. Elle prétextait une enquête. Je la trouvais affriolante, ces jours-là. Tu vois de quoi je veux parler, Mève ?

Power rangers ?

– C'est ainsi, il poursuit, qu'elle a appris, par un enfant trop bavard, que ton mari avait quitté le domicile. Six gosses. Pas joli-joli. Et pas vraiment de métier, non plus. Tu oses me balancer ta morale ? Tu es faible, comme ta mère. Ton frère et toi lui ressemblez. Pierre, remarquable intellectuel par ailleurs, que je n'ai pas été le seul à soutenir figure-toi, Pierre me l'as tout de suite dit. J'avais mieux à faire que d'éduquer des plantes qui ne donneraient pas de fruits. Pas fichue de garder ton mari, Mève. Avec six gosses.

Flavien m'entoure de ses bras. Me serre fort contre lui.

– Vous disiez ?

il lance à l'homme dans le lit.

L'homme dans le lit abaisse la couche, tire sur lui le drap, ça n'en finit pas, la descente du matelas.

– Que dieu te bénisse,

il dit, regardant le pigeon sur le rebord de la fenêtre.

Je fais trois pas, ma main droite entortille le col du pyjama, j'entends derrière moi Flavien jeter mon nom, je tire à moi le buste de l'homme en pyjama, ma main gauche le contraint aux omoplates.

– Je te renie, au nom du père,
je dis.

Je jette l'homme sans un œil pour le visage, je le sais rapide, l'homme sous le drap, vif comme vipère.

Je me rue dans le couloir.

– Ça va, chérie ?

dit Flavien il referme derrière lui, avec maîtrise, la porte de la chambre.

– Je suis sûre que dans la chambre de l'auberge il y a une baignoire.

– Comment t'as deviné ?

– C'est oui ?

– Je voulais te surprendre.

– Elle était bien ma réplique ? *Au nom du père ?*

Nous marchons côté à côté vers l'ascenseur. Le bras de Flavien enlace ma taille.

– Je suis fière de moi,
je dis.

– Mève ?

dit Flavien.

Ils s'arrête derrière un chariot où attendent d'être déposés au chevet des malades des épinards de conserve de la viande pâle.

– Foutons le camp d'ici,
je dis.

Flavien m'attire à lui. Deux infirmières passent, elles récriminent. Leurs semelles chuintent.

C'est la dernière chose dont je me souviens. Ensuite, je tombe dans les vapes, on m'allonge sur une table de massage, je me jette sur la fenêtre, que j'essaie, avec nervosité, d'ouvrir, l'infirmière dit Calmez-vous, Flavien ouvre la fenêtre, un oscillant battant permettant un écart de dix centimètres, je glisse le visage dans la fente,

respirer à pleins poumons,
maintenant je suis dans un bain.

117.

Charles Trenet me réveille. Il m'embrasse sous l'oreille.

– Je suis rentré, dit Flavien. Nous pouvons diner.
Je referme les paupières. Vaguement mal au crâne. C'est cotonneux. Pas désagréable.

Besoin de dormir.

– Ils ont de l'onglet,
dit Flavien.

Je souris. Je sais que Flavien voit ce sourire.

– Lève-toi, il dit, ou je me mets à poil.

Le lit régurgite mon corps, je me tiens nue contre mon mari. Mon visage est ensalé de larmes. Ça tire la peau. Flavien émettant des sons caractéristiques (équivalent au brame du cerf, en moins beau), je file à la salle de bain, me passe la gueule sous l'eau.

Je ne me regarde pas dans le miroir. J'empaquette joues et front et cou dans une serviette éponge, longuement, pressant fort le tout.

Revenue dans la chambre (le cerf pianote son téléphone), je m'assieds sur le lit, fouille ma valise, en sors une robe courte, des bas, des talons hauts. Trop sophistiqué pour cet hôtel champêtre ?

Sophistiqué. Bordel.

118.

– Tu crois que je ressemble à ma mère ?
je dis à Flavien.

Le restaurant de l'auberge est à moitié plein, il y a du tissu rouge aux murs, des appliques aux abat-jours jaunes, du jazz. Les olives Kalamatas sont parfaites. Les assiettes manquent de fantaisie. La fille qui prend commande ne sourit pas. La vie dans tous ses états. Ambivalente. A hauteur de nos doutes.

– Je n'ai pas connu ta mère, Mève.

La réponse me déçoit.

– Des nouvelles de Charlize ?

je dis, ne lâchant pas le pied du verre où se donne à moi un exquis vin portugais.

- Sur mon téléphone c'était une proposition de job.
- C'est quoi, cette étincelle dans tes yeux ?
- Un nouveau job, Mève.
- Paris ?
- Trois mois à Buenos Aires, ensuite Paris.
- Pourquoi une étincelle dans tes yeux ?
- Je suis heureux d'être ici.
- Tu ne réponds pas à ma question, Flavien.
- Tu as peur ?

Un garçon dépose un panier de pain des mini paquets de beurre.

- L'onglet, je le voudrais saignant,
je dis.

- Vous avez déjà passé commande ?

dit le garçon, d'un calme assez joli.

- Non, dit Flavien. Mais nous le pourrions.
- Je vous envoie ma collègue.

Flavien se tartine un morceau de pain. Buenos Aires ?

- Tu as dit oui ?

je m'enquiers.

- Il y a trente ans.
- De quoi tu parles ?
- A la femme que tu es.
- Mais tu l'abandonneras. Pour des nanas dansant le tango.
- Ce que tu peux être simpliste.
- Je suis fragile. Dis pas de conneries.
- Tu es tout le temps fragile, Mève.

Oh, putain.

J'avale une goulée du sang de la terre. L'ivresse m'assouplit.

- J'ai toujours été forte, je dis. C'est vrai, en partie grâce à toi. Pas que.
- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire,

dit l'homme que j'épousai jadis, posant sa main sur celle des miennes qui n'est pas agrippée au pied du verre.

- Je refuse le job. Mais je me réjouis qu'on pense à moi.
- J'aurais du dire que moi aussi je me réjouissais. Je ne peux pas m'empêcher de faire valoir mes émotions. Elles ne peuvent pas attendre, mes émotions. C'est dommage.
- J'ai parlé à ton frère.

La serveuse prend les commandes, elle a les ongles rongés, j'ai de l'empathie pas du dédain.

- Marianne, dit Flavien, propose que nous passions de passer demain.

Flavien me sert un verre.

- Tu lui as dit quoi ?

je demande.

Grimace de mon mari. Style smiley représentant le soleil avec un sourire en arc sauf ici l'arc est un dôme.

- J'ai clôturé l'affaire, je dis. T'en penses quoi, toi ?
- Que nous avons besoin d'enthousiasme.

- Marianne n'est pas la bonne adresse, pour l'enthousiasme.
- Buwons, à la reprise des temps heureux.
- Sauf, je dis, que toi et moi sommes sans boulot. J'ai foutrement envie de me faire plaisir, de me rouler dans les facilités qu'offre, contre rémunération, la société de consommation. Je veux bouger, pas seulement avec le quatuor. Je veux retaper la maison. Je veux une autre voiture. Le restaurant de temps en temps ne fais pas cette tête.

L'onglet est servi, comme il se doit avec sauce à l'échalote. Les frites sont croustillantes.

- Vous auriez de la sauce poivre vert ?

je demande à la fille dans un sourire.

- Je vais voir en cuisine,

elle me répond, atone.

- Je rêve, je dis, de trouver un job où les gens soient contents de moi.

- Mève.

- Tu veux que je te parle de mon père.

- Parle-moi de ce que tu veux.

- Ce n'est pas ton genre, t'intéresser à mes états d'âme.

- Les gens sont contents de ton boulot. Tu ne cesses d'avoir des retours positifs.

- Pardon. Pour les reproches. Il y a tellement d'inexpliqué entre nous. Ça fait un an et demi, Flavien.

- Dix-sept mois.

- Tu m'as trouvée injurieuse, avec mon géniteur ?

- Merveilleuse.

- Tu m'as toujours trouvée merveilleuse.

Il sourit, le bougre. Et se beurre un fragment de pain.

- Mon problème, c'est Alec, je dis. Je ne peux pas le voir. Pas maintenant. Tu veux bien t'en occuper ?

- C'est déjà fait.

- Tu lui as dit quoi ?

- Que tu étais fâchée contre le géniteur.

Géniteur.

J'apprécie, Flavien. Flattée de ta finesse. Je veux dire, elle m'honore.

- Pendant que tu dormais à l'auberge, il dit, je suis retournée à l'hôpital. Alec était assis dans le couloir, chapelet en main. Je lui ai demandé d'aller chercher Marianne. Elle et moi avons laissé ton frère sur place, yeux clos.

- Tu as parlé à ma belle-mère ?

- Première fois que j'entends le mot dans ta bouche.

- Elle incarne ce que je vomis.

- La religiosité ?

- Toi, tu la trouves comment ?

- Elle m'a demandé si vous aviez fait la paix.

- Tu as dit oui ?

- J'ai dit oui avec des roses dans les yeux.

- Tu n'as pas oublié les épines ?

- Il n'y a qu'une sorte d'épines qu'une femme comme Marianne soit capable

de voir. Celle de la couronne du Christ.

- Pauvre Marianne.
- Après la mort du géniteur,
dit Flavien.

Dans géniteur il y a *génie*.

- Marianne, il dit, s'engage à faire venir Alec dans la région. Avec son mari, ce n'était pas possible. Elle m'a dit cela. *Pas possible*. Alec, la première fois que son père. Je peux dire *son père* ?

- Tu me baiseras, avant de dormir ?
- Pourquoi pas.
- Même si je ne fais pas d'efforts ?
- Même si tu as trop mangé ?
- Tu me prendras doucement. Par l'arrière.
- Je viens vite, en ce moment.
- C'est ça qui est bien.
- Mève ?

- La première fois que l'ogre lui a rendu du visite en psychiatrie, Alec lui a cassé le nez. Et, non, Alec n'a pas de père. Ce type aimait son nez. Il est pas mal, son nez. Ils lui ont remis en place. Comme de si rien n'était.

- Tu savais que Marianne voulait des enfants ?
- Ça ne me concerne pas.

La viande fond sur la langue. Je remercie le bœuf. Itadakimasu.

- Ton géniteur ne voulait pas d'enfant.
- Tout est dit.
- Marianne s'occupera d'Alec.

Les frites, croustillantes à souhait.

- L'histoire n'est pas terminée, je dis. Le type n'est pas mort. J'attends de voir. Tu commandes une bouteille ?

119.

Je tenais mon manteau sous le bras. Je l'avais, avec décontraction, laissé choir hors de mon corps apaisé. Lola me le prend des mains.

- La collapsologie, à côté, c'est pipi de chat.
- Depuis quand ?
- Hier soir, rendez-vous avec la comptabilité, Irma insupportable. Jonas et elle se sont pris la gueule.

Irma m'accueille rouge aux lèvres impec, jupe tailleur pas un pli, sourire chaleureux. Comme je n'ai pas reçu de ce sourire depuis les calendes grecques (quelques décennies avant JC, les calendes, dans le calendrier romain, faisaient référence au premier jour du mois où les débiteurs avaient à rembourser leurs dettes, les grecs eux n'avaient pas de calende, d'où que l'expression un jour qui n'existe pas, Irma ne t'aurait *jamaïs* souri, Mève?)

- Toi tu souffres,
- je dis, prenant ma boss dans les bras je la serre fort contre moi, m'en détache, le corps de l'autre tombe, je me penche voulant la rattraper, chutant je sais qu'il est trop tard, apesanteur inexorable, Bam. Déchirement d'ourlet, bruit d'une masse

qu'absorbent deux centimètres de moquette, Bam fait ma tête contre le bureau dictatorial d'Irma, on ne peut rien contre la dictature. Faut juste qu'elle n'arrive pas au pouvoir. Pourquoi avoir laissé Irma décider pour nous ?

– Elle saigne,

s'exclame Lola à propos d'Irma.

J'ai le crâne fendu. Le Très-Haut y plantera sa verge, sperme muni d'hélices au métal tranchant. Je serai réduite à rien.

– Toi, Mève, tu vas bien ?

je dis, sardonique.

Mes doigts, passé sur le crâne, me reviennent tâchés de sang.

– Merde, dit Lola à propos d'Irma, elle ne se réveille pas.

Je vois flou.

– Mève, fais quelque chose.

Pénélope est là, qui s'affaire, autour du dictateur. Malgré mes efforts pour être quelqu'un, on me dédaigne. Je m'essuie la main sur la moquette. Dos au bureau, j'allonge les jambes.

– J'appelle le 117,

dit Lola.

– Putain non, dit Pénélope, le 117 .

– Le 112.

– Donne-moi ce téléphone.

– 112,

je confirme. Mes yeux voient. Les jambes enlignonnées d'Irma. Les pieds incrustés dans de l'escarpin. Je me penche, les lui ôte. Je voudrais quitter ce lieu où s'agglutine, à présent, la totalité du personnel. Je rampe mais non. Je m'allonge au sol.

– Mève, ça va ?

Je ne sais qui dit cela. Je ne veux pas qu'on m'embarque avec la patronne dont le mari se fout. Moi, j'ai un brave mari.

Telles sont mes dernières pensées. Je me réveille, inconfortable, dans un siège d'auto devant notre maison de briques, Baltha me prend la main, Flavien me tire par l'autre main, combien ai-je de mains ? Je pose un pied au sol. Le grand air me rentre dedans, avec ses gants doux, redresse mon dos, allège mes hargneuses pensées. Une gaieté dégringole dans mon œsophage. Je l'entends rire. De loin.

– Mettons-la dans notre chambre,

dit Flavien.

Le *notre* précédent le mot *chambre* m'agace un chouia. La petite gaieté m'engueule, soudain proche. Fais pas chier, Mève.

Gourmandée, je baisse les yeux. Allons, dit la petite gaieté, laissons-nous bichonner.

Ensuite, je n'entends pas son rire mais la voix d'Alberta Hunter dans la cuisine blanche comme était blanche la cuisine de mon enfance.

– Laissez-moi faire,

dit la voix de Zita.

Au son de cette voix mon corps trouve une souplesse.

– Viens, maman,

dit celle qui bientôt le sera.

Tu sais quoi ? Je me laisse faire. La petite gaieté l'a dit. Cessons d'être au devant du

désir des autres. Laissons le désir des autres arriver jusqu'à nous.
Je m'endors, rêvant de bonbons à la réglisse.

120.

Le poêle ronronne, Zita m'a fichu un peignoir de son père sur le dos, je flotte dedans, je suis faible, mes globules rouges, mes muscles, la nomenclature de ma charpente sont à nu sous les eaux, saturés, incapables de servir à quoique ce soit. Mais si. L'apesanteur ne les emporte pas.

Je suis lestée sur le fauteuil de Léo. Taratata, dit la petite gaieté, laissons-nous faire par le désir des autres. On me tend un thé, je l'accepte. Je bois. Pas de goût. Je voudrais une meringue avec de la crème fraîche, des copeaux de chocolat. Dans mon pays, la Belgique, on appelle ça *un merveilleux*.

– On lui dira plus tard pas maintenant,
dit Zita très bas afin que je n'entende pas. J'ai l'ouïe agressive. Détecte, dans un persiflage d'invective, ce que d'autres n'entendent pas.

– Maman : bois.

– C'est pas bon.

– C'est détox.

– Je ne suis pas toxique.

– Maman.

Je vide la tasse.

– Il est mort ?

je dis, pâlotte.

– Chérie, dit Flavien accroupi à mes pieds, je dois me rendre à Paris. Je serai de retour samedi. J'ai appelé Dorothée. Le soir, elle donne une fête. J'ignorais.

– J'y vais, dit Zita. Maman a besoin d'une infirmière. Toi, papa ?

dit l'aînée de mes filles, me tendant à nouveau un truc dans une tasse je détourne la tête.

– Artichaut chardon marie,
elle dit.

– Je suis pleine,

je dis.

– Dorothée m'invite si Mève est ok,
dit Flavien.

– Va à Paris, dit Zita. On te tient au courant.

– Absent si longtemps ?

je dis à Flavien.

– C'est bon, dit Zita à Flavien. Maman est ok pour la soirée.

– Qui est mort ? je dis, par un retour de mémoire. Mon père ?

– Irma. Suicidée.

– Mon père pendant ce temps, je dis, est toujours vivant.

– Marianne a appelé, dit Flavien. Pour s'assurer que nous étions bien rentrés.

– On l'invite tant qu'on y est, je dis, à la soirée de Dorothée.

– Ton père est dans le coma,

dit Flavien.

– Bonne nouvelle,

je dis, me levant. La petite gaieté se donne un mal fou pour me hisser vers le haut j'ai pitié. J'ai envie qu'elle se sente bien avec moi, la petite gaieté.

Je reçois au front, de Flavien, un baiser. Le baiser est chaud. Flavien me sourit.

Étant vulnérable, aucune voix en moi ne trouve à redire.

Nous devrions nous laisser aller à la vulnérabilité. Mais nous tenons, n'est-ce pas ?

Tenir nous permet d'échapper au vide. Alors qu'il suffit d'y consentir.

Nous avons peur du siphon.

D'être, par lui, avalés.

– On mange quoi ce soir ?

je dis, me débarrassant du peignoir. La porte se referme sur Flavien. Derrière la fenêtre, Zita fait signe à son père.

– Il prend ma voiture ?

je dis.

– Nous sommes jeudi, maman. Tu n'es pas en état de conduire ni aujourd'hui ni demain.

– C'est vrai. J'attends la mort de mon père.

– Arrête.

– Tu écosses des petits pois, là ?

– Ça ne te plaît pas ?

– J'ai envie de la perspective d'une lasagne.

– Je ne sais pas cuisiner de lasagne.

– Moi si,

dit la voix de Balthazar. Il est là devant moi, beau comme tout dans son sourire douloureux.

– Ça va, toi ?

je dis.

– Nous sommes tous un peu cassés,

il dit.

– Par quoi ?

– L'amour est une duperie.

Je suis d'accord avec mon fils alors je la boucle.

121.

Vendredi.

Ciel gris. Courant, en Belgique. Nos forêts crèvent, faute de pluie. Les chênes, surtout. Lors des sécheresses précédentes, ont contracté une maladie qu'est la pré-mort. Début des années deux mille. C'est seulement maintenant que les chênes montrent leurs moignons. Branches hautes, tendues vers le ciel qui ne les allaite pas. La mort est là, dans leur corps vivant.

Silence dans la maison. A quatorze heures je rendrai visite à François le mari bienheureux d'Irma. Pauvres enfants. Devront attendre que le beau-père crève pour hériter de l'hôtel particulier et de la maison au Zoute. Une petite maison, bien placée. Irma l'avait offerte à son jeune marié. Vaut une fortune. Les plus belles journées, je crois de ce couple malheureux : lui et elle s'adonnant à la décoration, chinant, visitant les biennales d'art contemporain, se disputant dans un bain, non, celui-là (parlant d'un peintre hongrois), non, celle-ci, disait François (une jeune anglaise lui tapait dans l'œil),

à Venise l'artiste anglaise portait une microrobe rouge cerise une énorme fleur de coton au cou, François n'avait de cesse de respirer cette fleur, l'anglaise n'avait de cesse de repousser François, Irma n'avait de cesse de me harceler pour un article sur les animaux domestiques mais, supputant la situation qu'elle subissait, je répondais à chacun des appels venant de Venise, pas le soir, le soir Irma prenait un bain mousse avec François, elle l'avait pour elle seule et le champagne qui te fait oublier combien tu es interchangeable sauf pour des gars comme Flavien mais bon, Flavien.

Pendant treize ans, je tins tête à Irma. Elle était sadique, avec les autres. Perverse-narcissique. Genre à t'humilier devant public, te rabaisser, te parler comme si tu étais moins qu'un gosse. Le lendemain à t'offrir un livre, des fleurs, un baiser. En général les pervers ne sont pas sûrs d'eux. Ils ont du charme. Un putain de charme. Une contre-vie. Une haute familiarité avec la mort. Ça fascine. Je l'avoue, je n'étais pas insensible à ce charme. Dès le départ, j'y fus vigilante. A cause de mon père, sans doute.

Et puis. Irma, je le savais, était une *journaliste*. Elle était cultivée mais davantage : elle avait le sens de l'enquête. Un sens impartial. Et qui le demeurait. Irma était née dans le conformisme de caste. Elle était pour le genre, la hiérarchie, le patrimoine. Mais il y avait en elle quelque chose de révolté. Née dans une famille de gauche, elle aurait fait une pétroleuse hors pair.

Sa révolte endossa le féminisme. La défense du patrimoine culturel. Une idée du beau, non coopté comme cette idée l'était dans la plupart des magazines féminins. Il s'agissait, chez Irma, de curiosité. Elle n'affirmait pas. Elle questionnait.

J'adorais ça.

Je la savais ferrée par son milieu, les gens de sa famille, son entourage ultra-friqué. Mais elle était respectée par ces gens. Vilipendée, parfois. Pas assez à mon goût ça l'aurait fait réagir. On tolérait que Madame s'exprime. On était libéral.

Je l'avais emmenée, il y a huit ou neuf ans, dans les forêts que je chéris, dans le sud du pays. Irma était en plein divorce. Avant la rencontre de François. Son mari n'en voulait plus. Il le lui avait dit gentiment. Ça fait vingt-cinq ans qu'on vit ensemble, Irma. On ne va pas faire semblant. On reste amis.

Le hic, c'était qu'Irma n'avait *pas même de l'amitié* pour son mari.

Nous avons marché dans le froid, sa voix était douce, à Irma, nous avons rit. Je lui désignais les arbres morts. Nous avons lancé une enquête auprès des autorités. Soulevé le scandale des parcelles achetée par des consortiums privés. L'État liquidait ses forêts. Irma était sur la touche. Je l'avais rarement vue, à l'époque, si concernée. Nous débarquions elle et moi dans les ministères, interrogeant des haut-fonctionnaires, qui se renvoyaient la balle. Certains étaient au fait de bien des choses. Résignés.

Notre enquête placée à la une avait fait un flop.

Les gens préfèrent les tremblements de terre à Bali.

122.

Treize années à faire le métier que l'on m'a enseigné. A tendre l'oreille au monde. A recevoir des lecteurs de beaux courriers. Je te remercie, Irma.

Depuis deux ans, nous étions malheureuses toi et moi. Je couchais, j'oubliais Flavien, je buvais, je voyageais,

un truc me remontait à la gueule.

Je ne l'avais pas vu venir.

Toi, tu voyais la tragédie de ta vie te mettre la main dessus. Tu ne voulais pas de ça pour moi. Tu programmais ta mort quelque temps faut croire. Raison pour laquelle tu me virais, avec indemnité, de la rédaction.

Je n'étais pas faite, comme tu l'étais, pour l'administration. Je n'en avais ni la prétention ni les épaules.

Avec Pénélope, l'aventure au journal aurait fini comme le pot de confiture qu'on ne met pas au frigo. Il pourrit.

Tu ne voulais pas de ça pour moi.

Je ne pleure pas, tu vois. Dans ma cuisine j'ai allumé un feu, intense, pour que le torrent de larmes s'assèche. Pardonne-moi. C'est que je ne veux en verser à la mort de mon père.

Mon père. Comme tu disais, à propos de François, *mon mari.*

Merci, belle Irma.

Le sujet de mon dernier reportage, ce sera la femme que tu es. Je te le dois.

Je te le dois, avec joie.

123.

– Aucun ne me plaît.

– Tu es sûre ?

– J'en trouverai un sur le net.

Isadora boit un chocolat chaud dans une brasserie bio-commercéquitable-bobo. Ma fille manquant de pantalon, je lui ai donné rendez-vous en ville. Nous avons fait les magasins. Rien ne lui plaît.

– Elle est enterrée quand, Irma ?

elle dit.

– Tu viens avec moi ?

– Si je peux rater l'école : oui.

– C'est vrai. Les examens.

– J'ai pas la force.

Alors je dis un truc horrible :

– Hector plante son année, tu veux bien sauver la mise ?

– Sauver la mise ça veut dire quoi ?

– Rien.

– Je peux réussir.

– Tu es intelligente.

– Ça n'a pas de sens pour moi.

– Tu as des copines, à l'école. Non ?

Je voudrais tant que mes petits étudiants, recrachent sagement la matière, avec beaucoup de salive autour C'est bien continue comme ça.

– Je vais t'épauler, je dis. Tu réussiras ton année.

– Merci, maman. J'ai pas la force.

– On la trouvera.

– Ce serait grave, pour toi, que je me plante ? Aussi grave que la mort d'Irma ?

Ma benjamine pleure je ne sais quoi, le retour hypothétique de son papa, la grossesse de la sœur aînée, l'absence d'Edgar, la tristesse de Balthazar, le désarroi d'Hector ?

- Je suis triste, pour Irma,
elle dit.

Ah, Irma.

- Toi, tu pleures pas ?
dit Isadora.

- J'ai d'autres soucis.

- Par exemple ?

Ma peau se fripe, entre la bouche, le bas de la joue, le menton // l'argent qui viendra sous peu à manquer // mes désirs d'amour intarris / même avec le retour, touchant n'est-ce pas, de Flavien // mes enfants qui ne vont pas bien en tout cas pas comme ils devraient aller bien c'est à dire réussir leurs études / leurs amours // Paul qui veut palper mes seins bordel de cul ont allaités six enfants // le type qui crève sur un lit d'hôpital dont mon corps a chopé les gènes // gâteau sur la cerise professionnellement Mère nulle part, personne ne réclame son expertise, pas une offre d'emploi marquée par l'admiration ou quoique ce soit d'élogieux putain, trente ans à écrire pourquoi, rien.

Comme dit Agnès Jaoui, le succès ne rend pas heureux. Ce qui rend heureux, c'est de persévérer dans son art.

Tout le reste est secondaire, écrit Steve Jobs. Il faut que vous trouviez ce que vous aimez.

- A quoi tu penses, maman ?

- On se mangerait un gâteau ?

Le regard de ma petite s'émerveille.

Nous dirigeant vers le buffet réfrigéré, elle me tient la main.

- Je t'aime,
elle dit.

Me lâche, subitement, pour étreindre une copine. Je salue bourgeoisement la mère, pantalon faux cuir, veste marine, kyrielle de chaînes plaquée or. Une autre gamine se joint au duo.

- Je peux aller chez Camille ?

- Et le gâteau ?

- Je le mangerais avec mes copines.

Elles font des bons, toutes les trois. Je souris, bourgeoise, à la mère, qui sourit, lasse, portant à bout de bras les désirs de sa fille, comme moi, comme moi.

Peu importe que nous soyons de bonnes personnes ou pas, nous sommes des mamans.

Je règle le gâteau d'Isadora. Le ciel est gris. A l'intérieur de l'espace pour bobos, la lumière est jaune. Paraît que je devrais m'acheter des luminettes. Ou une lampe. Pour booster ma dopamine. L'hormone du bonheur. Le bonheur viendrait à moi, excité par la lumière. Comme les insectes de nuit. Mais alors, le bonheur ne se brûlerait-il pas les ailes ?

Mon téléphone bipe.

Quand nous voyons-nous ?

Paul.

Pas pour le moment,

je réponds.

Quittant la lumière jaune de l'endroit, j'abandonne ma fille à l'amitié. Je m'assieds sur le bord d'une fontaine. J'écris un mot à la fille d'Irma, Napoline, que tout à l'heure j'ai pris, longuement, dans les bras.

Ta mère est quelqu'un de bien. Elle t'aimait. N'en doute jamais.

Je fous le téléphone dans mon sac, marche, croise mon reflet dans une vitrine, me trouve belle. La petite gaieté se donne un mal fout pour remonter mon œsophage, alors je lui tends la main.

123.

Vendredi soir.

- Dorothée me fait chier, je ne vais pas à sa soirée.
- Lydia, je suis aux toilettes, là.
- Si ça continue, Berlin je boycotte.
- Comment va ta femme ?
- Je n'ai pas de femme, Mève.
- Je t'emmerde, Lydia.

Je raccroche et je chie.

124.

J'envoie à Lola, du bureau, un message vocal pas piqué des vers.

Me suis mise à dos Zita, il y a une demi-heure, elle buvait un whisky coca. J'ai sarcasmé, elle m'a dit Avec moi tu n'es pas bienveillante ça me rappelle quelqu'un, qui ?

Je me sers deux doigts de gin (trois doigts), deux glaçons, je rentre le ventre, ferme la porte du frigo, décapsule un petite bouteille de soda parfumé au gingembre, prévu pour la fête demain soir. J'avale la moitié du verre, coincée entre le frigo et la table blanche.

Edgar. *Tu n'es pas bienveillante avec moi.*

Edgar m'écrira-t-il un mot pour Irma ? Elle l'a pistonné pour une expo, du temps de la Cambre. Plusieurs expo. Edgar ne se manifestera pas. Absorbé qu'il est par sa destinée. A Londres, a fait un tabac. Zita m'a mis sous les yeux son compte insta. Il est beau, mon fils. Demeurait des heures dans mes bras, petit. Ne me lâchait pas. Quand Zita est arrivée, ça a été la cata. On a pris le temps pour Balthazar. Six ans. La destinée d'Edgar est de devenir quelqu'un. Invité à des fêtes, des performances, des célébrations.

Colère.

Sa venue au monde me permettait de bazarder un cauchemar. Celui de mes parents.

Je fus immédiatement prise d'amour pour l'enfant. J'échappais au destin.

Le destin d'Edgar est de se manifester. Je veux dire : qu'on le voit. Qu'on l'applaudisse. Qu'on l'envie.

Moi ? Je reste engluée dans une maison que bordent des mélèzes, pas foutue

d'élever mes gosses en vue d'une intellectuelle étincelance (m'emmerde pas, j'invente des mots *si je veux*), j'écris des trucs que peu de gens lisent et puis t'oublies, je suis baisée par un gars qui ça n'égratigne pas de vivre petites satisfactions, petits plaisirs, petites accommodations, vie rectiligne non percluse de doutes comme on te passerait sur la peau un papier de verre, un gars à l'âme vigoureuse s'étant amusé avec un pubis, l'ayant délaissé, revenant au bercail, oubliant le golf, s'inscrivant à l'aviron, portant des tee-shirts noirs, bienveillant avec ses mômes, gentil comme tout avec sa fafemme, n'ayant pas d'ambition, pas de projets, pas de cris,

il m'a même écrit, Flavien, il y a dix minutes, un truc suivi de smileys.

Colère.

Tu n'es pas bienveillante, Mève, tu parles mal aux gens, tu sais pas faire de nœuds dans ta langue, pas capable d'être une fille pour ton père, si Paul t'avait dit Oui il y a quelques années tu te serais tirée,

radeau de merde à t'écorcher les ongles, volonté de plébéienne à subir le bas panier, rêves à gueule de boire, érotisme de chien dans les pattes.

Colère.

125.

– A la mort de ton père, dit Hector, tu toucheras un héritage ?

J'hésitais à ouvrir une deuxième bouteille de soda, de ces trucs aromatisés, prévu pour la soirée de Dorothée où Lydia ne sera pas. J'envisageais le gin pour Lydia et moi. Je décapsule.

– C'est vrai, ça, je dis. Le mec n'est pas pauvre.

Hector ouvre le robinet, il se penche, boit à même le jet.

– Tu ne devais pas sortir, ce soir ?

je dis.

– Les copains font chier.

– Tout le monde est parti sauf Léo.

– Tu veux l'exclusivité de Léo ?

– Je n'ai pas prévu de repas.

– Même pour Léo ?

– Nouilles chinoises.

– Ben c'est ok.

Je n'ai acheté qu'*un seul paquet* de nouilles.

– Je te déçois,

dit mon fiston de quatorze ans.

– Une bière ?

je propose.

– Guillaume Alleron est contre.

– Toujours là, lui ?

– Maman assieds-toi. J'ai à te parler.

Nom de dieu. Marianne rapatriera mon frère auprès d'elle parce que mon père le lui demande. Avec son fric à lui.

Empoché par évangélisme.

– Ça te va, des pâtes ?

je dis.

- Y a encore la bonne huile ?
- Je crois pas.
- Pesto ?
- Nan.
- Il mange quoi, Léo ?
- La même chose que nous.
- Ça, c'est la bonne huile ?
- Zut alors, tu l'as trouvée où ?
- Dans ton bordel.
- Il me faudrait une femme de ménage.
- Pourquoi pas ?
- Scrupules.
- Cette maison a besoin de toi, dit mon gamin. Il y a les vitres cassées, les radiateurs défectueux (Hector remplit une casserole d'eau), les murs à peindre, un boiler à réparer (Hector sale l'eau, allume le gaz, pose le couvercle sur la casserole), je peux te parler ? (se tourne vers moi, flamboyant d'insouciance) Tu veux une bière ?

- Je suis heureuse, mon fils, de passer la soirée avec toi.
- Il est où, Léo ?
- Crée un jeu vidéo, avec un ado de Chicago.
- Je te la décapsule ?
- J'en voudrais une forte.
- T'es en colère ?
- Triple Westmael.
- Ça se voit t'es en colère. T'es belle.
- Accouche.
- Assieds-toi.
- Tu veux changer d'école ?
- C'est ça.
- L'an prochain ?
- Pensionnat.
- Mets-nous de la musique.
- T'es d'accord, pour le pensionnat ?
- Beirut. C'est le nom du groupe.
- Comment ça s'écrit ?
- Laisse tomber.
- Léonard Cohen ?
- Pas le cœur.

Zach Condon, de Beirut, chante *Elephant gun*. Je bois. Merci, je dis à Hector.

Demander à mon toubib un antidépresseur. Je ne sais pas vous, je supporte pas ces trucs-là. Me rendent malade. M'est arrivé de tenir quinze jours. A vomir comme une borne de pompier par orage constant.

- Je t'écoute, mon fils.
- Ne sois pas bouleversée, maman. Je te verrai pendant les vacances.
- Qui t'a parlé d'un internat ?
- Les potes de la team d'Alleron.
- Tu n'es pas allé à la dernière réunion.

- Guillaume dit que j'ai tout pour être un porte-flambeau.
 - Mais tu rates ton année.
 - La plupart des jeunes qui le soutiennent, comme moi, ils sont dans une école de jésuites.
 - C'est super dur, les jésuites. Faut te foutre de la glu sous le cul, sûr de pas tomber de la chaise dix heures sur la journée.
- Hector fait ce que mes émotions maternelles tolèrent difficilement : il baisse les yeux.
- Met Léonard, je dis. C'est plus calme.
 - C'est pas jésuite.
- Je tends la main vers mon fils. Les siennes cherchent sur l'écran Léonard qui ne cachait pas sa dépression, lui. *Rien ne va jamais vraiment. Tout ce que l'on espère s'écroule toujours*, il disait à des journalistes.
- Les gens dépressifs devraient l'énoncer. *Je suis dépressif*. Les cafards pondent leurs œufs dans la matrice qu'est mon cerveau. Je peux rien contre ça. Aimez-moi. Je lutte. Soutenez-moi. J'ai du charme. Je suis créatif. Je suis érotique. Tout ça vous l'aurez si vous ne me bousculez pas. Si vous me faites rire. Je suis dépressif, ok ?
- Je veux faire partie de la team d'Alleron, dit Hector. Il est notre prochain premier ministre.
 - Tu brigues, je dis, la direction de cabinet ?
 - Ouais. Tenir la porte des chiottes.
- Hector sourit, disant cela. Hector est intelligent. Trop, parfois, pour son âge. Hector n'aime pas étudier. Hector rêve en classe. Hector est révolté. *Était*.
- Comment, je dis, t'as eu envie de contacter Alleron ?
 - C'est toi qui m'a dit de télécharger l'application de La Première.
 - Et France Inter, France Culture, Radio Suisse Romande.
 - J'écoute tout ça.
 - France culture ?
 - Le matin avec toi. Je te l'ai dit, j'aime bien.
 - Alleron ?
 - Sur la Première.
 - Disait quoi ?
 - Un truc qui m'a touché.
 - Sur l'école, si je me souviens.
 - L'école de demain.
 - En attendant, il cautionne de formatés petits soldats.
 - Je ne comprends pas ce que tu dis.
 - L'eau bout.
 - Guillaume s'exprimait à la radio ce jour-là avec une voix qui ressemblait à celle de papa. Comme papa n'était pas là, j'ai pleuré.
- L'eau bout. Mon fils baisse les yeux. Je me lève. Les épaules d'Hector montent/descendent il pleure. Il enfouit la tête entre les bras. L'eau bout. Je quitte ma chaise. Coupe le gaz. Prends place à côté de mon petit. Pose la main sur le dos du peignoir. Le dos se fait droit. De la morve torrentielle du nez. Hector pose le front sur la paume de ses mains elles-mêmes soutenues par les coudes posés à table. Léonard chante *Halleluiah*. C'est malin.
- De toute façon, dit Hector, le pensionnat c'est pour les gosses de riches. Je

doublerai mon année tant pis. Je m'inscrirai au foot.

- Tu porteras une casquette.
- Une chaîne en argent.
- Nous reparlerons de l'internat, Hector. Même si je suis convaincue que ça ne t'ira pas.
- D'être éloigné de toi ?
- De faire le singe savant.

Du bout des doigts plaqués les uns aux autres Hector essuie ses larmes.

- A l'école je me fais des potes mais pas des amis pour la vie. Avec la team, c'est pas pareil.
- Tu discutes avec Alleron ?
- Il est rabrasadi.
- Abasourdi ?
- Par la qualité de ma pensée.
- Ça ne m'étonne pas.
- Si je parle avec une casquette, Alleron verra que ma casquette.
- J'ai envie de l'interviewer.
- Tu ferais ça ?

Yeux écarquillés de mon tout petit.

- Seule, Hector. Lui et moi.
- Il sera sous ton charme.
- On rallume le gaz ?
- A ta place, je ne me laisserais pas faire.
- J'en ai bien l'intention.
- Pour l'héritage de monsieur ton père.
- Le type donnera à sa communauté catho.
- J'en suis pas persuadé,

dit Hector.

Mon jeune fis resserre la ceinture du peignoir, allume le gaz sous la casserole d'eau, dévisse la bouteille sans étiquette contenant l'huile d'olive qu'il respire, nez au goulot, dépose le bouchon, dépose la bouteille, ouvre le placard blanc nacré, en sort un paquet de spaghetti, referme le placard.

- Comment tu as fait, il dit, pour vivre sans un papa ?
- J'en avais un, Hector.
- Je te sers une bière ?

Hector va au frigo, ouvre la porte, prend une bouteille, elle cogne contre une autre bouteille, il referme la porte du frigo, bruit sourd du caoutchouc absorbant une autre matière de caoutchouc.

Mon corps tout entier verse des larmes. Mes ongles de doigt de pieds se lient avec ma rate. Les os du poignet croisent le regard des trompes de Fallope c'est réciproque.

Hector vient derrière moi, glisse la joue contre mon cou.

- Tu me chatouilles,
- je dis, réprimant un enlacement.
- On se ressemble toi et moi, dit Hector. On a les émotions tellement peu vivantes. Si ce n'est la colère. Je te l'ai jamais dit, maman. Mais quand tu es en colère, je t'aime tellement.

Je ne réprime pas un enlacement, j'attire le corps de mon enfant, sur mes genoux. La pluie crachée par mon équilibre météo s'en va en d'autres contrées. Il fait moite. Pas de vent. Des odeurs de feuilles tombées au sol. Un vert électrique surgissant des prés. Je serre mon petit.

– Quand j'étais enfant, je dis, je ne savais pas qu'un papa ou une maman puissent dire *Je t'aime* à son enfant. Pour moi, c'était des gens qui veillaient sur vous. Qui réprimandaient quand on ne jouait pas bien son rôle d'enfant. Et puis, ils s'adoraient l'un l'autre, tes grand-parents. Je me disais que plus tard, je voudrais ça pour moi.

– Des enfants ?

– Un mari que j'aime.

– Ah.

– Quoi ?

– Tu n'aimes plus papa.

– Je vous aime, vous.

– Pas comme tes parents vous aimaient, vous. Tu nous aime mieux.

– Et j'aime papa d'un amour définitif.

– Vous ne faites plus l'amour.

– L'eau bout.

Hector s'extrait de notre étreinte sans un regard pour mon corps dans sa robe longue et mes cheveux mi-longs aplatis par une huile on dirait Bo Derek sortant des flots, avec trente ans de trop, j'ai les yeux noirs je me sens belle, Bo femme encore, Bo femme toujours et l'ivresse est là).

Le plastique de l'emballage des spaghetti craque sous les doigts de mon petit. Bong de la cuillère de bois, dissociant les éléments de pâte durcie.

– Celui qui me servait de père, je dis, a fait souffrir ma mère je lui en veux.

– Pas parce qu'il ne vous aimait pas ?

– Il nous aimait à sa façon.

– Ta maman, il ne l'aimait et puis plus.

Hector a la finesse d'ôter son peignoir. Ça fait diversion.

Je vide dans mon verre à pied le fond de la bouteille (à chaque bière belge correspond un verre, j'en ai un tas, je change chaque soir // la pils, cinq degrés au plus, dans un verre à fond plat // six degrés au moins dans un verre sur pied).

– Tu sais, adolescente j'avais pas beaucoup d'amis. Après j'en ai eu plein.

– Je suis bizarre. Toi tu l'es pas.

– Vraiment ?

– Je veux pas t'insulter, mais t'est une mère normale : tu veux qu'on réussisse à l'école.

Touché-coulé.

– Quand mon père est devenu un gourou, à cause de gourous qui lui disaient quoi penser, il s'est senti plein d'alliés. Il gonflait, mon père, d'amour pour la vie. Plus il ouvrait son cœur à Jésus, plus on lui donnait le pouvoir de diriger. Plus il prenait son pied à diriger, plus ma mère s'étiolait.

J'admets. Le parallèle avec Alleron colle à ma sentence. Hector réfléchit.

– Mon père fascinait les gens, je dis. A cause de ça, il ne regardait plus maman.

La peau de mon dos frémit. *Maman*. Et quoi encore ?

– Ma mère était habituée à un mari pour elle toute seule.
Hector est dans ses pensées. Le col de son tee-shirt est déchiré. Culpabilité de la mère ne s'intéressant pas à la garde-robe de ses enfants. Pauvres enfants.

– Moi, dit Hector, ça m'aurait plus de vivre avec un mari populaire.

– A quoi tu penses ?

– Je ne sais pas si ça fait deux, ou trois minutes, que j'ai plongé les spaghettis dans l'eau.

– Trois, je dirais.

– T'appelles Léo ?

Fin de conversation. Hector se lève. J'ai comme un goût jaunâtre dans la bouche.

– T'inquiète pas pour mes copains, maman. J'ai la chance d'avoir des parents, c'est pas comme toi. Et puis, j'ai Léo. C'est déjà ça.

Je me lève, je tangué, le feu dans le poêle s'assoupit, Beirut m'emmerde, Léonard m'emmerde, dieu m'emmerde, les gourous, les mômes, les copains.

– Léo !
j'hurle.

– Le pauvre,
dit Hector posant la casserole à table.

– Ne dis pas qu'il faut mettre les spaghetti dans un plat, il dit. On n'est que nous trois.
Je ramène la casserole sur le gaz éteint.

– Chacun se sert ici,
je dis.

– Tu vas pleurer ? A cause de moi ?

– Mangez tous les deux, j'ai pas faim.

J'embarque une bouteille du frigo, monte dans ma chambre, ferme à clé, me jette sur le lit.

On m'enfonce des aiguilles par l'oreille. Un rire de dents avariées me tonne par l'ouïe elle est en sang. Vivre est une plaie. Crucifiée, on me fout du vinaigre dans le vagin qui est tout écorché. Les dents rient. Figée sur le morceau de bois, je ne vois pas les visages. Les visages rient de vie. Je suis morte, dedans. Vivante, dehors. Ma bouche se tord. Une éponge chaude m'éponge le front. Ma respiration aspire. Je marche sur un sentier mauve le ciel est orange il fait si doux on entend un oiseau chanter.

Un individu sur le lit me côtoie.

– Léo fabrique une sauce avec des poivrons rouges et de l'ail, dit Hector. T'inquiète pas maman, dit Hector. On t'appelle quand c'est prêt. Après le repas on te mettra un film, une couverture, papa t'appellera. Avant le film. Il a dit Dites-moi quand elle aura la couverture sur elle, il a dit au téléphone. T'es d'accord ? Avec le programme ?

Je me retourne et serre serre serre l'éponge chaude qu'est le corps de mon fils.

– D'accord,
je dis.

– Léo a mis du bois dans le poêle.
Hector tire par la main mon corps de bois mort imbibé de pluie.

– Viens près de nous. Ne pleure pas, d'accord ?

– D'accord,
je dis.

Devant le miroir de la chambre, tandis qu'Hector descend l'escalier de bois mort imbibé de notre vie, je me trouve belle d'être fragile.
Fragile à ce point que devant un enfant de treize ans j'en fis tout un foin.

126.

La dépression, c'est comme une meute de loups ils hurlent devant ta porte. Ce n'est pas que tu sois sur le qui-vive. Tu guettes, dans la peur, le moment où l'un d'entre eux entrera pour te mettre en pièce. La peur sait que les risques sont élevés. La peur redouble ta paralysie.

Ainsi suis-je depuis des mois.

Décrochée de moi-même. Engluée en mes nœuds.

Pendant vingt-cinq ans je vécus désinvolte. Nul besoin d'un Dionysos.

L'ivresse venait de ma clarté.

Je me sentais légère.

A présent je me suis ligotée au pilori. Je n'ai pas d'endroits où aller. Tout est morne, de toute façon. Rien n'a d'attrait.

Le pire : quelque chose en moi confisque le désir. Pas celui, érotique, de mes jeunes années. Mais un désir *pour ma propre vie*.

Adolescente je n'allais pas bien. Rien n'avait de sens sinon l'amour. Il n'y avait pas d'amour. Seulement l'espérance de l'amour. Tu me diras : leur nettoyage de cerveau fonctionnait. Dieu était tout cela. Le reste on s'en fout.

Je désappris à vouloir quelque chose pour moi.

Le *pour moi*, aujourd'hui encore, m'est énigme.

Vouloir quoi pour soi si ce n'est la matrice du grand Tout ?

S'assimiler à lui.

Hors la foi point de salut, les salauds ils m'ont perfusé ça.

127.

Pourquoi, dites, j'aime tant danser ?

128.

Samedi

Le soleil glisse la main sous mon drap. L'autre main soulève ma paupière.

Il glisse contre mon corps chaud sa paume j'en profite pour refermer l'œil.

Ce soir je danserai.

Mon corps, aspirant à la consolation qu'est le café, se cabre à la verticale, hop. Nous marchons lui et moi dans le couloir desservant cinq chambres (deux sous les toits). Nous descendons l'escalier de bois.

Le soleil à ma table croise les jambes. Chic. Nous faisons bouillir l'eau, mon corps et moi. Il porte une robe longue d'acrylique mauve. Nous chaussons des talons. La lumière venue de l'astre nous abreuve.

Mon corps est une plante satisfaite de boire la lumière.

Le matin, nous allons toujours bien.

Surtout quand le soleil est là, à nous froter la moelle de sa substantifique allégresse.

Comme il est dans mes habitudes, j'ai dressé la table du petit-déjeuner. Au cas où l'un des miens, avant moi, venait à se lever.

Les ados ne connaissent l'aube que dans les animés.

Menu ce matin : pain bio, fromage de chèvre, café, café, café.

La cuisine de blanc vêtue, des blancs très crème aux blancs glaciers, fait la longueur du bâtiment qu'est l'ancienne ferme, étroite, donc la table douze couverts est perpendiculaire aux deux fenêtres donnant sur les mélèzes en contrebas et ce silence. Je déplace une chaise je la colle au radiateur de fonte ceignant par le bas la fenêtre à côté de celle voisinant la porte, elle-même vitrée.

Je pose la tasse de café, le thermos, l'assiette avec deux morceaux de fromage, le pain grillé, sur l'appui de fenêtre en marbre gris.

Le matin c'est répit dans ma tête. Le matin c'est paradis.

Après viennent les ronces.

Mes pensées s'y prennent les pieds. Ça fout des doutes, sous le cutané. Des hontes. Des inachèvements. La détestation d'un aveuglement qui a que ses yeux pour pleurer.

Le matin je suis simplement une femme. Pas même Mère. C'est ça qui est bien.

Il est plus aisé de parler des ronces que d'une caresse de plume. Tu te relâches, quand t'es caressé. Tu te hargnes, quand tu te sens griffé, alors les sensations sont aiguisées, les pensées se jettent dessus, sucent l'aigu, ça passe dans leurs veines, aux pensées, et Bam. T'as un juge dans la tête, très instruit sur le dossier, pour le reste de la journée.

Ce soir je danserai.

Balthazar entre. Il s'essuie les pieds. Bonjour maman, il dit. Avance une chaise contre la mienne. Écarte les jambes, pose le coude sur les genoux.

– Écoute, il dit, j'ai l'opportunité d'un colocation à Bruxelles. Zita est partante. Ici on est loin de tout. Le truc, c'est Gladys. Elle voudrait vivre avec nous. Mon fils porte un pantalon de velours Kamel, une chemise sans forme, vaguement blanche, dont un pan échappe au ceinturage.

– C'est pas pour demain. On passe l'été ici. Papa est revenu. Je lui laisse ma cabane. Et en septembre, zou.

Balthazar se redresse, étend les jambes, pieds sous ma chaise. Le tissu souple mauve moiré de ma robe lui tombe sur le mollet. Il écarte les coudes, joint les mains dans la nuque. Beau comme tout, nom de merde.

Il sourit.

– Je sais, il dit, ton cœur se brise.

Dans ma tête, ronces aux épines triples. Mes pensées sont déchirées comme sous l'effet d'une lame de rasoir si elle s'enfonce je serai sans raison, ma chère raison à dédramatiser. Je croise les jambes. Celles de Balthazar se replient.

– Maman, j'ai dit que nous avons *l'opportunité*. A voir.

– La famille de la gamine qui te suit comme un chien ?

Balthazar me regarde, pas surpris.

– Ton boulot ?

– Je bifurque vers l'Horeca. C'est bien payé. Ne me regarde pas comme ça. J'ai envie de fric.

– Mais, pourquoi ?

– Comment ça, pourquoi ?

Balthazar sourit. Comment me passer de cela ?

- Tu me voles ton sourire,
je dis.

- J'ai envie d'une voiture, il dit, j'ai envie de voyager, de m'acheter de bonnes chaussures, une installation high-tech, j'ai envie de t'emmener au restaurant, ne fais pas Pfff, OK ?

Balthazar est debout, mains aux poches du velours côtelé. Le pan de la chemise respire sur la hanche, elle vole et danse.

Ce soir je danserai.

Je volerai, de mes six ailes d'archange, à ne pas me souvenir que d'autres mangent la vie à pleines incisives tandis que l'automne en moi brunit l'impatience.

- Tu as, je dis, un talent pour le bois.

- Je ne peux pas m'installer comme indépendant.

- Comment ça ?

- J'ai pas le diplôme, figure-toi. Je vais pas travailler au noir toute ma putain de vie.

Hector est là, dans son peignoir marine, raie impec, cheveux retranchés en masse d'un côté de la tête il a pris une douche.

- Tu portes mon pantalon, Hector, dit Balthazar. Je t'ai déjà dit de me demander.

- T'as dix-neuf ans j'en ai quatorze.

- Treize.

- Tu sais plus le mettre, ce pantalon.

- Demande. Ou je te l'arrache.

Je sors dans l'air doux, mon corps communique que c'est doux, Mère c'est doux. Rien ne se déclenche en moi qu'une faible approbation. Je suis éteinte. Comme le volcan qui veille. Ça peut dormir des siècles un volcan.

Ma tasse est vide. Je m'ennuie, sans café à me mettre aux lèvres. Sans le silence et sans France Culture. Sans mon téléphone, avec la voix de l'animateur qui est un ami pourquoi ben il vous lâche pas il est là chaque matin que t'aies de la brume dans l'ciboulot ou la fortune de Picasso. Mon téléphone sur la table blanche de la cuisine où n'apparaît nul message. Personne, à te dire quelque chose, Mère.

Mes prochains week-end sont libres d'invitations.

Je resterai là, le samedi, à ne pas me foutre devant un film, de crainte que les gosses jugent leur mère *finie*. Ta solitude aura de la gueule, Mère. Tu allumeras des bougies, tu erreras dans ta maison, longue de robe, haute en talon, maquillée, ivre. Tu allumeras un feu dans le salon. Tu feras semblant de lire. Tu liras peut-être. Va en librairie. Je sais pas, moi. Au théâtre ? Avec Flavien ? Flavien s'endort, au théâtre. Au cinéma ? Un samedi tu veux rire. C'est pour les gens qui n'ont pas d'amis, le cinéma un samedi. Je veux danser, je te dis. Que la musique frappe mon corps et alors mon corps se défend il sort les muscles, voilà ce que j'ambitionne, la facilité, une vie de pas à pas, une vie réussie de communion à soi.

Sans blague, ça ne t'était jamais venu, comme idée ?

Nan, j'avais envie d'un destin grand,

Ça veut dire quoi nom de dieu ?

Hors des sentiers battus.

TU ES hors sentiers battus. Vis dans le secret. Connais la joie.

- J'ai une de ces envies de pisser.

A brusques enjambées, Balthazar s'éloigne, urine dans l'herbe. Zip de la tirette.

- Cet été, je demande, tu n'isoleras pas la toiture du salon et du hall ?
- C'est prévu.

Je fais semblant de pas entendre, main en cornet autour de l'oreille. Besoin du corps de mon fils tout près, tout près.

- C'est prévu, dit Balthazar. J'ai besoin de fric.
- Papa te paie.
- Et il travaillera avec moi.
- Tu finis en beauté.

Balthazar s'allume une clope. Il expire, regarde loin l'horizon.

- Ne sois pas aigre, maman.
- Je peux t'en donner, du fric, si tu as besoin.
- Ce dont j'ai besoin c'est d'une plage avec cocotiers. Quoique tu dises, tu ne me fileras pas de fric pour un bonheur turquoise.
- Quel rapport ?
- Ce qu'il te faut à toi, dit Balthazar dont le corps recule à pas de velours jusqu'à l'appui sur le mur de la maison, c'est une vie intérieure, j'en n'ai pas, moi, de vie intérieure. Il me faut du sable sous le pied.
- Quelque soit le voyage, c'est toujours soi que l'on trimballe.
- Encore faut-il un *soi*.
- Voltaire.
- Je reviendrai.
- C'est pas ça.

Balthazar m'embrasse le front, haleine nicotinée. Je respire son sillage, alvéoles dilatées.

- Je t'apporte un café,
- il dit.

L'extrémité des doigts glacée, je marche derrière Baltazar jusqu'au saule pleureur à gauche de la maison, où quelqu'un un jour installa une table de bistro blanche, deux chaises inconfortables blanches elles aussi, je te déteste, Père.

- C'est parce que Flavien revient à la maison ? Ça te soulage du rôle de fils aîné ?

je dis et pourtant le café dans mon corps suspend la nécessité de penser.

- Zita veut accoucher en Belgique, dit Balthazar. Pas demain qu'elle retournera sur l'île.

Tu me confisques ton sourire, Balthazar.

- J'affirme pas que je resterai avec Zita quand le bébé sera né.
- Gladys ?
- Gladys va bien, maman. Elle en a marre, de passer des heures dans les transports en commun. Avec toi depuis quelques années je peux communiquer, ne souris pas, quand j'étais ado c'était pas évident.

Un enfer de cris, d'agressives sentences, de portes jetées au gond.

- Gladys n'a pas pris de décision, dit Balthazar. C'est juste une envie, qu'on partage tous les trois. Si tu veux un coupable, prends-t'en à Zita. C'est elle qui a parlé avec Valentine. Ma nouvelle copine. Zita a suggéré. Tu sais comme elle est. Moi j'aurais mis des années à partir.
- C'est Zita qui t'a proposé ?

- Maman.
- Redis.
- Maman.

Balthazar tombe de la chaise blanche voulant me prendre dans les bras.
Il m'entraîne dans une chute molle parfumée de lilas.

129.

Ma sieste fut sereine (rêves de mariée au sein d'ivoire, dont le voile-mousse blesse en douceur l'épiderme de mes pensées). Quand je descends au rez de chaussée, toute embaillée (comme une carpe j'ouvre largement la bouche *par une contraction involontaire des muscles*), il règne une senteur de quatre-quart, pique de cannelle (quatre œufs, 250 gr de farine, 250 gr de beurre, 250 gr de sucre).

Hector, l'auteur du fait culinaire j'en jurerais, ajoute comme il se doit un sachet de levure, de sucre vanillé, des pommes sa spécialité et copeaux d'amandes, laissant la cuisine démembrée, Stalingrad en 44 c'était l'hiver.

Il fait chaud.

J'ai envie de pisser.

- Paul tu veux un café ?

J'entends.

Putain.

Je remonte tachant de ne pas fendiller, de mon poids, les marches de bois. Moi qui, dans le hall Sixtine, voulait soulager ma vessie. Tandis qu'à l'étage j'évacue l'urine, assise et bien-pensante, une puanteur d'émotion me tortille le cervelet. De grâce, pas Paul, je suis démaquillée, courte chemise de nuit à pois dorés sur fond noir, jambes non rasées.

- Maman, c'est toi ? Paul est là.

Des oiseaux chantent ça arrive jusqu'à moi tapissé d'un bruit d'avion à l'épaisseur de glu. Je me torche le vagin, fais trois pas, prend appui sur la planche non fixée, servant de passage entre le couloir et la micro salle de bain aux carrelages turquoise où j'ai écrits *nos plus belles qualités sont celles que nous faisons de nos défauts*. Je fais demi-tour croisant Mève dans le miroir, je la trouve pas si moche, Mève.

Je lève ma courte chemise de nuit, mes poils pubiens ne sont plus ce qu'ils étaient, je rabaisse, ma féminité tremblotte, ma féminité de pacotille, de vieille sympa, de toute ennuagée je ris, je ris devant le miroir je crie J'arriiive ! lisant au préalable la sentence dorée sur les carrelages turquoise. Quels sont les défauts, Mève, dont tu pourrais faire des qualités ?

Je souris pour la fille dans la glace. Elle se contente de cette réponse-là.

130.

- Salut, je dis,
embrassant Paul.

- Maman, tu es à moitié nue,
dit Hector dans un désordre de casserole, plat maculé de beurre, farine éparpillée.
Je file dans le hall Sixtine, il y fait divin, notre maison devrait être sise dans la Drôme, pas au pays le plus pluvieux au monde.
Je décroche une fourrure de lapin gris, fourre les jambes dans un legging noir

gisant au sol, glisse les pieds dans des bottes de caoutchouc. On dirait une pouffe russe ensorcelée par l'idée de sortir du lot.

– Mais, maman,

dit Hector, le quatre-quart disposé sur un plat rond dans les tons roses j'adore.

– Tu ranges, et tu nous rejoins,

je dis à mon fils cadet.

J'ajoute, parce qu'Hector n'est pas un mafieux russe :

– J'aimerais que tu te joignes à nous, on parlera d'Alleron. Avant cela, je voudrais que tu ranges la cuisine, d'accord ?

J'empoigne le thermos aux fleurs à gueule ouverte (couleurs pimpantes comme sur un foulard de babouchka, cadeau de Flavien), j'ouvre le placard, des lilas furent cueillis, occupent la table blanche dans un vase art déco ringard j'adore, Clinck font les tasses je les dérobe par les anses et là, face à un Paul déconfit, je réalise que *peut-être* il n'est pas venu pour moi.

– Ah, je dis, assumant l'engouement de mes hormones, tu n'es pas venu prendre un café.

– Si,

dit l'homme il porte une barbe naissante.

Paul endosse le sempiternel complet de velours côtelé, celui-ci est à fines rayures dans les orangés, et cette voix.

Passant à hauteur du lilas mauve dans le vase art déco (poignées ridicules ultra dorées, carrés mauves se mêlant à du vert et du bleu sur fond crème), un parfum bienveillant (eau de toilette d'un pinson?) me ronge les abysses, Mève va bien, merci.

Assise à la table bistro sous le saule pleureur où ce matin Balthazar m'annonçait son envie de lever le camp avec lui ma Gladys mais je dis Niet,

je nous verse une tasse de café et dis, stupide que je suis, Je suis heureuse de te voir Paul.

L'abruti ne dit pas mot, repousse sa chaise, trop proche de la mienne faut croire, humiliation. Du temps de sa femme, ne cessait de l'humilier. Hélène l'irritait. Comment prit-elle le souffle de le quitter, je ne sais pas. Je n'étais pas proche d'elle. Pour cause. Paul me faisait vibrer. A en être malade.

– Tu t'éloignes,

je dis, croisant les jambes, main glissée dedans à peine plus bas que le pubis.

Paul avance la chaise, écarte les jambes y pose les coudes, le regard *flamboie*, un verbe du genre. Vous voyez, quoi. Ça ne vous est pas arrivé depuis longtemps, ce truc du regard ? Moi pareil. Mon âme plonge, insoucieuse, dans le torrent. Ouf. Frais. Je grelotte.

Paul poursuit le regard. Le corps dans l'eau je tends la main vers un essuie. Sur le roc à trois mètres, une femme porte une fourrure je l'envie. La femme est Mève.

Le soleil réchauffe mes os. C'est lent. C'est douloureux. J'ôte la main de mon entre-jambes. Je m'assieds mieux. Dos raide. Je me régale du quatre-quart qu'apportera Hector avec pommes caramélisés fondant-croquant sous le palais.

Nous devrions être cela. Un continuum de sensorialités. Pas une somme. Le plaisir avalerait le précédent. Il n'y aurait pas de passé.

– Mève ce que je voulais dire avec tes fesses, elles sont belles, elles me plaisent.

Paul rit aux éclats pour ce faire il s'allonge sur la chaise, les chaussures de cuir sont

comme j'aime bref, ça sent le lilas.

– Mais, je dis, tu n'es pas là pour ça.

– Nous avons un problème avec Hector.

La mère en moi fait la louve. Elle sort les crocs. Je tournicote, du doigt, une mèche soyeuse.

– Quand tu dis *nous* il s'agit de qui, Paul ?

– Oh, tu penses à Guillaume ?

– Qui est Guillaume ?

je dis jetant le contenu de la tasse, il est tiède. Je dévisse le bouchon du thermos, ça grogne, pression effectuée par la vapeur emprisonnée, nous sommes tous emprisonnés, dans nos peurs, ah ah.

– J'aime bien Hector, dit Paul. Nadia, ma fille.

– Je sais que Nadia est ta fille.

– Mais tu oublies le prénom d'Alleron ?

– Guillaume.

– Mère.

– Tu aimes mes fesses mais il ne s'agit pas d'elles, tu aimes Hector mais il ne s'agit pas d'Alleron, Hector rame scolairement quel rapport avec Nadia ?

– J'en reviens pas,

il dit.

– Quoi ?

je dis lui tendant une tasse.

– Non merci,

il dit.

Franchement, aurait pu accepter. Pour le principe. Et cette voix.

Putain, Mère !

Que veux-tu. Je me sens jouette.

Il s'agit de ton fils.

Mes trois derniers décrochent. Vivent pour leur smartphone et leurs copains. Gladys, Isadora. Rivées à l'écran quand elles ne sont pas en bande. Isadora plus sociable que Gladys. Gladys vissée à ses trois copines.

– Que dit ta fille à propose de mon fils ?

je susurre, balançant en vue d'abreuver l'herbe le contenu de la tasse destiné à Paul.

– Tu es sur la défensive, Mère.

– Je m'inquiète.

– On ne dirait pas.

Venant d'un instituteur, ça cingle.

– Nadia trouve Hector trop investi pour Alleron. Elle est dans le staff. Alleron l'emmène cet été, avec trois autres ados, dans sa tournée européenne. Hector était candidat.

– Recalé ?

– Pas le seul. Le problème, c'est qu'il harcèle la team. Rien de grave. Mais garde un œil.

Paul rassemble les pieds sous la chaise.

– Tu t'en vas ?

je dis.

- A défaut de te toucher les fesses.
- Il y a trois ans tu ne m'aurais pas parlé ainsi.
- Il y a trois ans tu ne m'intéressais pas.

Il y a trois ans je buvais moins, je déprimais moins, mon père n'était pas à l'agonie.

- Hector est exclu de la team?

je dis, me mettant debout.

- Tu pars déjà ? dit Paul. Assieds-toi. Tu as deux minutes ?

Je me ressers un café, pose le cul sur la chaise. Un nuage passe, éclipsant la lumière. Je respire à poumons pleins, ne décelant qu'une odeur de bruyère. Pas de lilas. Le sourire de Dorothée me happe à temps. Ce soir je serai ivre d'aimer. L'amitié est amour, non ? Pour le bousculement des désirs, repassez. Je suis collée à Flavien, vous voyez pas ? Mes gosses ne vont pas bien, vous voyez pas ? Ils me fuient. Ceux qui restent sont paumés. L'école telle quelle est un non sens. Zita accouche d'un bébé sans père.

Il fout quoi, Flavien pour ses gosses ?

Ce qu'il peut, Mève. Avec ce qu'il est. Si tu étouffes c'est ton problème. Tu vois des murs, où il y a de la peur.

D'où elle vient, cette foutue peur ?

L'enfance.

La peur n'est pas clairvoyante. Se trompe de cible. Chaque fois que je redoute quelque chose, il n'y avait pas de raison à se barricader. La vie n'est pas comme ça.

Pas comment ?

Malveillante.

- Mon père est en train de mourir, je dis. Si tu veux bien être vertueux.

Le mot m'a échappé.

- Attentionné,

je rectifie.

- J'ai adoré lire tes mails,

dit Paul.

- J'ai adoré t'écrire.

- Jusqu'aux seins.

- Jusqu'au retour de Flavien.

Soupir de Paul. Comment les bras, on dirait un papillon, mains à la nuque. Étale ses longues jambes.

- Il te reste un café ?

il dit.

Je regarde d'un beau regard je crois. Vide d'emprise. Laissant à l'autre place pour advenir.

En moi est éteinte la rage-désire. Je n'ai plus le corps à ça.

Ô corps, pourquoi si tard dans ma vie ? Moi qui nourrissais l'instant de fantasmes. Les fantasmes se nourrissaient de moi. Jusqu'à la moelle. Ils bouffaient tout, les fantasmes. Tantôt je me trouvais devant le rouge vitrail d'une cathédrale par extrême jour d'été, tantôt j'étais la statue de sainte au manteau noir au voile au chapelet, pesaient une tonne j'étais là, cœur de plâtre.

- Je vais me faire vertueux, dit Paul, tendant la main vers la tasse que je lui tends. Ce n'est pas dans ma nature.

- Tu t'attendais pas à ce qu'Hélène te quitte. Hum ?

- Pourquoi remonter le temps ?

- Je me sens plus à l'aise avec le passé, qu'avec l'avenir.
- J'ai une sœur, dit Paul, qui s'initie au tarot. Sur une carte, la gauche représente le passé, la droite l'avenir. Au volant de ma voiture j'observe les oiseaux, dans quelle direction ils sont posés, dans laquelle ils s'envolent, la droite, la gauche.

J'écoute Paul avec attention. Ça doit se voir, il me sourit. Je fraternalise, avec ce sourire. Je ne lui montrerai pas mon cul, à ce sourire.

- S'ils volent vers la droite, dit Paul, c'est que je suis dans l'avenir.
- Ne sommes-nous pas toujours dans l'avenir ?
- Certains restent coincées dans le passé.

Sur ma chaise je change de position. Je rabats la jambe droite sur la gauche. Précédemment c'était le contraire. La gauche sur la droite. La gauche toute-puissante. Écrasant la droite. L'avenir, où tout est possible. La liberté d'être soi. Hors de ce qu'on t'a mis dans la tête, Mève. Les entraves, sous apparence de justice céleste.

- Mève je ne te cache pas qu'interviewer Guillaume, Guillaume *Alleron*, c'est une bonne chose (la main de Paul effleure mon visage et Paul ne tombe pas et ne roule pas dans l'herbe en riant comme Balthazar ce matin avec moi). Guillaume est fusillé de toute part. Les sondages sont pourtant en sa faveur.

- Comment es-tu au courant, pour l'interview ? Hector ?
- Il n'a pu s'en empêcher. Il est fier de sa mère.
- Donc vous l'embarquez dans la tournée européenne ?
- Si tu veux l'interview exclusive de Guillaume Alleron, c'est à prendre ou à laisser. Tel quel.
- Mais quelque chose sur ton visage m'indique quelque chose en direction de la droite.
- Je propose à Guillaume d'embarquer Hector une semaine au Danemark.
- Et bien voilà.
- Si tu t'arranges pour placer sa photo en une de ton papier.
- Deux cent cinquante mille abonnés.
- Tu ne seras pas déçue.
- Qu'est-ce qui te plaît chez ce type, Paul ?
- Il est franc, connaît ses dossiers, tient des propos novateurs.

Flavien fait deux pas sur la pelouse, en ma direction, sur sa droite, avant d'aviser la présence de Paul. Opère un demi-tour.

- Flavien !

je dis sautant sur mes pieds joints on dirait une fillette.

Œil à la dérobade du côté de Paul : position des coudes aux genoux, visage vers le sol. Monsieur se dresse, enduit sa gueule d'un sourire velours côtelé, Hello Flavien, poignée de main sexy, engageante, masculine.

- Salut chérie,

dit le père revenu. Sa main recueille mon visage, il pose un baiser sur ma joue, me regarde avec de la gaieté dans l'intention, c'est bien. Moi qui suis de béton, c'est bien.

- Paul me parlait d'Hector,

je fais.

- C'est à dire que,

fait Paul.

– C'est à dire, je fais, que Paul est le copain d'un type qui s'appelle Guillaume Alleron.

– Dont j'ai entendu parler,

dit Flavien debout bras croisés tu parles, il écoute France Inter depuis deux ans. Je suis là ! il crie en direction de Balthazar et salue Paul d'un geste masculin et cetera. Mon corps se dirige vers la gauche, vers ma maison, vers mes enfants. Quelque chose en Paul ne me retient pas. Comme Flavien je croise les bras, sur ma fourrure de gris lapin, douce à en crever. Paul marche à côté de moi. Secondes d'intimité. Isadora pointe, dehors, le bout du nez. Entre l'index et le majeur est coincée une cigarette. Me voyant, elle fait semblant d'insuffler. La clope n'est pas allumée.

– Ben dis donc,

dit Paul.

Isadora vient à lui. Elle l'adorait, comme instit.

– C'est chouette, de fumer ?

il dit.

– C'est à Gladys,

dit ma petite.

Paul se tourne sur moi. Gladys a seize et alors ? Je suis pas une mère tupperwere. Une mère qui tricote. Une mère qui sort les photos version papier. Une mère à inspecter les coins // pas de poussière. Une mère à confisquer le téléphone à 20h. Je suis une femme abîmée qui trime pour exister. Ça lui coûte, à cette femme, une énergie qu'elle n'a pas à disposition. Elle aime ses gosses. Elle est qu'une journaliste pouilleuse. Mais Dieu qu'elle se sent belle sous son lapin, dans l'air d'été fraîcheur lilas et Flavien, me regarde par la fenêtre il m'envoie un baiser.

131.

